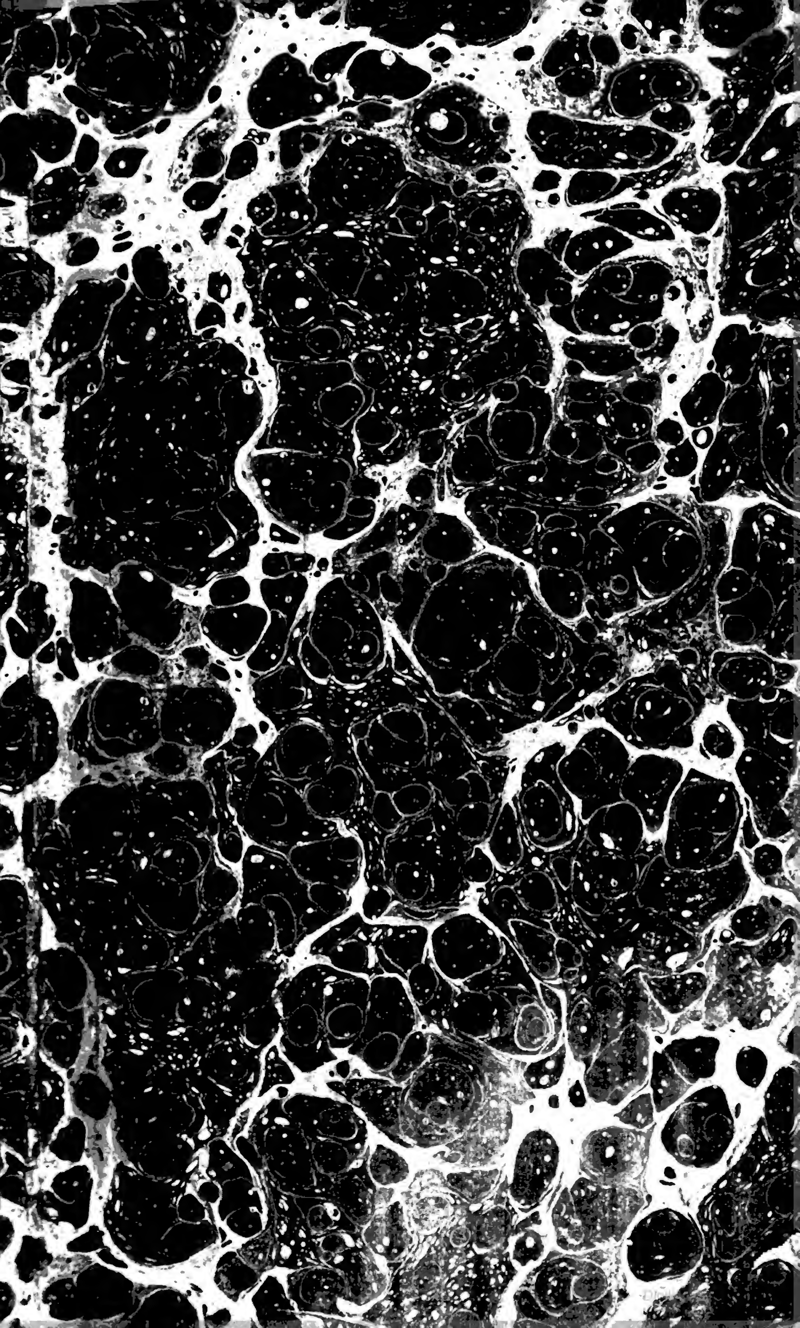
DE LA
BIBLIOTHÈQUE
DE
J L Maſsan
Huissier
À
VERVIERS







BIOGRAPHIE

D'ABBEVILLE

ET

DE SES ENVIRONS.

ERRATA :

Page 17, ligne 14, au lieu de : *On y comptait 400 religieux* ; lisez : 300 *religieux*, 100 *diacres ou sous-diacres*.

Page 72,	ligne	9,	au lieu de :	*Tiagentera* ;	lisez : *Tagentera*.
— 197	—	3,	———	*ce qu'avait raconté* ;	— *ce qu'a raconté*.
— 241	—	16,	———	*Mauscour* ;	— *Manscour*.
— 276	—	16,	———	*naquit en* 1753 ;	— *en* 1653.
— 304	—	1,	———	*les Sansons* ;	— *les Sanson*.
— 223	—	18,	———	*même* ;	— *mêmes*.

BIOGRAPHIE

D'ABBEVILLE

ET

DE SES ENVIRONS.

Par Louandre



Clarorum virorum facta mores que posteris tradere antiquitùs usitatum. Tac. *Agric. vita.*

De tout temps on s'est fait une loi de transmettre à la postérité les actions et le caractère des hommes illustres.
Trad. de Dureau De La Malle.





ABBEVILLE.

IMPRIMERIE DE DEVÉRITÉ, ÉDITEUR, RUE St-GILLES.

1829.

PRÉFACE.

Notre célèbre compatriote M. de Pongerville a dit quelque part : « C'est une chose à » la fois juste et utile que d'honorer le talent. » Si la gloire des hommes célèbres illustre la » patrie, les honneurs qu'on leur décerne leur » donnent souvent des imitateurs. » Nous ne pouvions choisir une citation plus propre à faire sentir le but que nous nous sommes proposé.

On conviendra que si toutes les villes recueillaient avec soin les noms des citoyens qui les ont honorées, ces laborieuses recherches, outre la noble émulation que de beaux exemples peuvent inspirer, ne seraient pas sans intérêt pour l'histoire nationale.

Nos annales littéraires, civiles et religieuses

demandent aux traditions locales, aux écrivains qui porteront sur les lieux mêmes le flambeau de la critique et de la science, des documens qui les rendent moins fautives et plus complètes.

Une histoire d'Abbeville, où l'on trouverait le tableau de son ancien état physique, moral et politique, est désirée depuis long-temps. En attendant que nous fassions connaître le résultat de nos recherches sur son origine et ses institutions, le matériel de ses établissemens divers, les dates, les évènemens, les mœurs et les usages, nous avons entrepris de donner la nomenclature exacte de ceux de ses habitans qui se sont fait remarquer par leurs talens ou leurs actions.

Nous devions d'abord interroger les fastes de l'église : car le clergé conserva seul pendant long-temps le dépôt des connaissances humaines et le trésor des lettres. Les religieux auteurs de beaucoup d'écrits maintenant oubliés, ont mérité l'estime de leurs contemporains, et joui-

raient encore de quelque renommée, sans les immenses progrès de la littérature et le développement de tant d'idées nouvelles.

Dans un rang plus élevé, l'histoire ecclésiastique offrait encore à nos hommages ces solitaires, ces fondateurs, ces saints apôtres du Ponthieu, qui, par l'éclat de leurs vertus utiles, sont devenus des objets de reconnaissance et de vénération.

L'arrondissement d'Abbeville ayant produit beaucoup d'hommes remarquables dans différentes carrières, nous avons dû recourir à un grand nombre de volumes pour y puiser nos matériaux, recueillir les faits épars et les jugemens portés par les meilleurs critiques sur toutes les productions dont nous devions rendre compte (*). Abbeville surtout enrichit cette galerie. Nous citerons parmi ses titres d'illustra-

(*) Nous saisissons avec plaisir l'occasion de rendre un témoignage public de reconnaissance à M. Delignières de Bommy, qui nous a aidé dans ce travail en voulant bien nous communiquer des ouvrages imprimés ou manuscrits, et en nous fournissant des notes précieuses.

tion, des géographes célèbres, des médecins fameux, des poëtes, des musiciens, des minéralogistes, etc., sans parler des contemporains dont elle s'énorgueillit encore. Mais c'est particulièrement dans la gravure que ses habitans se sont distingués. On connaît les difficultés de cette heureuse et belle invention, qui reproduit avec tant de fidélité les chefs-d'œuvre des arts qui dépendent du dessin, les multiplie promptement et les popularise. On doit à quelques-uns de nos compatriotes d'admirables copies des grands maîtres, un nombre considérable d'estampes et de brillantes compositions d'après leurs propres dessins.

Nous avons souvent consulté la *Biographie Universelle*, et recueilli dans cet ouvrage quelques articles que nous avons rectifiés; mais la plupart sont plus complets ou entièrement neufs. Les annales biographiques les plus exactes et les plus estimées ont, par de graves omissions, deshérité de leurs titres à la gloire, un assez grand nombre de personnages distin-

gués, soit dans les lettres, soit dans les arts. Nous avons réparé cet injuste oubli, même à l'égard de ceux qui n'ont pas autant de droits au souvenir de la postérité, parce que tout ce qui concerne la patrie a pour l'homme un vif intérêt. Nous avons cru ajouter à cet attrait naturel, en donnant la notice succincte de tous les hommes remarquables qui, nés dans d'autres lieux, ont acquis parmi nous les droits de citoyens par un séjour plus ou moins prolongé, et de ceux même à qui nous avons accordé le coin de terre où reposent leurs cendres.

Plein de respect pour la vérité, nous n'avons pas à ses dépens enrichi ces notices. On trouvera dans des notes supplémentaires, à la fin du volume, tout ce qui nous a paru douteux ou propre à devenir l'objet d'un nouvel examen. Cette division présente la garantie de l'exactitude que nous nous sommes efforcé d'apporter dans nos recherches.

Puisse l'hommage que nous allons offrir à la mémoire de nos concitoyens illustres, en-

tretenir parmi nous une louable émulation, le respect pour la vertu, le mérite et les talens, l'amour des arts et des travaux utiles, et l'attachement à la patrie! C'est ce dernier sentiment qui nous a inspiré la pensée de cet ouvrage, c'est lui seul qui nous détermine à le produire au jour. Heureux si cette offrande civique, entièrement dégagée de prétentions littéraires, peut obtenir quelques suffrages!

F. C. LOUANDRE.

BIOGRAPHIE

D'ABBEVILLE,

ET DE SES ENVIRONS.

ALEGRIN (JEAN), Cardinal, naquit à Abbeville, d'une noble et ancienne famille, qui alla s'établir à Paris dans le 14e siècle, et qui se glorifiait d'avoir donné au royaume deux chanceliers sous les règnes de Louis-le-Jeune et de Saint-Louis, un évêque de Soissons et un historiographe de France. Alegrin fit ses études à Paris, et, après les avoir terminées, revint dans sa patrie, où il obtint un canonicat et la place de chantre dans la collégiale de Saint-Wlfran, puis la charge de doyen de la cathédrale d'Amiens, qu'il quitta bientôt pour s'élever successivement aux plus hautes dignités de l'église. Il occupait le siége archiépiscopal de Besançon, lorsque la mort du patriarche Mathieu vint causer à Constantinople les mêmes troubles que son élection y avait fait naître.

Il fallut s'en rapporter au Pape pour le choix d'un successeur. Honorius, de l'avis des cardinaux, choisit Alegrin; mais il paraît qu'il resta peu de temps sur le siège de Byzance. On prétend même qu'il ne quitta son diocèse que pour se rendre à Rome auprès du nouveau pape Grégoire IX, qui l'attacha à son conseil, le créa cardinal en 1227, et l'envoya en Espagne en qualité de légat. Les motifs de cette mission étaient d'examiner d'abord la validité du mariage de Jacques Ier, roi d'Arragon, avec Éléonore de Castille, sa cousine germaine; ensuite d'exciter les peuples à déclarer la guerre aux Maures pour les chasser de toutes les provinces qu'ils avaient envahies. Le légat assembla un concile à Tarragone. Jacques Ier y soutint la nullité de son mariage, contracté sans dispenses malgré sa parenté avec Éléonore, tandis que celle-ci plaidait le contraire. Alegrin déclara que le mariage était nul; que le Roi et la Reine pourraient disposer d'eux-mêmes, mais que l'Infant don Alphonse leur fils, serait reconnu légitime, et héritier présomptif de la couronne. Cette décision, qui intéressait vivement les deux royaumes, ne fut pas plus tôt rendue que le légat commença la croisade. Saint-Raymond, qu'il s'était associé, le devan-

çait partout, annonçait son arrivée, et préparait les peuples à prendre les armes. Les véhémentes exhortations du cardinal soulevèrent la multitude; et la guerre, que l'on appela *sainte,* se fit avec succès. De retour à Rome, il en attribua l'honneur à Saint-Raymond. Alegrin fut ensuite chargé de terminer les violentes altercations qui s'étaient élevées entre le souverain Pontife et l'empereur Frédéric II; mais celui-ci refusant de fléchir sous l'autorité de l'impérieux et vindicatif Grégroire IX, le cardinal d'Abbeville reçut l'ordre de promulguer l'excommunication contre l'Empereur, et de délier ses sujets de leur serment de fidélité; déclaration funeste qui répandit partout la discorde, et inonda de sang le monde chrétien. Alegrin mourut en 1240. On ne connaît de lui, comme écrivain, qu'un *Commentaire* sur les psaumes de David, des *Expositions* sur les épitres et les évangiles des dimanches, qui ont été imprimés à Paris, en 1521; des *Sermons* et des *Panégyriques,* dans lesquels il cite une si grande quantité de passages de l'Écriture Sainte, qu'il est difficile de concevoir comment il a pu les recueillir tous et les retenir par cœur. Ce cardinal protégea de tout son pouvoir l'institution des

Cordeliers (*), dont la première maison en France fut établie sous ses auspices à Besançon, et la seconde, à Abbeville, en 1229.

ALIAMET (JACQUES), graveur, naquit à Abbeville, le 30 novembre 1726. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour le dessin ; ses parens ne contrarièrent point sa vocation. Il eut pour maître, Lefebvre, de l'école duquel sont sortis un grand nombre de nos graveurs. Après dix-huit mois d'études et de progrès rapides chez cet excellent maître, celui-ci le conduisit lui-même à Paris, et le fit entrer chez le célèbre Lebas, qui l'associa à ses travaux. Carle Vanloo, avec lequel il était lié, lui fit connaître F. Boucher, professeur de

(*) Un de ces religieux, nommé *Jean de la Haie*, se proposait d'honorer la mémoire d'Alegrin par la publication de ses œuvres ; mais la mort arrêta ce projet. De la Haie, que les biographes font naître à Paris, en 1593, était d'Abbeville ; on s'en est assuré par l'examen des registres du couvent des Cordeliers, où il avait fait profession. Il est fort connu par deux ouvrages, l'un intitulé *Biblia magna*, 1643, cinq vol. in-folio ; l'autre, *Biblia maxima*, 1660, dix-neuf vol. in-f°. Il était prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, et paraît avoir eu quelques liaisons amicales et littéraires avec le P. Ignace, qui parle de lui dans son *Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, page 488. Il est mort en 1661, à 68 ans.

l'école française. Tous deux le sollicitèrent de se présenter à l'académie de peinture; mais Aliamet qui ne s'était encore fait connaître que par des vignettes charmantes et quelques autres petits sujets gravés avec goût, avant de se faire inscrire parmi les plus célèbres artistes, crût qu'il devait se montrer digne de marcher leur égal, et il établit sa réputation par des ouvrages plus importans et fort estimés, tels que ses estampes d'après Berghem, Vernet, Wouwermans, et deux des seize planches qui représentent les batailles des Chinois contre les Tartares. Sa belle gravure du *Port de Gênes* lui fit le plus grand honneur; elle prouva la justesse de son coup-d'œil, la magie et le moëlleux de son burin, et lui ouvrit les portes de l'académie de peinture, en 1760. La malveillance répandit sourdement que le port de Gênes n'était pas entièrement de lui. Aliamet repoussa cette calomnie en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, et successivement il fit paraître: *Le Départ pour le Sabat* et *l'Arrivée au Sabat* (David Teniers), *les Amusemens de l'Hiver*, *les Quatre Heures du Jour*, *les Vues du Levant*, *les Italiennes laborieuses*. Ces derniers morceaux le firent admettre à l'académie impériale de Vienne. On a encore de lui: *Le Rachat des Esclaves*,

la Chasse au Cerf, le Rivage auprès de Tivoli, le Massacre des Innocens, le Baptême de Jésus-Christ, et plusieurs autres charmantes pièces. Aliamet gravait à la taille sèche avec une supériorité de talent, une perfection si grande, que son maître Lebas ne put même y atteindre. Il blâmait les graveurs *qui poussent au noir*, et il les comparait aux acteurs qui, au lieu de rechercher les suffrages des gens de goût par la naïve expression de leur jeu, font des grimaces qui ne plaisent qu'au bas peuple. Nul ne sut conserver plus savamment l'harmonie des teintes. Cette harmonie se fait remarquer jusque dans ses plus petits ouvrages. On a de lui des paysages où il développe un goût exquis et un éclat de lumière qu'on trouve rarement dans les tableaux de l'école anglaise. Aliamet mourut à Paris, le 31 mai 1788. Son portrait a été dessiné par M. John Delegorgue, d'après le buste de Boizeau.

ALIAMET (François-Germain), frère du précédent, né en 1734, aussi graveur, a travaillé long-temps à Londres pour Boydell, d'après les anciens maîtres, et aussi d'après quelques

peintres anglais. On a de lui une *Adoration des Bergers*, d'après Carrache; une *Circoncision*, d'après Le Guide; *la Reddition de Calais à Edouard III*, et plusieurs autres sujets. Il avait du mérite, mais non pas le goût, la pureté de dessin, la touche fine et spirituelle qui distinguent son frère. On ignore l'époque de sa mort.

ANDRÉ DE JÉSUS-MARIA, carme déchaussé qui a laissé un nom célèbre dans les annales de son ordre, naquit le 7 février 1598. Son nom de famille était Boulanger. Il fit de bonnes études, embrassa l'état monastique, et se voua à toutes les rigueurs de la pénitence la plus austère. Couvert de cendre et de haillons, la corde au cou, une tête de mort entre les mains; armé d'une discipline, ensanglanté, meurtri, on le voyait tantôt aux pieds des autels, le front dans la poussière, passer le jour en extâse, en prières; tantôt remplir les offices les plus vils; ou retiré dans un coin obscur, silencieux et les yeux baignés de larmes, observer la plus rude abstinence, mêler l'absinthe à sa nourriture, enfin consumer sa vie dans les plus sombres et les plus douloureuses macéra-

tions. Son excessive mysticité frappa tous les esprits ; peu s'en fallut qu'il ne partageât l'apothéose des Siméon Stylite et des Pacôme. André de Jésus-Maria, victime de son exaltation religieuse, mourut à 28 ans, dans le couvent de Charenton, le 19 novembre 1626. L'auteur des *Annales des Carmes déchaussés* lui a consacré dix pages in-f° de son volumineux ouvrage. Le P. Ignace a écrit sa vie, qui a été imprimée. C'était son plus intime ami; ils avaient fait profession le même jour dans le même couvent. (Voyez Jacques Sanson.)

ANGILBERT, d'une famille illustre dont la résidence est inconnue, était le plus aimable et le plus spirituel des grands de la cour de Charlemagne (*). Il fut élevé dans le palais de ce prince, instruit par Alcuin, puis envoyé en Italie pour y remplir la charge de premier

(*) Angilbert, suivant l'auteur de l'*Essai Statistique et Topographyque de Boulogne-sur-mer,* serait né au village de Saint-Inglevert, près Calais. Les uns le font naître en Neustrie, d'autres en Picardie. On n'a aucune notion précise à ce sujet ; mais il est certain que sa famille possédait de très-grands biens dans le Ponthieu. (Voy. *Histoire manuscrite des Comtes de Ponthieu,* par Ducange.)

ministre auprès du roi Pépin. Il quitta ce monarque au bout de quelques années, et revint en France, où il séduisit Berthe, fille de Charlemagne (*); il en eut deux enfans ; Harnild, dont on ignore la destinée, et Nithard, qui a écrit l'histoire de son temps. Quelques historiens prétendent que Berthe devint secrètement son épouse; d'autres ne parlent point de ce mariage. Quoi qu'il en soit, Angilbert eut le gouvernement militaire des côtes de France depuis la Seine jusqu'à l'Escaut, et établit sa résidence au monastère de Centule. Les barbares dévastaient ces côtes; il marcha contre eux, en fit un grand carnage; et cette victoire complète et décisive fut mise au nombre des miracles. Atteint d'une maladie dangereuse, il fit vœu, s'il recouvrait la santé, de renoncer au monde et de mourir en cénobite. Il accomplit sa promesse, et fut abbé de Saint-Riquier (791). La fille de Charlemagne, repentante et désolée, se couvrit de la tunique bleue et du voile blanc que revêtaient les princesses en se vouant au Seigneur, et s'ensevelit près de lui dans le même cloître : *Loco con-*

(*) On sait que les filles de Charlemagne troublèrent son repos par la facilité de leurs mœurs et leurs amours coupables.

gruenti intra cœnobium Centulense. Anscher, abbé de Saint-Riquier dans le 12ᵉ siècle, prétend qu'Angilbert (dont il a écrit la vie) était déjà prêtre quand il épousa Berthe. « Ce trait, dit Gaillard, n'est pas aussi dépourvu de vraisemblance que la décence des usages actuels pourrait le faire croire. Les mariages des prêtres n'étaient pas rares alors; ce fut Charlemagne qui abolit cet usage comme un abus introduit à la faveur des guerres et de la licence. Mais il pouvait en avoir profité pour réparer l'honneur de sa fille; et lorsque les prêtres eurent été rappelés à la loi du célibat, Angilbert aura cru expier et son mariage et ses galanteries en se fesant moine » (*Hist. de Charlemagne,* tom. 1ᵉʳ, p. 114.) Angilbert fit construire à Saint-Riquier trois églises, dont la dédicace fut célébrée par 12 évêques. On y comptait 45 cloches et un nombre infini d'ornemens.

Celle du monastère, pavée de marbre et de porphyre, fut décorée de tout ce que les arts produisaient de mieux alors. Il y fit sculpter en ronde-bosse divers traits de la vie du Sauveur ; le tout représenté par de nombreuses figures en plâtre, et embelli de dorures et de mosaïques. On y remarquait 13 châsses d'argent, ornées de pierres précieuses, des vases d'or, et

deux autels de la plus grande richesse, revêtus d'images d'animaux et de figures humaines en bas-reliefs. C'est de cette époque qu'il faut dater l'établissement de l'école gratuite de Saint-Riquier, école célèbre qui fut longtemps florissante sous ses successeurs, et à laquelle il joignit cette curieuse et riche bibliothèque de 200 volumes que le feu a consumée à différentes reprises, à l'exception d'un livre d'Evangile in-f°, sur vélin pourpré et en lettres d'or, que l'on conserve encore, et que l'on croit avoir été donné à Angilbert par Charlemagne lui-même. Ce monastère parvint alors à un si haut degré de splendeur, qu'on y comptait 400 religieux, et qu'on y nourrissait chaque jour près de 500 pauvres. Angilbert protégeait ainsi les arts, répandait ainsi la lumière et les bienfaits autour de lui, quand les besoins de l'Église et de l'État vinrent le replacer sur la grande scène du monde. En 792, on le chargea de conduire à Rome Félix, évêque d'Urgel, qui renouvelait en Espagne les erreurs du nestorianisme, et qu'on voulait contraindre à abjurer son hérésie. Deux ans après, Charlemagne l'y envoya porter au pape Adrien les actes du concile de Francfort, avec les livres Carolins. Au commencement de l'année 796, il y fit un troisième voyage pour aller,

de la part du même prince, féliciter le pape Léon III sur son exaltation, recevoir le serment de fidélité des Romains, offrir au Saint-Père une grande partie des dépouilles des Huns, et lui donner des conseils sur la conduite qu'il aurait à tenir. Les motifs de ce voyage sont longuement détaillés dans l'Histoire Ecclésiastique de Fleury. Angilbert retourna encore une fois à Rome pour y assister au couronnement de l'empereur, qui eut lieu le jour de Noël, l'an 800. Avant de se rendre en Italie, pour y recevoir la couronne des Césars, Charlemagne avait eu soin d'assurer la tranquillité de la France, et c'est surtout contre les Normands qu'il cherchait à la prémunir. C'est par ce motif qu'il visita les côtes de la Flandre et de la Picardie. Tout le temps qu'il séjourna sur les bords de la Somme, il demeura chez le comte Angilbert, son gendre, dans le monastère de Saint-Riquier (*). On sait qu'il y tint cour plénière, et qu'il y solennisa les fêtes de Pâques, l'an 800, avec tout l'appareil du rang suprême. Délivré de tout soin temporel, Angilbert rentra dans son monastère, où il

(*) Les généraux chargés de défendre les rivages de l'empire contre les hommes du Nord, furent appelés successivement : *Præfecti oræ maritimæ*, *Comites littorum*, *Comites maritimi*.

mourut le 18 février 814, vingt-deux jours après Charlemagne, dont il avait souscrit le testament. Désabusé, comme tant d'autres, à ce terme fatal, de toutes les grandeurs du monde, il voulut qu'on l'inhumât devant le portail de l'église de Centule, pour y être foulé aux pieds par les passans, et expier ainsi les torts de la puissance, et cette vaine gloire dont il s'était jadis montré jaloux. Vingt-huit ans après, on transporta ses restes à la porte du chœur. Les Normands ayant détruit l'abbaye et les trois belles églises qu'il avait fait construire et décorer avec tant de luxe et de magnificence, sa tombe disparut sous leurs ruines. Ce ne fut qu'après le rétablissement du monastère, sous Hugues Capet, qu'on retrouva sa dépouille mortelle, enveloppée d'un taffetas vert. On ne savait ce que ces restes étaient devenus, lorsqu'en 1685, ils furent retrouvés de nouveau en travaillant à l'église, et mis, par les soins de M. d'Aligre, dans une superbe châsse d'argent. Une pierre de marbre a été depuis placée au même endroit; on y lit aujourd'hui ces mots: *Corpus sancti Angilberti hic reconditum, anno Domini DCCCXIV; elevatum est nono septembris MDCLXXXV*. Angilbert était de l'Académie du Palais, dont Charlemagne fesait partie, et que

ce prince avait fondée pour faire renaître en Europe l'étude des lettres, des sciences et des arts. Chaque académicien prit un nom littéraire : Charlemagne s'appela David; Éginard, Calliope; Théodulphe, Pindare; Alcuin, Flaccus-Albinus; Adelard, Augustin; Angilbert eut un surnom bien plus glorieux, il s'appela Homère! Il joignait encore à tous ses titres ceux de *Silentiaire* (*), de Secrétaire d'Etat et de Maître de la chapelle. Mabillon a publié dans les Annales de S^t^. Benoît, la relation qu'Angilbert a écrite de son monastère, pendant qu'il en était abbé. On a encore de lui, dans le recueil de Duchesne : 1° un petit poëme de 68 vers, adressé à son beau-frère Pepin, roi d'Italie (**). C'est un compliment qu'il lui fait sur la joie qu'avaient eue son père, la famille impériale et toute la France, de le revoir après une absence de plusieurs années. Cette pièce fut vraisemblablement composée à l'occasion du voyage que Pepin fit en France, en 796, après avoir remporté une victoire signalée sur les Huns. 2° Un autre poëme en l'honneur des

(*) Les *Silentiaires* étaient des hommes savans et habiles, que l'on chargeait des négociations secrètes et délicates.

(**) Pepin était fils de Charlemagne et d'Hildegarde, et parconséquent beau-frère d'Angilbert.

saints Éloy et Riquier, qu'il composa lors de la dédicace de la grande église de son monastère, en 801. Il y prie Jésus-Christ de bénir cette église, et d'exaucer les vœux que les fidèles lui adresseront. Il existe une *Histoire des premières Expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son règne, composée pour l'instruction de* LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, *ouvrage d'Angilbert*, surnommé Homère; 1741, in-8°. Ce n'est qu'un roman dont l'auteur est Dufresnes de Francheville, né à Doullens.

Les ossemens de cet illustre ami d'un héros, de ce nouvel Homère, mis au rang des saints par l'Eglise, sont encore exposés aujourd'hui à la vénération publique, dans le sanctuaire de S.t-Riquier.

ANSCHER, abbé de St.-Riquier, naquit en ce lieu dans le château de la Ferté, qui appartenait à son père, et dont les ruines existent encore. Ami de St. Bernard, avec lequel il entretenait un commerce de lettres, il eut quelque influence sur les affaires du siècle. Les chefs de la seconde croisade, prêts à partir pour l'Orient, sollicitèrent le secours de ses lu-

mières, et l'appelèrent à leur conseil. Il entra, jeune encore, dans l'abbaye de St.-Riquier, et en fut élu abbé malgré les intrigues de Gervin II, qui gouvernait alors ce monastère (V. *Notes Supplém.*). Prélat laborieux et zélé, il recueille et met en ordre tous les titres de sa maison ; fait restituer les terres envahies par les seigneurs voisins, et notamment par Gui, comte de Ponthieu ; jette les fondemens de l'Hôtel-Dieu de Saint-Riquier ; relève les murailles de cette ville, la fortifie de bonnes tours ; répare son monastère, et y construit ou rebâtit, l'an 1110, trois églises sous l'invocation de Ste. Marie, de St. Benoît et de St. Nicolas. L'an 1126, il obtint de Louis-le-Gros, que ce prince viendrait à St.-Riquier, pour rappeler à leur devoir les habitans de ce lieu, qui, se prévalant du droit de commune qu'on venait de leur accorder, méconnaissaient son pouvoir temporel et sa domination. Louis accueillit ses plaintes, et contraignit la commune de lui donner des ôtages. Cette ville et son monastère furent entièrement reduits en cendre ou ruinés sous ses yeux, l'an 1131, par Hugues de Camp d'Avesnes, comte de St.-Pol. Ses habitans l'abandonnèrent et vinrent se réfugier à Abbeville, qui dès lors s'agrandît, et cessa d'être une ville obscure. Le feu

grégeois qui alluma ce terrible incendie, dévora tout, les ornemens sacrés, les chartes, les manuscrits. Le vénérable abbé survécut cinq ans à ce malheur, qu'il tâcha de réparer autant qu'il put à l'aide de son propre héritage et des libéralités de sa famille. On a d'Anscher une *Vie d'Angilbert*, en deux livres, dédiée à Raoul, archevêque de Reims. L'auteur cite pour témoin des miracles de cet abbé, toute la ville de S[t].-Riquier. Mabillon a fait imprimer dans l'appendice du 5[me] tome de ses annales, l'éloge d'Anscher en vers latins, par Hariulfe.

ANSEAU DE CAYEU ou CAHIEU, régent du Bas-Empire après la mort de Jean de Brienne et pendant l'absence de Beaudouin II, dernier empereur latin de Constantinople, descendait d'une ancienne famille qui possédait la terre et seigneurie de Cayeu près de S[t].-Valery. Le plus renommé de tous les guerriers français en Orient, il devint l'époux d'Eudoxie, fille de l'empereur Lascaris et d'Anne Comnène. Tandis que le successeur de Jean de Brienne, Baudouin, sollicitait en Occident les secours des princes chrétiens, Anseau chercha à donner quelque

force à son trône menacé d'un côté par Vatace, empereur Grec, maître de l'Asie-mineure; et de l'autre, par Théodore, despote d'Epire, en contractant une alliance avec Asan, roi des Bulgares. Mais ce prince rompit le traité presque aussitôt. Constantinople à l'extrémité manquait d'hommes, d'argent et de subsistances pour se défendre contre les Grecs et le redoutable Asan. Le Régent fit enlever le plomb de la couverture des églises, pour en faire de la monnaie; mais cette ressource étant insuffisante, il en vint à sacrifier, dans de si pressantes conjonctures, les objets les plus précieux, et jusqu'à la couronne d'épines encore teinte du sang du Sauveur, qui fesait la principale richesse de la chapelle du palais des empereurs. Il l'engagea pour une somme considérable aux Vénitiens, à condition que si on ne la retirait de leurs mains dans un temps donné, elle leur demeurerait en propre. Un vaisseau la transporta à Venise, en présence du peuple assemblé sur le rivage (*). L'aliénation de cette sainte relique émut vivement la chrétienté; l'imminence du danger enflamma les rois d'un nouveau zèle,

(*) Baudouin ayant recouvré cette couronne, en fit présent à St.-Louis. Elle était encore à Paris dans la Sainte-Chapelle, au moment de la révolution.

et Baudouin, à la tête d'une nombreuse armée, arriva enfin à Constantinople, où il se fit solennellement couronner en 1239 (*). Le nom d'Anseau paraît avec honneur dans toutes les guerres de cette fatale époque. En 1206, il commandait à Bizye, l'une des dernières villes qui restassent aux Latins, après les succès de Joannice, roi des Bulgares. La même année, il se distingua dans les combats que l'empereur Henri, frère de Baudouin, eut à soutenir contre Lascaris. En 1207, il commandait une partie de la flotte qui mit en fuite ce prince et son amiral, lorsque ce dernier entra par l'Hellespont dans la Propontide, avec 17 galères, pour attaquer Exquise par mer, tandis que Lascaris l'assiégeait du côté de la terre. Il défendit l'empire contre les attaques de Blandras, régent du royaume de Thessalonique, qui s'était révolté, et défit, sur les bords du Nestus, les Lombards qui appuyaient sa trahisón. Il fut blessé grièvement d'un coup de lance à la gorge, en s'avançant contre Théodore d'Épire, qui répandait partout la terreur de ses armes. Enfin, il commandait à Zurule, en 1247. Cette ville, située à l'entrée

(*) Guillaume de Cayeu est cité parmi les chefs les plus distingués de l'armée de Baudouin.

de la presqu'île de Thrace, était la clef de l'empire. Les Français et les Grecs s'en disputaient sans cesse la possession. Anseau l'avait mise en état de défense; mais trop faible pour résister, et sans espoir d'y tenir long-temps, il se retira à Constantinople, lorsqu'il apprit la marche de Vatace, de ce même Vatace qui lui avait fait obtenir la main d'Eudoxie, et il laissa cette princesse dans Zurule. C'était à son avis une sauvegarde assurée, Eudoxie étant sœur de l'impératrice Irène, que Vatace avait tendrement aimée; mais l'Empereur grec, peu susceptible de céder à ces considérations domestiques, attaqua la ville, l'emporta, et renvoya sa belle-sœur à Constantinople. Dès ce moment, le nom d'Anseau ne paraît plus dans l'histoire.

ANSÉGISE, moine de S.t-Riquier, recueillit les capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, qui n'étaient auparavant que sur des feuilles volantes, et en forma quatre livres: le premier et le troisième contenant ceux de Charlemagne, sur les matières civiles et ecclésiastiques; le deuxième et le quatrième, ceux de Louis, sur les mêmes sujets. Ce recueil a été

imprimé par les soins des frères Pithou; Baluze en a donné une édition en 1677, deux vol. in-f°. Anségise fut tiré de son cloître par Éginard, secrétaire de Charlemagne, et appelé au gouvernement de plusieurs abbayes; notamment à celle de St-Wandrille, qu'il fit reconstruire avec magnificence, et décorer par Madalulfe, fameux peintre de ce siècle. Anségise, honoré comme un saint dans le monastère de St-Wandrille, y expira en 834. On ne doit pas le confondre avec un archevêque de Sens, du même nom.

BAIL (Louis), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, sous-pénitencier de Paris, Anglais d'origine, naquit à Abbeville en 1605, et mourut à Paris en 1669. Il a publié : 1° *Summa Conciliorum;* Paris, 1645-50-59-72, deux vol. in-f°. Dans la préface de cet ouvrage, l'auteur se permet de critiquer les fameuses *Lettres provinciales;* 2° *De Triplici Examine ordinandor. confessor. et pœnitentium*, dédié à M. de Gondi, archevêque de Paris, 1651, in-8°, dans lequel il y a quelques principes peu exacts; 3° *Théologia affectiva*, 1671-72, deux vol. in-f°; 4.° *De Beneficio Crucis*, 1653, in-8°, où il se montre

très-opposé aux sentimens de Jansénius, sur la grâce et la prédestination; 5.° *Bibliothèque des Célèbres Prédicateurs qui ont excellé depuis l'origine du monde jusqu'au commencement du 17me siècle*, imprimé en latin sous ce titre singulier : *Sapientia foris prædicans*, 1666, in-4°; 6.° *Consolation d'un cœur affligé, tant pour les peines corporelles que pour les peines spirituelles*, 1661; 7.° *Opuscules divers pour servir de conduite à la piété et de prélude à la théologie*; 8.° *Additio ad summam conciliorum*, Paris 1645; 9.° *Supplementum theologiæ affectivæ*. Bail, dont les cheveux se hérissaient au seul nom de Port-Royal, et qui avait toute sa vie ajouté une foi entière à tout ce que les jésuites publiaient contre cette maison, fut nommé supérieur et directeur de ce célèbre monastère après l'expulsion des confesseurs qui le dirigeaient auparavant. On ne pouvait guère choisir un homme plus prévenu contre les Jansénistes. Bail, très-dévot d'ailleurs, et qui avait fort étudié les casuistes, après avoir interrogé toutes les religieuses, observé leur conduite pendant deux mois, fit un rapport flatteur de leur doctrine et de leur régularité; ce qui contrariait les jésuites, qui l'avaient chargé de cette commission, et mettait au jour leurs calomnies. «Pour consoler ces pauvres

religieuses dans l'affliction où il les voyait, dit l'auteur d'Athalie, il leur apportait quelquefois des cantiques spirituels dont il avait fait les airs et les paroles, et voulait les leur faire chanter à la grille » (Voy. œuvres de Jean Racine, *Hist. de Port-Royal,* 2me partie). Les ouvrages de Bail, peu lus aujourd'hui, lui ont fait dans le temps beaucoup de réputation.

BAILLEUL (Jean de), roi d'Écosse vers la fin du 13me siècle, naquit au village de Mons en Vimeu (*). Il possédait de riches domaines dans le Ponthieu, (**) qui appartenait alors à

(*) On croit que Bailleul tirait son origine de la maison de Picquigny.

(**) M. Traullé, auteur de plusieurs Mémoires archéologiques, qui lui assignent un rang distingué parmi ses concitoyens, nous a communiqué un titre qui commence ainsi : « Nous Jehans par la grace de Dieu, rois d'Éscosse et *sire de Bailleul en Vimmeu*, fesons savoir a tous chiaux qui ches presentes lettres verront o oiront que pour plusieurs entrepresures meffais et trespas de gens li Senessaus de Ponthieu nous accuisoient et nos gens............avoir fais en nostre terre de Heliscourt et appartenanches seans en Vimeu, lequel nous tenons en fief de très excellent princhе notre chier seigneur Edouard par la grace de Dieu rois d'Engleterre et comte de Ponthieu..... etc. »

Cette pièce, qui range incontestablement Bailleul parmi les hommes célèbres du Ponthieu, et fixe un point ignoré dans l'his-

Édouard I[er], roi d'Angleterre. Le trône d'Écosse était vacant par la mort d'Alexandre III. David, comte de Huntington, seul rejeton du sang royal, avait laissé trois filles mariées à de simples gentilshommes. Ces filles n'existaient plus; mais elles avaient donné le jour à trois rivaux, Bailleul, Robert Bruce et Hastings. Ils se disputèrent la couronne. Edouard, que les barons d'Écosse choisirent imprudemment pour arbitre, fit examiner les droits des prétendans. Les commissaires chargés de discuter la question, décidèrent, conformément aux principes en matière de succession, que le petit-fils de l'aînée devait être préféré au fils de la cadette. Or Bailleul était petit-fils de l'aînée des filles de David. Sa mère, qui vivait encore, lui cédait tous ses droits. Édouard se prononça pour lui, et le nouveau roi prit possession du trône. Pour prix de son suffrage, le fier et ambitieux Édouard exigea de lui des actes d'hommage et de servitude, qui révoltèrent l'orgueil des Écossais. Bailleul indigné résolut de briser ses liens, et de ne plus subir le joug de la vassalité. La guerre qui s'alluma dans ce même temps

toire, fut rédigée « lan de grâce mil ccc treize le quatre jour du mois de march. » Elle est trop longue pour trouver place ici, et n'a d'ailleurs aucun rapport avec l'objet qui nous occupe.

entre la France et l'Angleterre, lui fit espérer que la conjoncture était favorable. Il envoya des ambassadeurs auprès de Philippe-le-Bel, dans le but secret de s'unir plus étroitement avec ce prince, par le mariage d'Édouard son fils, avec la fille du comte de Valois, frère de ce monarque (*). Dès que l'alliance offensive et défensive avec la France fut ratifiée, il déclara par un manifeste que les hommages qui lui avaient été arrachés par la violence, étaient nuls, et qu'il allait prendre les armes pour obtenir l'indépendance et venger ses injures. Cette vigoureuse déclaration fut le signal d'une guerre qui devait durer 70 ans, et d'une haine entre les Anglais et les Écossais, qui aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples, n'est pas encore tout-à-fait éteinte. La victoire parut d'abord favoriser Bailleul; 18 vaisseaux anglais furent coulés bas par sa flotte, et ses soldats pénétrèrent dans la province d'Yorck. Ces succès ne firent qu'animer Édouard à la vengeance; et comme il y avait en Écosse deux factions dont l'une soutenait les intérêts de Bailleul, et l'autre ceux de Bruce, il offrit la couronne à ce dernier,

(*) Bailleul assigna le douaire de la princesse sur les terres de Dompierre, Ercourt, Hornoy, Bailleul, qu'il possédait autour d'Abbeville, et sur plusieurs autres en Écosse.

pourvu qu'il se déclarât contre Bailleul. Bruce accepta cette offre et se rangea sous les drapeaux d'Édouard avec un grand nombre de ses partisans. Le monarque anglais vint fondre sur l'Écosse avec toutes ses armées ; s'empara de Berwick par stratagême, et livra cette malheureuse ville à la fureur de ses soldats, qui égorgèrent les habitans. Les historiens écossais voulant donner une idée de ce massacre épouvantable, ont écrit que des moulins auxquels l'eau manquait, avaient été mis en mouvement par les flots de sang répandu. Édouard gagna bientôt la bataille de Dumbar, où Bailleul perdit 25,000 hommes, malgré le courage de ses troupes, qui disputèrent long-temps la victoire. Sans donner le temps à ses ennemis de reprendre haleine, le vainqueur continua sa route ; s'empara d'Édimbourg, et généralement de toutes les places considérables. L'infortuné dont le royaume se trouvait entièrement envahi, vint avec son fils, une verge blanche à la main, en signe de soumission, se prosterner aux pieds d'Édouard, et lui remettre à discrétion sa vie et celle de ses sujets. Le farouche guerrier le reçut avec mépris dans un cimetière, comme s'il l'eût jugé indigne de fouler la terre des vivans. Il le fit charger de fers, ainsi que son fils, et les envoya

à la Tour de Londres. Mais dans la suite, à la recommandation du pape, qui sollicitait leur élargissement, ils eurent la permission d'aller à Oxford, où le monarque détrôné fonda un collége, encore existant, qui porte son nom. Ayant appris qu'Édouard songeait à le renvoyer régner, il lui écrivit qu'il préférait à la splendeur de son ancienne couronne, la condition paisible, obscure, dans laquelle il était rentré, et lui demanda comme une grâce de renouveler son abdication entre ses mains. Ce fut donc sans regret qu'il alla avec son fils passer le reste de ses jours en France, « où étant, dit le P. Ignace, il vendit, du consentement du roi, aux mayeur, échevins, et à toute la communauté d'Abbeville, tout ce qu'il avait en icelle ville et en rivière de Somme, pour raison de *travers* (*), de coutume et de rente, comme il appert par un ancien titre que j'ai vu et qui se garde dans l'argenterie de l'échevinage, auquel pend le sceau dudit Jean de

(*) Droit de navigation que certains seigneurs percevaient en établissant des chaînes sur les fleuves. Les bateaux chargés de marchandises ne pouvaient franchir ces barrières sans acquitter ce droit. Ce fut en 1304, que Bailleul vendit à la commune d'Abbeville celui qu'il avait sur les barques chargées de vin; et c'est ce qu'on nommait encore avant la révolution, *l'Acquit de Bailleul.*

Bailleul, qui continua de porter le titre de roi d'Écosse en son pays de Vimeu, où il s'était retiré, et y mourut, selon Polydore. » (Voy. *Hist. des Mayeurs d'Abbeville*, page 241 et 263).

Son souvenir dans sa patrie s'est éclipsé comme ses grandeurs. Dix-sept villages relevaient de la puissante châtellenie de Bailleul, disent les gens du pays; mais aucun d'eux ne sait qu'elle fut le domaine d'un roi. On s'est trompé en avançant que Bailleul alla finir ses jours en Normandie, dans sa seigneurie de Château-Gaillard, près d'Andely. Duplessis ne s'est pas moins trompé en disant qu'il était né à Anger-ville-Bailleul.

BAILLEUL (Édouard de), fils du précédent, ressaisit le sceptre de l'Écosse trente-deux ans après l'abdication de son père. Cette abdication n'avait point profité à Édouard Ier. Robert Bruce, issu de celui qui avait disputé la couronne à Jean de Bailleul, avait reconquis l'indépendance de sa patrie, et fait valoir ses droits. L'orgueilleux Édouard III n'attendait qu'un moment favorable pour soumettre à sa puissante autorité les deux peuples qui partageaient la Grande-Bretagne. Édouard de Bailleul, fut jugé propre à ses desseins. Un gentilhomme écossais, réfugié en An-

gleterre, vint en France, où ce fils d'un monarque déchu goûtait le bonheur de la vie privée, et lui apprit que l'occasion se présentait pour s'asseoir sur le trône usurpé par les Bruce. Bailleul se laissa séduire, et se rendit en Angleterre. Édouard lui prêta 6,000 Anglais, qui, réunis à une poignée de Normands, descendirent sur un point de l'Écosse, où les anciens amis de sa maison vinrent le joindre. Il renvoya aussitôt ses vaisseaux pour fermer le chemin de la retraite à ses troupes, et ne leur montrer de salut que dans la victoire. Il prit des villes, gagna des batailles, passa au fil de l'épée 14,000 Écossais, et dans la même année se fit proclamer roi. « Édouard de Bailleul, dit la Biographie Universelle, pouvait faire oublier les torts de son père, reconquérir ses droits, et fonder une dynastie glorieuse et bienfaisante sur les suffrages d'un peuple généreux et reconnaissant; mais il ne sut que livrer ce peuple à l'ambition d'Édouard III. » Celui-ci ne paraissait avoir aucune liaison avec le compétiteur du jeune Bruce; il ne tarda pas à lever le masque, et vint avec sa redoutable armée soutenir ses efforts, écraser ses ennemis. Bailleul, maître de toute l'Écosse, après la mémorable victoire d'Hallidoswn, ne se contenta

point de marquer sa reconnaissance à Édouard par un servile hommage; il lui livra toutes les places et forteresses du royaume. Les Écossais indignés, résolurent de secouer le joug d'un roi qui trahissait si ouvertement les intérêts de leur malheureuse patrie; et de toutes parts ils coururent aux armes pour la délivrer. La guerre dura vingt-deux ans, pendant lesquels le roi d'Angleterre traîna six fois Bailleul à la conquête de son royaume, que les fidèles Bruciens ne cessaient de défendre contre lui avec autant d'ardeur que de persévérance. Au moment de s'en voir chassé de nouveau, il abdiqua solennellement entre les mains d'Édouard, le 20 janvier 1356, moyennant une pension de 2,000 liv. On ne sait plus ce que devint Bailleul depuis cette époque. Sa retraite et l'époque de sa mort sont ignorées.

BARBAY (Pierre), l'un des plus célèbres professeurs de l'Université de Paris, où il mourut le 2 septembre 1664, professa la philosophie pendant quatorze ans au collége de Beauvais. Il fit imprimer, à Paris, son cours sous les titres suivans : *In universam Aristotelis philosophiam*

introductio, 1700; *Commentarius in Aristotelis Logicam*, 1676; *In Aristotelis Physicam* 1684; *Commentarius in Aristotelis Moralem*, 1676; *In Aristotelis Metaphysicam Commentarius*, 1676, plusieurs fois réimprimés. Barbay fut inhumé dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont; on y voyait son épitaphe.

BASSVILLE (NICOLAS-JEAN HUGOU DE), naquit à Abbeville, dans une maison de la rue des Tenturiers, le 7 février 1753. Il se livra d'abord à l'enseignement, et devint, à l'époque de la révolution, avec Mlle Keralio, Carra, Masclet et autres, l'un des rédacteurs du *Mercure National, ou Journal d'État et du Citoyen*, dont le premier n° parut le 31 décembre 1789, et le dernier, le 29 mars 1791. Les talens de Bassville le firent nommer, en 1792, secrétaire de légation à Naples, d'où il passa à Rome, en qualité d'envoyé extraordinaire de la république. La France avait alors des ennemis déclarés dans tous les pays de l'Europe. L'emblême de la république, substitué à l'écusson royal sur la porte de l'Académie de France, à Rome, fit éclater une grande rumeur. Le treize janvier

1793, à quatre heures après midi, une voiture ouverte, dans laquelle se trouvaient Bassville, un officier de marine et quelques autres personnes portant la cocarde tricolore, aussi bien que le cocher et les domestiques, traversa la place *Colonne :* une des personnes de l'intérieur de la voiture tenait à la main un petit drapeau républicain (*) ; la populace excitée, dit-on, hua, cria, menaça, lança des pierres; un coup de fusil tiré par un soldat augmenta le tumulte, et la voiture alla se réfugier dans l'hôtel du banquier provençal Moutte. Le peuple la suivit en criant : *Vive St-Pierre! Vive le pape!* Il pénétra dans la maison après elle, monta dans les appartemens, et attaqua les Français. Ce fut alors que Bassville, en se défendant, fut assassiné par un perruquier, qui lui porta dans le bas-ventre un coup de rasoir, dont il mourut trente-quatre heures après. La relation publiée par le gouvernement romain (**), porte que le pape fit soigner Bassville par son propre chirurgien, et chargea la police de découvrir le meurtrier. Il fournit à l'épouse et au fils de la victime,

(*) Relation de la mort de Bassville ; Rome, 1793, à l'Imprimerie de la vénérable Chambre apostolique.

(**) Lieu cité.

les moyens de se dérober à la fureur du peuple, en se rendant à Naples; et il leur donna 70 écus (374 f. 50 c.) pour frais de route. Mais quoique l'assassinat de Bassville fît gémir le cœur du souverain Pontife, un des membres du sacré collége, qui avait embrassé hautement les intérêts de l'Autriche contre la France, fut accusé de n'avoir pas été étranger à cet évènement. Le célèbre jurisconsulte Barberi, fiscal du gouvernement papal, prévoyant combien cet attentat pourrait devenir funeste à sa patrie, publia un écrit dans lequel il en rejette la cause sur le zèle fanatique du peuple pour la religion; et en effet, plusieurs écrivains assurent qu'on n'avait pu ni prévoir ni arrêter cet excès de la fureur populaire. Cependant la mort de Bassville alluma le courroux de la Convention, et Bonaparte en manifestait encore son ressentiment lorsqu'il écrivait, en 1797, à l'ambassadeur de la république à Rome : « Si le pape est mort, et qu'il n'y ait aucun mouvement à Rome, de sorte qu'il n'y ait aucun moyen d'empêcher le pape d'être nommé, ne souffrez pas que le cardinal Albani soit nommé; vous devez employer non-seulement l'exclusion, mais encore les menaces sur l'esprit des cardinaux, en déclarant qu'à l'instant mê-

me, je marcherai sur Rome; ne nous opposant pas à ce qu'il soit pape, mais ne voulant pas que celui qui a assassiné Bassville, soit prince.» (*) *Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*, suite de Venise, page 202.

M. Salvi a publié un poëme italien dont Bassville est le héros (Milan, 1798). Un auteur français, Dorat-Cubières, avait long-temps auparavant fait imprimer *la Mort de Bassville, ou la Conspiration de Pie VI dévoilée*, 1793, in-8°. Cinq cents exemplaires de cet ouvrage, imprimés aux frais de la commune de Paris, furent envoyés dans les départemens. On y lit que Bassville, mortellement blessé, fut arraché de l'hôtel du banquier Moutte, traîné par les cheveux jusque dans le corps-de-garde de la rue *Frattina*; que l'infortuné, couvert de sang, assailli de coups, retenait avec ses mains ses entrailles près de s'échapper.... Qu'on l'étendit dans le corps-de-garde, sur un lit de soldat, et qu'il y mourut dans les bras de quelques

(*) Il répétait encore à Ste-Hélène : « Albani était une créature de l'Autriche ; il avait du tact, de l'usage, un extérieur fait pour séduire, il pouvait être dangereux, je n'en voulus pas. Je ne m'opposais pas à ce qu'il fût évêque ; mais je ne devais pas reconnaître comme prince l'assassin de Bassville. »

(*Mémoires du docteur Antommarchi, tome 2, page 43*).

prêtres, au milieu des vociférations de la populace. Le célèbre Monti a aussi chanté, en vers italiens, la mort de Bassville. Ce poëme a été traduit en français par Joseph Martin; Paris, 1817, in-8°, avec le texte en regard. « M. Monti étant Romain, dit le traducteur dans une note, peut avoir eu des motifs particuliers de présenter les évènemens politiques, en ce qui concerne Bassville, dans un jour peu conforme à la vérité historique (*). J'ai dû m'efforcer de rendre les expressions du poëte, sans garantir en aucune manière l'exactitude des faits historiques. » Bassville était membre de plusieurs académies, et professeur d'histoire et de littérature. Il a publié les ouvrages suivans : 1° *Élémens de Mythologie*, avec l'analyse d'Ovide, des poëmes d'Homère et de Virgile, 1784-89, un vol. in-8°, composé pour un de ses élèves; 2° *Mélanges érotiques et historiques*, 1784, in-18; 3° *Précis sur la vie de François Lefort*, citoyen de Genève et ministre de Pierre-le-Grand, 1784-85-86, in-8°. L'auteur combattant l'opinion de Voltaire, qui fait honneur à Pierre-le-Grand de tous les changemens arrivés en Russie, s'écrie : « Les princes ne sont-

(*) Monti dit que Bassville avait inutilement tenté d'exciter le peuple à la révolte.

ils pas assez flattés pendant leur vie, faut-il encore les poursuivre au fond de leurs tombeaux pour les louer de ce qu'ils n'ont pas fait? » 4° *Mémoires historiques, critiques et politiques de la Révolution française, avec toutes les opérations de l'Assemblée nationale*, 1790, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, où les ardens principes de 1789 sont exprimés énergiquement, est devenu très-rare. 5° *Le Cri de la Nation à ses Pairs, ou rendons les prêtres citoyens*, Paris, 1789, in-12. 6° *Mémoires de Madame de Warens et de Claude Anet*, pour servir de suite aux Confessions de J.-J. Rousseau, Paris, 1786, un vol. in-12. Suivant M. Barbier, ces mémoires auraient été publiés par le général Doppet; mais nous savons qu'ils sont de Bassville. Cet écrivain publia en outre, et présenta à la Convention nationale, un ouvrage de Borelli, sur les moyens de former la constitution et les lois sans tumulte, sans confusion et avec toute la décence qui doit caractériser des législateurs. Il a laissé en manuscrit des mémoires secrets sur la cour de Berlin, et quelques poésies fugitives.

BEAUVARLET - CHARPENTIER (JEAN - JACQUES) , né à Abbeville, en 1730 (*), fut l'un des plus célèbres organistes du dernier siècle. « Au doigté le plus net, à l'exécution la plus brillante à la fois et la plus expressive, dit la Biographie Universelle, Beauvarlet-Charpentier joignait une connaissance profonde de l'harmonie; nul ne modulait avec plus de grâce, avec plus de facilité; nul ne possédait mieux que lui l'art des transitions; tous les styles semblaient lui être également familiers; mais il excellait surtout dans la fugue. » Beauvarlet demeurait à Lyon, lorsque J.-J. Rousseau, qui passait par cette ville, eut l'occasion de l'entendre. L'illustre auteur du *Devin du Village* fut ravi de son talent, et le signala par ses éloges. M. Montazet, archevêque de Lyon, donna à Beauvarlet l'orgue de St.-Victor de Paris, dont il était abbé; et l'année suivante cet artiste obtint celui de St.-Paul, que son père avait précédemment obtenu, et qu'il conserva jusqu'à la révolution. Le culte ayant été supprimé, Beauvarlet - Charpentier tomba dans la détresse, et mourut en mai 1794. Il a laissé pour l'orgue et pour le clavecin, un nombre considérable d'œuvres d'un mérite

(*) Il était fils naturel de Philippe BEAUVARLET, organiste de la paroisse de St.-Paul, à Paris, né à Abbeville le 17 décembre 1702.

éminent. Son fils occupe un rang distingué parmi les organistes de la capitale; c'est lui qui a fait la musique de la plupart des romances de Millevoye, et il est auteur de plusieurs compositions musicales estimées.

BEAUVARLET (Jacques-Firmin), graveur, né à Abbeville, le 25 septembre 1732, reçut dans cette ville les premières leçons du dessin et de la gravure, d'Hecquet et de Lefebvre; il alla ensuite à Paris, où il se mit sous la direction de Ch. Dupuis et de Laurent Cars. Ce fut au sortir de cette école célèbre qu'il exécuta ces quatre grandes estampes : *Acis et Galathée, le Jugement de Pâris*, *l'Enlèvement des Sabines* et *l'Enlèvement d'Europe*, d'après Luc Giordano, dans lesquels on reconnaît le bon goût de cette même école. Ces estampes le firent agréer à l'académie en 1765. Les planches de Beauvarlet font plus d'honneur à ses talens comme graveur, qu'à son goût dans le choix des sujets. On regrette qu'il se soit plus attaché à travailler d'après des compositions médiocres, que d'après celles des grands maîtres. Quoi qu'il en soit, ses premiers ouvrages assurent à son nom un rang éminent parmi

ceux des graveurs du dernier siècle. Mais, « le désir d'obtenir de la vogue et de se conformer au goût du public, alors fort corrompu, dit la Biographie Universelle, lui fit abandonner la bonne route qu'il avait prise, et substituer à un faire large, à une manière savante, un goût mesquin, un servile arrangement de tailles, auxquels il sacrifiait jusqu'aux formes des tableaux qu'il traduisait. Habitué à graver d'après des dessins qu'il avait copiés, oubliant que le graveur doit être un traducteur fidèle, il changeait tout ce qui pouvait contrarier le brillant de son burin, ou l'agencement composé de ses hachures. On l'a vu même, surtout dans la suite d'Esther, d'après Detroy, agrandir les yeux de ses figures de femmes, et rapetisser les bouches d'une manière ridicule, croyant les rendre plus jolies. » Beauvarlet, né avec les plus grandes dispositions, ne se serait point créé un genre que tous les connaisseurs condamnent, si la dépravation du goût, qui était alors à son apogée, ne l'eût forcé de suivre l'impulsion générale, et de se plier aux circonstances (*). *La Lecture* et *la Conversation Espagnole*,

(*) La première moitié du 18me siècle n'offrit à l'imitation du graveur aucun talent original en peinture. Une certaine lassitude du grand et du beau avait jeté le goût dans la recherche affectée

d'après Carle Vanloo, moins maniérées que la plupart de ses autres productions, seront toujours recherchées par le soin et l'extrême fini qu'on y remarque. C'est Beauvarlet qui a fait la tête de Mlle Clairon, représentée en Médée dans l'estampe de Vanloo, dont Louis XV fesait les frais. Cette tête avait été manquée par Cars, St-Aubin et Jardinier. Mlle Clairon, qui n'était pas très-jolie, et à qui le rôle de Médée ne prêtait pas de charmes, ayant demandé à Cars quel serait le sujet qu'il croirait le plus capable de rendre cette tête si difficile et si rebelle au burin des plus célèbres artistes, Cars lui avoua que Beauvarlet s'était vanté d'y réussir. L'actrice se rend aussitôt chez Beauvarlet. « Vous vous êtes vanté, lui dit-elle, de bien rendre la tête de mon portrait; il est de votre honneur de vous en acquitter, sinon tout Paris saura que ce n'est qu'une vaine jactance; ce qui serait le comble de la honte pour un artiste qui aspire à la célébrité. » Beauvarlet accepta, sous la condition qu'on lui compterait 100 louis; que les estampes porteraient son nom, et ne

d'un mécanisme d'effet puéril, et qui n'allait qu'à plaire aux yeux. Tel fut à peu près le sort de la gravure, jusqu'à ce que le retour au goût de l'antiquité et de ses imitateurs, eût remis en honneur les écoles du 16me siècle (*Notice sur la vie et les ouvrages de Bervic*, par M. Quatremère de Quincy).

seraient vendues et débitées que chez lui ; ce qui fut exécuté. Il ne se montrait si fier que parce qu'on lui avait déjà confié cette planche, et qu'on la lui avait retirée le lendemain en exprimant des doutes sur le succès de son entreprise. On lui doit encore un très-grand nombre de gravures, parmi lesquelles nous citerons : *le Combat de Persée*, *l'Annonciation du Christ*, où les filles de Louis XV figurent en anges ; *la Toilette pour le Bal*, *le Retour du Bal*, *Suzanne au bain*, *la Chasteté de Joseph*, *la Sultane*, *Télémaque dans l'île de Calipso*, *le Bourgmestre*, *les Enfans de France*, *le Portrait du marquis de Pombal*, *les sept sujets de l'histoire d'Esther*, etc.

Beauvarlet était d'un caractère doux et modeste. Peu énorgueilli de ses succès, il les attribuait plus aux ouvrages qu'il traduisait, et aux bontés du public, qu'à son propre mérite. Catherine-Françoise Deschamps et Marie-Catherine Riollet, ses épouses, douées des mêmes talens que lui, le secondèrent dans plusieurs de ses ouvrages (*). Ses estampes ont eu une très-grande vogue, et ses épreuves avant la lettre

(*) Marie-Catherine Riollet a gravé avec succès des paysages d'une touche spirituelle, le *Mauvais Riche*, d'après Téniers, etc.

sont montées de son vivant à des prix excessifs, qui ont beaucoup diminué depuis sa mort, arrivée à Paris le 7 décembre 1797. Il a laissé de nombreux élèves, parmi lesquels on distingue : Levasseur, les deux Danzel, les frères Voyez, Elluin, Dennel, Hubert, Thomas, ses compatriotes, et plusieurs autres habiles artistes, tels que Malœuvre, Jourdheuil, Binet, Dugoulx, Audouin et le fameux Porporati, etc. Son buste en terre cuite, par Boizeau, a été donné par M. de Bommy à la bibliothèque publique.

BELLEVAL (Charles-François DUMAISNIEL de), né en 1733, s'appliqua à l'étude des plantes, et parvint à connaître et à déterminer presque toutes celles qui croissent spontanément autour d'Abbeville. Il paraît qu'il avait le projet d'en donner une flore, ou du moins le catalogue. Un de nos plus savans compatriotes, à qui ces matériaux ont été confiés, s'est chargé de la continuation de ce travail, et l'a complété. On doit à M. de Belleval des observations intéressantes sur les ouvrages des principaux botanistes; des notes sur les plantes de Picardie, sur les coquilles et les lithophytes.

Il a fourni à l'Encyclopédie quelques articles d'histoire naturelle. Il a encore laissé une notice sur les insectes d'Abbeville, divisée en sept cahiers, suivant la méthode Geoffroy, et une suite de tableaux météorologiques non interrompus depuis l'année 1771, jusqu'au 25 septembre 1789. Il avait un tact particulier pour saisir les principaux caractères d'une plante, et rien ne peut mieux donner une idée de sa patience, de son application, que les tables qu'il avait ajoutées aux traités de botanique de sa collection. La plupart de ses cahiers sont restés manuscrits. Sa trop grande persévérance dans le travail, altéra sa constitution naturellement faible et délicate, et il mourut le 30 avril 1790, âgé de cinquante-sept ans. Le célèbre Jussieu l'a cité dans ses ouvrages.

BELLOY (Cécile de), naquit dans le Ponthieu, le 18 novembre 1583, d'une ancienne famille qui a donné de notre temps à l'église un de ses plus dignes pontifes, l'évangélique cardinal de Belloy, archevêque de Paris. Mlle. de Belloy montra de bonne heure une très-grande vocation pour la vie monastique. Après avoir

habité plusieurs couvens dont l'observance trop relâchée blessait l'austérité de son caractère, elle résolut de seconder madame de S^te^.-Beuve dans l'établissement de la nouvelle congrégation que cette dame voulait fonder; congrégation connue sous le nom d'Ursulines de Paris, et qui se composa dans la suite de plus de cent vingt monastères. Mlle. de Belloy entra la première dans la communauté de Paris, fut nommée supérieure de cette maison, et vint peu de temps après former un établissement semblable à Abbeville, puis à Amiens, et successivement dans d'autres villes. Son zèle l'ayant conduite à Montargis, elle y mourut le 21 août 1639, âgée de cinquante-six ans. La communauté des Ursulines est rétablie à Abbeville depuis plusieurs années, dans l'ancienne et belle abbaye de S^t^.-Pierre.

BERNARD (Saint), abbé de Tyron, naquit en 1046, à Abbeville, où il paraît que ses parens occupaient un rang distingué, puisque les maisons de Montcavrel, de Rambures, de Monchy, de S^t^.-Blitmont et de Bovinet se glorifiaient de lui être alliées. Après avoir paru avec

éclat dans la célèbre école de S^{t}.-Riquier, Bernard, suivi de trois compagnons d'étude, alla s'ensevelir dans le cloître de S^{t}.-Cyprien de Poitiers. Il y prononça ses vœux; mais quelque temps après, les moines ayant formé le projet de l'élire abbé, il prit la fuite, et se retira dans une solitude du Maine, puis au fond de la Bretagne, sur le bord de la mer, après avoir pris soin de changer de nom. Il y vécut trois ans sans feu, et sans aucun commerce avec les hommes, ne se nourrissant que des herbes qu'il cueillait dans les forêts. Cette vie sainte et solitaire, ces habitudes sauvages, l'éclat qu'elles produisirent, trahissant son humilité, le firent découvrir au fond de sa retraite, d'où l'on vint l'arracher pour le rendre à son cloître et lui donner la mître. Sa réputation acquit bientôt un nouveau lustre. Il assista au concile de Poitiers, assemblé l'an 1100, au sujet des troubles qu'occasionnait le divorce de Philippe Ier. Il y tonna contre le scandale public que causait le monarque, et contre les violences de Guillaume, duc d'Aquitaine, qui déclarait qu'on n'excommunierait point Philippe en sa présence. Le duc voyant que ses représentations étaient inutiles, et que les légats irrités voulaient renouveler l'excommunication contre le roi, sort en courroux

de l'assemblée, suivi de quelques prélats et de plusieurs seigneurs (*). Les évêques qui étaient restés, commencent à prononcer l'excommunication. Alors la multitude s'emporte; elle lance, du haut des galeries du temple, des pierres contre les cardinaux. Un écclésiastique est immolé par la rage populaire. Les membres du concile fuient épouvantés. Au milieu de cette terreur générale, Bernard de Tyron, Robert d'Arbrisselles et les deux légats demeurent seuls intrépides, ôtent leurs mîtres pour montrer combien ils craignent peu les pierres qui volent sur leurs têtes, triomphent par leur courage de la colère du peuple, et la fatale sentence est prononcée. Bernard se joignit ensuite à S[t]. Vital et à Robert d'Arbrisselles pour faire des missions évangéliques en Normandie. « Ils marchaient tous trois nu-pieds par les villes et les villages, dit Fleury, invitant les pécheurs à la

(*) Le duc d'Aquitaine avait intérêt à ne pas souffrir les censures, car il avait répudié lui-même sa femme. Un des pères du concile, que l'on croit être Bernard d'Abbeville ou Robert d'Arbrisselles, résolu de l'excommunier, prononçait déjà la formule. Guillaume tirant son épée : « Tu vas mourir de ma main, lui crie-t-il, si tu ne me donnes l'absolution. » Le Prélat feignit d'avoir peur, demanda un instant de loisir, et acheva les paroles fatales. « Frappez, maintenant, ajouta-t-il, je suis prêt. » Le duc lui répondit froidement : « Je ne t'aime pas assez pour t'envoyer en paradis. »

pénitence ; prêchaient avec un grand zèle contre le concubinage des prêtres qui avait passé en coutume dans toute la Normandie : ensorte qu'ils se mariaient publiquement, et juraient en présence de parens de ne jamais quitter leurs femmes. Ils laissaient leurs églises à leurs fils comme par droit héréditaire, et souvent les donnaient en dot à leurs filles. Nos saints missionnaires mirent leur vie en péril en s'opposant à ces abus (*Hist. ecclés.* tome 14, p. 18, édit. de 1720). » Il partit peu après pour Rome, où il alla défendre son monastère contre les prétentions des moines de Cluni, jaloux de ses privilèges, et qui, voulant les lui ravir, l'avaient contraint de renoncer à ses fonctions. Bernard gagna sa cause auprès du pape Pascal II, qui, frappé de son mérite, lui offrit le chapeau de cardinal. Il refusa modestement de revêtir la pourpre, et revint se fixer, loin de l'éclat et des grandeurs, dans son ancien désert du Maine, ne consentant pas même à reprendre la dignité claustrale qu'on venait de lui restituer. Chassé de sa solitude par des pirates, il s'enfonça dans l'épaisseur des bois, et choisit ceux de Tyron pour son dernier asyle (*). Il

(*) Village entre Chartres et Nogent-le-Rotrou. Il y avait un collége avec un pensionnat au moment de la révolution.

y jeta, l'an 1109, à l'aide des libéralités de Rotrou, comte du Perche et de Mortagne, les fondemens d'un monastère qui devint le chef-lieu d'un nouvel ordre. Les disciples de Bernard étaient habillés de gris, pour les distinguer des autres bénédictins, ce qui les fit nommer *moines gris* (*). Ils vivaient dans une pauvreté absolue, pratiquant des austérités presque incroyables. Cette congrégation, fort répandue en Angleterre et en Écosse, comptait en France cent prieurés; et il faut le remarquer, car la construction d'un monastère était alors le commencement d'un village, d'un bourg ou d'une ville. Le nom de Bernard retentissait dans toute l'Europe. Henri I[er], roi d'Angleterre, lui envoya des députés pour le prier de venir le voir dans ses états de Normandie, s'excusant de ne pouvoir aller le trouver lui-même, par des motifs extrêmement puissans; et le saint céda à ses prières. Il eut la même condescendance envers Louis-le-Gros, qui, recouvrant la

(*) On rapporte que les habitans du pays, surpris de l'habillement de Bernard et de ses compagnons, au nombre de plus de 500, les prirent pour des Sarrasins, qui étaient venus chez eux par des souterrains pour s'emparer de la province. Mais quand on vit qu'ils ne bâtissaient ni tours ni châteaux, mais seulement de petites cellulles de bois, la défiance se changea en vénération.

santé après une maladie dangereuse, lui attribua sa guérison. Ce prince donna à l'illustre abbé des marques spéciales de sa reconnaissance, dans un diplôme du 12 avril 1120 (Voy. *Hist. littéraire de France*, tome 11, p. 666). Cette pièce, datée de Tyron même, nous fait connaître qu'il y offrit son fils à Dieu dans l'église de ce monastère. Foulques, comte d'Anjou et roi de Jérusalem, vint aussi le voir dans sa cellule, ainsi qu'une foule d'autres grands seigneurs. David, qui régnait en Écosse, voulant lui rendre un noble hommage, et partager le trésor de ses bénédictions, partit du fond du Nord avec une suite nombreuse et l'équipage le plus brillant, mais le saint était mort quand il arriva. J.-B. Souchet, chanoine de Chartres, a publié la vie de Bernard sous ce titre : *B. Bernardi fundatoris et primi abbatis S. S. trinitatis de Tironio ord. S. Benedicti, vita, autore Cœtaneo Gaufrido Grosso, nunc primùm prodita in lucem, operâ et studio J.-B. Soucheti S. T. Doct. et Carnut. Canon....* Paris, 1649, in-4°. très-rare. Cette vie, composée par Geoffroi-le-Gros, est le seul ouvrage qui nous ait transmis l'histoire de la célèbre abbaye de Tyron, qui fut aggrégée à la congrégation de S[t].-Maur, l'an 1629. Bernard était très-lié avec le fameux Yves de Chartres.

BERNARD D'ABBEVILLE, évêque d'Amiens, acheva, en 1269, la superbe Cathédrale de cette ville, à l'exception des deux tours qui flanquent le portail, et qui ne furent élevées que cent ans après (*). Il descendait de l'ancienne maison d'Abbeville, dite de Boubers, issue des comtes de Ponthieu. En 1275, il apposa sa signature à la lettre que l'archevêque de Reims écrivit au pape Grégoire X, au sujet de la canonisation de S^t^. Louis, et mourut au mois de Mars 1278.

BERNARD D'ABBEVILLE, religieux capucin, mort selon toutes les apparences vers les premières années du 18me siècle, est connu par une traduction en français de l'excellent ouvrage de Bernardin de Péquigny, son oncle, sur les épitres de S^t^. Paul, sous le titre de *Triple Exposition* etc., 1703, in-f°. Cette traduction, 4

(*) Evrard de Fouilloy en avait jeté les fondemens en 1220, d'après le plan de Robert de Luzarches. Elle fut continuée sous l'évêque Geoffroy, successeur d'Evrard, par le même architecte; après la mort de celui-ci, elle fut élevée jusqu'à la voûte par Thomas de Cormont, et enfin achevée sous l'évêque Bernard, par Regnault, fils de Thomas.

vol. in-12, 1714, est peu recherchée, et elle est loin de valoir l'original latin.

BERTIN (Marie-Jeanne), née à Abbeville, le 2 juillet 1747, de Nicolas Bertin, cavalier de la maréchaussée, et de Marie-Marguerite Méquignon, garde-malade, fut justement célèbre par la prédominence qu'elle donna aux modes françaises, et par les services signalés qu'elle rendit au commerce. Son goût et ses talens ont été chantés en beaux vers par Delille :

......Dans un amas de tissus précieux,
Quand Bertin fait briller son goût industrieux,
L'étoffe obéissante, en cent formes se joue,
Se développe en schall, en ceinture se noue ;
Du pinceau, de l'aiguille, emprunte les couleurs,
Brille de diamans, se nuance de fleurs,
En longs replis flottans fait ondoyer sa moire,
Donne un voile à l'amour, une écharpe à la gloire,
Ou, plus ambitieuse en son brillant essor,
Sur l'aimable Vaudchamp va s'embellir encor.

(*L'Imagination*, tome 1er.)

Les parens de Mlle. Bertin, après lui avoir donné une éducation médiocre, mais suffisante pour les vues qu'ils avaient sur elle, prirent la résolution de l'envoyer à Paris, où elle fut

placée chez Mlle. Forgel, au *Trait galant*, qui tenait alors le sceptre de la mode. Une circonstance heureuse la fit connaître de deux princesses du sang, et, grâce à leur protection qu'elle dut non moins à la régularité de ses mœurs qu'à l'élégance de son talent, elle vit s'accomplir la brillante fortune que, suivant ses mémoires, une Bohémienne lui avait prédite. Mlle. Bertin, qu'on appelait à Versailles, Mlle. Rose, devint marchande de modes de la reine, et par une conséquence nécessaire, des plus grandes dames de la cour. C'était elle qui prononçait les oracles du goût, et pendant vingt ans l'art de la toilette en France n'eut pas d'autre législatrice. Mais on doit convenir que si les modes inventées par Mlle. Bertin se ressentirent de l'heureuse révolution qui s'opéra dans les arts au commencement du règne de Louis XVI, elles n'eurent aucun caractère de grandeur ni de magnificence. « Le costume changea successivement, et les coiffures parvinrent à un tel degré de hauteur par l'échafaudage des gazes, des fleurs et des plumes, dit madame Campan dans ses mémoires, que les femmes ne trouvaient plus de voitures assez élevées pour s'y placer, et qu'on leur voyait souvent pencher la tête ou la placer à la portière. D'autres prirent le parti de s'agenouiller

pour ménager d'une manière plus sûre le ridicule édifice dont elles étaient surchargées. Si l'usage de ces plumes et de ces coiffures extravagantes se fût prolongé, il aurait opéré une révolution dans l'architecture. On eût senti la nécessité de hausser les portes et le plafond des loges de spectacle, et surtout l'impériale des voitures (*). » (*Mémoires de madame Campan*, tome 1er, p. 95). On n'aurait pas cru que Mlle. Bertin se serait jamais occupée des évènemens les plus sérieux de l'histoire, mais c'est pourtant ce qu'elle a fait en écrivant des *Mémoires sur la reine Marie-Antoinette*, qui ont été publiés dans la *Collection contemporaine* des frères Bossange, avec des éclaircissemens et des notes, Paris, 1824, un vol. in-8°. Mlle Bertin déclare en débutant, qu'elle dira peu de choses d'elle, et seulement ce qui sera nécessaire à l'intelligence des sujets dont elle parlera. Elle donne ensuite quelques détails sur l'état de ses parens, qui feraient croire qu'elle a voulu cacher son origine, ou que ces mémoires ne sont pas d'elle. Cependant ils paraissent authentiques. On y trouve beaucoup de faits intéressans sur son auguste bienfaitrice, à laquelle la plus

(*) Les Mémoires de madame Campan contiennent encore d'autres particularités relatives à Mlle. Bertin, et nous y renvoyons.

grande, et sans contredit la meilleure partie de ces mémoires est consacrée. On en trouve d'autres sur les circonstances et les personnes qui ont amené le premier acte du grand drame de la révolution; mais l'auteur les juge assez mal. Ces mémoires renferment aussi de nombreux détails sur cette affaire du collier qui a tant tourmenté les dernières années de l'inforunée reine, et dont les véritables auteurs ont été découverts et punis par la justice. Mlle. Bertin quitta la France en 1791, et se rendit en Angleterre; elle se réfugia ensuite en Allemagne. Sa vie privée offre une foule de traits dignes d'occuper une place dans les annales de la vertu. Un homme de lettres, qui en fut le témoin, les avait recueillis, et devait les publier; nous ignorons si son livre a paru. Cette ingénieuse modiste mourut le 22 septembre 1813, dans sa maison d'Épinay, à l'âge de 66 ans, vivement regrettée par tous ceux qui l'avaient connue. Le sceptre de la mode, qu'elle a tenu si long-temps dans ses mains, fait moins d'honneur à sa mémoire que toutes ses bonnes actions. Son portrait a été gravé par F. Janinet.

BLÉVILLE (JEAN-BAPTISTE-THOMAS), né à Abbeville, le 11 novembre 1692, mort le 2 juillet 1783, a laissé : 1° *le Traité des Changes, ou Comptes faits*, 1754, in-8°; 2° *Traité du Toisé*, 1758, in-12; 3° *Le Banquier et le Négociant universel*, 1760, deux vol. in-4°. Tous ces ouvrages furent bien reçus, et sont encore utiles.

BLITMONT (Saint), naquit d'une famille noble, dans un château situé sur les bords de l'Isère. Il était bien jeune encore quand une maladie cruelle vint le priver de l'usage de ses membres, et menacer ses jours. C'était un bruit fort répandu alors, que des malades qui ne laissaient aucun espoir de guérison, avaient été miraculeusement sauvés par les prières de saint Valeri. Au récit de ces prodiges, les parens de Blitmont quittent le Dauphiné, et viennent à *Leucone* (*), accompagnés de leur fils mourant. Pleins de foi et d'espérance, ils le présentent au saint abbé, qui

(*) Ancien nom de Saint-Valeri.

le considère avec douleur, invoque le ciel, et le guérit. Vivement ému, Blitmont veut consacrer à Dieu la vie qu'on vient de lui rendre; ses parens ne s'opposent point à ce dessein, et il embrasse la vie religieuse dans le monastère de Saint-Valeri. Sa piété et sa douceur le firent chérir de ses confrères, qui le choisirent pour chef, après la mort du vénérable fondateur, l'an 630. A peine avait-il pris le gouvernement de la communauté, que les Normands inondèrent la province. Il abandonna Leucone, se réfugia avec ses moines dans le Milanais, et ne revint dans le Ponthieu qu'après la fin des troubles et des ravages. Son monastère n'existait plus quand il arriva; l'herbe couvrait ses ruines. Il s'empressa de le rétablir, et de défricher la plaine qui l'entourait; s'associa quelques-uns de ses disciples, qui étaient en grand nombre, pour prêcher la foi au peuple de la contrée, où le paganisme régnait encore sur quelques points, fit de nombreux prosélytes, et parvint à extirper entièrement l'erreur. Il mourut le 3 janvier; mais on ne sait pas précisément en quelle année. Son nom a été donné à un village du Vimeu, et s'est perpétué jusqu'à nos jours dans une famille

dont l'antique origine, dit-on, se rattache à la sienne (*). Les religieux de Saint-Valeri avaient placé ses reliques dans une superbe châsse d'argent.

BLONDIN (Pierre), botaniste, né à Vaudricourt, dans le Vimeu, le 18 décembre 1682, de parens qui vivaient dans l'aisance, fit ses études au collége de la ville d'Eu, vint à Paris en 1700, et y suivit avec une extrême assiduité les leçons de botanique de Tournefort. Il fit ensuite plusieurs voyages en Normandie, dans l'Ile-de-France, en Picardie, et trouva dans cette dernière province seule, cent vingt plantes qui n'étaient pas même connues au Jardin du Roi. Fontenelle dit dans son éloge, que Tournefort, qui connaissait son talent, le chargeait de remplir sa place de démonstrateur au Jardin Royal, lorsqu'il était indisposé; et qu'il n'aurait pas fait un tel honneur à quelqu'un qui n'en aurait pas été digne. Blondin avait le plus grand zèle pour la recherche des plantes; il herborisait même sur les toits des églises. On n'a de

(*) Voy. Giry, *Vies des Saints*, tome 1er, col. 153.

lui qu'un seul écrit, où il a changé, à l'égard de quelques espèces de végétaux, les genres sous lesquels Tournefort les avait rangés. On prétend que ce n'était qu'une tentative, et qu'il méditait un système des plantes différent de celui de son maître. L'historien de l'Académie ajoute qu'il a laissé des herbiers fort amples et fort exacts, une grande collection de graines et quantité de mémoires curieux en bon ordre. On ignore si quelqu'un en a profité; mais ils sont perdus pour la réputation de leur auteur. Blondin avait des connaissances très-étendues en botanique médicale, et savait composer des remèdes, dont les succès lui avaient acquis la réputation d'habile médecin. Il mourut d'une maladie de poitrine, le 15 avril 1713, âgé de trente et un ans. Il avait été reçu à l'Académie des Sciences, un an auparavant.

BOMMY (. . . . .), naquit à Abbeville, au commencement du 17me. siècle. Après y avoir travaillé sous un peintre médiocre, il partit pour Paris, malgré ses parens, en 1629, et entra chez Vouet, qui le distingua bientôt parmi ses autres élèves. On dit qu'il parvint à imiter

tellement la manière de ce maître chez lequel il demeura deux ans, que l'amateur éclairé confondait quelquefois ses tableaux avec ceux de Vouet lui-même. Celui-ci étant mort, Bommy revint dans sa patrie. Il peignit pour l'église de S[t].-Wulfran, une *Vierge* et une *Assomption*; pour le couvent des capucins, plusieurs tableaux représentant quelques traits de la *Vie de saint Félix*; pour les moines de Saint-Pierre, *saint Benoît, ressuscitant un enfant* : c'était un de ses meilleurs morceaux. On ajoute que Lebrun avait demandé Bommy pour l'aider dans les travaux que Louis XIV fesait exécuter au Louvre et à Versailles; mais rien ne put déterminer ce peintre à quitter sa famille, auprès de laquelle il mourut en 1666. Ce que nous avons vu de lui, ne mérite pas l'éloge qu'on a fait de ses talens.

BOUFLERS. Cette noble et ancienne famille du Ponthieu tire son nom et son origine d'une terre qu'elle y a possédée depuis le 11[me] siècle, jusqu'au commencement du 18[me] (*).

(*) Elle possédait aussi la terre de Vironchaux : Béatrix de Bouflers la donna, pour une messe, à l'abbaye de Saint-Saulve, de

BOUFLERS (Guillaume de), accompagna, en 1266, Charles d'Anjou dans son expédition contre le royaume de Naples, et contribua au succès de la bataille de Bénévent, dans laquelle ce prince défit Mainfroi, l'usurpateur du trône des Deux-Siciles. Les braves Picards que Boufflers commandait, eurent particulièrement l'honneur de cette journée. — Aléaume, son fils, combattait encore à leur tête à la bataille de Mons-en-Puelle.

BOUFLERS (Louis de), guidon de la compagnie de gendarmes de Jean de Bourbon, duc d'Enghien, fut célèbre au 16[me] siècle, par sa force extraordinaire, qui le fit comparer à Milon de Crotone, à Nisocrate et à Marius le Gaulois. Loisel, La Morlière, Varillas en rapportent des particularités surprenantes. Il terrassait les hommes les plus vigoureux; enlevait de terre un cheval, et le portait dans ses bras. Il franchissait, tout botté, les fossés les plus larges; il sautait, armé de toutes pièces, sur son cheval, sans mettre le pied à l'étrier; il devançait à la course un cheval d'Espagne, pourvu que la carrière ne fût pas trop longue. Son adresse n'était pas

Montreuil.—La Morlière, *Antiquités d'Amiens*, page 219.—Le P. Anselme, tome 5, pag. 77.

moins remarquable. Il tuait à coup de pierres les quadrupèdes et les oiseaux. Ce formidable athlète périt au siège de Pont-sur-Yonne, en 1553, à l'âge de 19 ans.

BOUFLERS (ADRIEN DE), frère de Louis, gentilhomme de la chambre de Henri III, porta les armes fort jeune, et se trouva aux journées de Saint-Denis et de Montcontour, à la défaite des Reîtres, à Anneau, où il conduisait l'arrière ban de la noblesse du Beauvaisis. En 1582, Henri III créa en sa faveur la charge de grand bailli de Beauvais, pour le récompenser de sa fidélité au parti royaliste, qu'il ne quitta jamais. Ce prince ayant été assassiné, il s'attacha à Henri IV. Les ligueurs dévastèrent ses biens, et le firent prisonnier; mais Henri paya sa rançon. Il a publié : *Considérations sur les ouvrages du Créateur, et plusieurs histoires et autres choses mémorables, tant anciennes que modernes, ou Mélanges historiques*, Paris, 1608, in-8°. L'auteur y raconte qu'un de ses ancêtres donna pour gage de sa parole, aux Anglais qui l'avaient fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, une partie du chef de St. Mauguille (Voy. ce nom), qu'il avait en sa possession, et que ce loyal et pieux che-

valier ayant amassé en France l'argent de sa rançon, le porta lui-même en Angleterre, pour dégager son reliquaire précieux. Adrien de Bouflers mourut en 1622, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BOUJONNIER (François), né à Abbeville, s'adonna à la médecine. Après avoir été reçu docteur à Paris, il fut élu doyen de la faculté en 1632. Gui Patin, dans une lettre du premier décembre de la même année, s'exprime ainsi : « Nous avons un nouveau doyen, nommé Boujonnier, fort honnête homme, et de notre bon pays de Picardie. » On ne sait ni le jour de sa naissance, ni celui de sa mort, et on ne connaît aucune particularité de sa vie, sinon qu'il a laissé un fils qui fut aussi docteur de la faculté de Paris, et qui se distingua par ses talens.

BOUSARD (.......), marin, né au bourg d'Ault, était gardien du phare et pilote du port de Dieppe, lorsqu'un navire monté

de huit hommes d'équipage et de deux passagers, échoua dans la nuit du 31 août 1777, à trente toises de la jetée. Le vent était impétueux, la mer dans une agitation épouvantable. Aux cris des malheureux qui allaient périr, Bousard prend la résolution de voler à leur secours, malgré les représentations qu'on lui fesait, malgré l'impossibilité apparente de les sauver. Il se ceint le corps avec une corde dont le bout était attaché à la jetée, et se précipite au milieu des flots qui le repoussent vingt fois, et le roulent violemment sur le galet. Son ardeur ne se relentit point; il se replonge à la mer. Les vagues irritées l'entraînent sous la carcasse du navire, contre lequel elles s'entrechoquent avec fureur. On le croyait mort, lorsqu'il reparut tenant dans ses bras un matelot qui avait été précipité du bâtiment, et qu'il apporta à terre presque sans vie. Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, entouré de débris qui augmentaient encore le danger, et couvert de blessures, il parvient au vaisseau, s'y accroche et y lie sa corde. Cette corde salutaire trace un chemin à l'équipage, au milieu des ténèbres et des flots. Il nage autour de ce pont flexible, soutient les malheureux qui vont gagner la

terre, et les dépose heureusement sur la rive. Au même instant, ses forces l'abandonnent; il tombe en défaillance. Il reprenait ses esprits, lorsque de nouveaux cris retentissent à ses oreilles. Il court aussitôt vers la mer, s'y précipite une seconde fois, et parvient à sauver encore un des deux passagers qui était resté sur le bâtiment. Des dix hommes qui montaient le navire, il n'en périt que deux. Bousard avait fait le vœu de sauver, aux dépens de sa propre vie, tous les naufragés à qui il pourrait être utile. Ce vœu était un hommage qu'il rendait à la mémoire de son père, qui fut noyé sans qu'on pût le secourir. On instruisit le ministère de tout le détail de cette belle action. Bousard reçut une gratification de 1000 francs, une médaille d'or et une pension annuelle de 300 francs. On le pressa vivement d'aller à Paris se présenter au Roi, pour lui témoigner sa reconnaissance. Bousard céda au vœu public; il fut placé dans le salon d'Hercule, sur le passage de la famille royale. Le duc d'Ayen le fit apercevoir à Louis XVI, qui dit en le regardant avec sensibilité : *Voilà un brave homme, et véritablement un brave homme.* La cour lui fit l'accueil le plus flatteur. On choisit dans

la ville de Dieppe un terrein libre où l'on pût lui bâtir une maison. Fidèle à son serment et aux devoirs qu'il s'était imposés envers l'humanité, *le brave homme* surveilla jusqu'à sa mort le port et les jetées de Dieppe, où, à la moindre apparence de danger, on le voyait s'élancer dans les flots, pour y saisir les naufragés.

BOUSARD (LOUIS-JEAN), son fils, s'associa à sa gloire par des actions non moins remarquables. Le fils de ce dernier est encore aujourd'hui gardien du phare de la jetée de Dieppe, et se montre digne d'occuper ce poste par les mêmes preuves de dévouement.

BOUTILLIER (l'abbé), professeur de belles-lettres en l'Université de Paris, né à Dreuil, canton d'Halleneourt, a publié : *Abrégé méthodique de la Géographie ancienne et moderne, avec des cartes de six pieds de hauteur pour l'instruction publique de la jeunesse;* Paris, 1779, un fort volume in-12. Cet ouvrage est estimé, et les grandes cartes géographiques de six pieds en tous sens, destinées par l'au-

teur à être placées dans les classes publiques, furent approuvées par les commissaires de l'Université, MM. Maltor et Lhomond, et regardées comme très-utiles. L'abbé Boutillier a voulu rendre hommage à sa patrie en citant Dreuil dans son ouvrage. « Dreuil, village situé dans un vallon agréable, sur les bords d'un ruisseau. Je ne me flatte pas de l'illustrer comme Pomponius-Mela a illustré Tiagentera. Mais ce trait de patriotisme et de modestie qui plaît dans un excellent original, j'espère qu'il ne déplaira pas dans une faible copie. » Nous n'avons aucun renseignement sur la vie privée de ce géographe.

BRIET (Philippe), né à Abbeville, dans la paroisse Saint-Eloi, le six mars 1600, entra dans la compagnie de Jésus à dix-huit ans, y fit profession immédiatement après son noviciat, et quoique son temps fut employé à enseigner les humanités, il ne négligea point la géographie, sa science favorite. Les meilleurs et les plus connus de ses ouvrages, sont : 1° *Parallela Géographiæ veteris et novæ*; Paris, 1648 et 1649, trois volumes

in-4°, avec cent vingt-cinq cartes en taille-douce ; le troisième volume a pour titre *Parallela Geographica Italiæ veteris et novæ*. Cet ouvrage estimé ne traite malheureusement que de l'Europe ; la suite, que l'auteur a laissée en manuscrit, passa de la bibliothèque des jésuites, dans celle de l'abbé Brottier, et se conserve depuis 1811 à la bibliothèque du Roi. 2° *Annales Mundi, sive Chronicon, ab orbe condito ad annum Christi....*; Paris, 1663, sept volumes in-12; Mayence, 1682, un volume in-folio ; Vénise, 1693, sept volumes in-12. Cette dernière édition est la meilleure et la plus complète; l'ouvrage est estimé. L'auteur suit à peu de chose près la chronologie du P. Pétau. 3° *Theatrum Geographicum Europæ veteris*, 1653, in-folio ; 4° *Zenia Delphino oblata, nomine collegii Rothomagensis;* Rouen, 1639, in-4° ; 5° *Elogium patris Jac Sirmondi*, Paris, 1651, in-4° ; 6° *Continuatio Tursellinianæ epitomes historiarum*, Paris, 1659, souvent réimprimé à la suite de *Tursellin ;* 7° *Acutè dicta omnium veterum poetarum latinorum ; præfixum de omnibus iisdem poëtis syntagma ;* Paris, 1664, 1684, in-12. Ce jésuite a aussi fait le cinquième volume de la *Concorde chronologique* du P. Labbe,

qui parut en 1670, en cinq volumes in-folio; les quatre premiers volumes finissent à l'an 1200. Le P. Briet continua l'ouvrage jusqu'en 1600, et le termina par un abrégé de l'histoire du dix-septième siècle. On assure que c'est un excellent livre. Briet professa dans différens colléges, fut bibliothécaire de celui de Paris, et mourut le 9 décembre 1668, à l'âge de 68 ans. Le célèbre Baudrand fut son disciple : il fesait ses études à Clermont, sous le P. Briet, dans le temps que celui-ci livrait à l'impression sa Géographie ancienne et nouvelle, et c'était le jeune Baudrand qui en corrigeait les épreuves (Voy. *Mémoires de Niceron*). Son portrait a été peint par J. Ballue, en 1668.

CALONNE (Guillaume), jurisconsulte, a composé : *Divers traités latins sur le droit civil romain*, imprimés à Toulouse, en 1546.

CALONNE (Louis-François de), avocat au Parlement de Paris, membre de la Société Royale de Londres, des académies de Dijon et de Châlons-sur-Marne, grand bailly de

Vitry, etc., naquit à Abbeville, en 1714. On a de lui : 1° *Les Souhaits d'une heureuse année, suivis de plusieurs autres, adressés à M. ***, en réponse à un nouveau projet d'un canal dans la Picardie, et d'un port à Amiens, qui entraînerait la destruction d'Abbeville et de Saint-Valeri; avec quelques observations sur l'utilité du commerce et sur la manière d'élever les enfans qui y sont destinés;* brochure in-8°, Amsterdam et Paris, 1765. L'auteur réfute dans cet ouvrage l'opinion du fameux Linguet, qui avait écrit sur le projet du canal de la Somme pendant son séjour à Abbeville, chez Devérité. 2° *Commentaires sur les Coutumes de Ponthieu, Montreuil, Boulogne;* 3° un *Essai sur l'Agriculture*, et des *Factum.* Ses autres ouvrages sont restés manuscrits. Il mourut à Vitry, le 21 août 1793.

CANTELEU (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Valeri, fit profession dans l'abbaye de Vendôme, en 1649. Peu de temps après, ses supérieurs l'appelèrent à Saint-Germain-des-Prés, pour y remplir la charge de sacristain. Il a publié :

Insinuationes pietatis, seu Vitæ sanctæ Gertrudis Virginis et Abbatissæ sancti Benedicti; Paris, 1622. On rapporte qu'un sentiment secret l'avertit de sa mort, et qu'il en fixa le jour. Cette singulière déclaration surprit d'autant plus, qu'il n'était point malade. Le 28 juin 1662, il rendit exactement ses comptes, fit appeler son successeur, et lui donna ses instructions. Le lendemain, terme indiqué de son existence, il demanda la dernière épreuve de son livre, et après l'avoir corrigée, il expira.

CAPPERON (......), curé de Saint-Maxent et doyen rural d'Oisemont, a publié : 1° *Essai historique sur l'antiquité du Comté d'Eu*, imprimé dans les Mémoires de Trévoux, mai 1716. L'auteur prétend que cette ville est l'ancienne capitale des *Essui*, peuple cité par César. 2° *Lettre à M.*** sur quelques vieux tombeaux découverts dans le comté d'Eu, à la fin de* 1721, dans laquelle il soutient son opinion sur les *Essui;* mais l'Abbé des Thuilleries le réfuta dans le *Mercure*, juin 1722, et M. Capperon se défen-

dit dans le même journal, en août 1722. 3° *Remarques sur l'Histoire naturelle, l'Histoire civile et ecclésiastique du Comté d'Eu; ibid.* juillet 1730; 4° *Réflexions sur la lettre de l'abbé Lebœuf, au sujet des anciens tombeaux; ibid.*, octobre 1731; 5° *Mémoires historiques sur les personnes originaires du comté d'Eu qui se sont distinguées par leurs vertus, par leur science et par leur valeur;* Mercure, avril 1730, mai 1731. L'abbé Capperon mourut le 19 mars 1734.

CAUMARTIN (LEFÈBVRE DE). Cette famille, aujourd'hui éteinte, tirait son origine du Ponthieu, et son nom du village de Caumartin près de Crécy (*). Elle a occupé un rang éminent dans la magistrature française.

CAUMARTIN (LOUIS DE), garde-des-sceaux, né en 1552, obtint cette dignité par le crédit du maréchal de Bassompierre. On prétend que Louis XIII la lui accorda avec répugnance; « Caumartin est bègue, disait-il, je le suis aussi; mon garde-des-sceaux doit porter la

(*) Ce nom a été donné à une rue de Paris.

parole pour moi, et comment le pourra-t-il, s'il a besoin d'un interprête? » Ce ministre avait été successivement intendant de Poitou et de Picardie, ambassadeur en Suisse, conseiller d'état et président du grand conseil. Les talens qu'il montra dans ces diverses fonctions, fesaient attendre beaucoup de son habileté comme chef de la justice; mais trois mois après son élévation au ministère, il mourut le 22 janvier 1623. Le plus connu de ses enfans fut FRANÇOIS, évêque d'Amiens, homme vraiment apostolique, mort en 1652 (*).

CAUMARTIN (LOUIS-FRANÇOIS DE), intendant de Champagne, né en 1624, mort en 1687, fut ami du cardinal de Retz, son conseil et son agent même pendant les troubles de la fronde, où il joua un rôle très-important.

CAUMARTIN (LOUIS-URBAIN LEFÈBVRE DE), fils du précédent, d'abord conseiller au parlement, puis maître des requêtes, intendant des finances et conseiller d'état, naquit en 1653, et mourut, sans enfans, le 2 septembre 1720. Il eut pour précepteur Fléchier,

(*) Le cœur de ce prélat fut déposé dans le couvent des Carmélites d'Abbeville, qu'il avait en partie fondé.

et puisa dans les leçons de ce grand maître les principes de droiture et de sagesse qui recommandent sa mémoire à la postérité. C'est de lui que Boileau dit dans une de ses satires :

> Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau,
> Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni d'Aguesseau.

Ce magistrat réunissait, à un très-haut degré, les qualités de l'esprit à celles du cœur. Ce fut dans son château de St.-Ange, près de Fontainebleau, que Voltaire conçut la première idée de *La Henriade*. Caumartin, dans sa jeunesse, avait fréquenté des seigneurs de la cour de Henri IV et des amis de Sully. Il ne parlait qu'avec enthousiasme du bon roi et de son digne ministre. Voltaire revint de St.-Ange tout occupé du plan de son poëme. Dans une épître datée de ce lieu même, il dit :

> Caumartin porte, en son cerveau,
> De son temps l'histoire vivante.
> Caumartin est toujours nouveau
> A mon oreille qu'il enchante ;
> Car dans sa tête sont écrits
> Et tous les faits et tous les dits
> Des grands hommes, des beaux esprits ;
> Mille charmantes bagatelles ;
> Des chansons vieilles et nouvelles,
> Et les annales immortelles
> Des ridicules de Paris.

En racontant à Voltaire les intrigues de la cour de Louis-le-Grand, dont il était parfaitement instruit, Caumartin lui donna l'idée et lui fournit les premiers matériaux du *Siècle de Louis XIV* (Voyez Anselme, *Grands Officiers de la couronne,* tome 6, page 542; F. Duchesne, *Histoire des Chanceliers et Gardes-sceaux de France,* page 757.

CHARLES D'ABBEVILLE, capucin dont le nom de famille était Duval, s'adonna avec succès à la prédication, et se rendit recommandable par son mérite et sa piété. Il a écrit en français un *Traité du Sacrement de Mariage*, Paris, 1659, dans lequel se trouvent des instructions sur les devoirs des époux, des prières et quelques poësies en l'honneur de la Vierge et de S^t^. Joseph.

CHOQUET (PIERRE ADRIEN), peintre et professeur de dessin, naquit avec les plus heureuses dispositions pour son art. Contrarié dans sa vocation, il mettait tout son plaisir

à dessiner furtivement les objets qui frappaient sa vue ou son imagination (*), et se forma sans le secours d'aucun maître. Il travaillait avec facilité, et a laissé un assez grand nombre de tableaux, parmi lesquels nous citerons avec éloge : quatre *Paysages* où sont retracés plusieurs travaux industriels et agricoles; deux *Scènes d'intérieur*, un *Incendie* et une *Vue du Moulin de Caours* près d'Abbeville. Les quatre paysages sont composés avec intelligence, et se recommandent par une grande vérité de détails; mais on y désirerait moins de crudité dans les lointains, une touche plus large et plus hardie. Peut-être est-il à regretter que dans la *Vue du Moulin de Caours*, charmante pièce où l'on distingue la variété du feuillé, et la transparence de la chute d'eau, le peintre ait négligé de donner plus de vigueur au coloris, et plus d'éclat à la lumière. *L'Incendie d'une Maison de la chaussée d'Hocquet*, vue prise de la maison même de l'auteur, et les deux intérieurs, l'un représentant *un Tribunal révolutionnaire*, l'autre *une Arrestation sous le régime de la terreur*, sont d'un ton plus vrai, d'une composition plus heureuse, et l'incendie

(*) Il enlevait à la perruque de son père des boucles de cheveux pour en faire des pinceaux.

surtout, donne une idée avantageuse de son mérite. Ces tableaux sont religieusement conservés dans sa famille. On a encore de Choquet, *l'Explosion du Magasin à Poudre d'Abbeville,* tableau qui a été gravé par Macret (Voy. ce nom); des paysages, des tableaux d'église, plusieurs autres sujets, et des portraits fort ressemblans, parmi lesquels on remarque le sien. Ses deux pièces capitales sont le tableau du maître-autel de l'église S^t^.-Jacques, et celui des hommes illustres du Ponthieu, qu'on voit dans la bibliothèque de l'hôtel de ville (Voy. Collenot). Cette composition, qui honore plus encore le citoyen que l'artiste, représente le temple de mémoire. L'élite des Abbevillois en occupe l'intérieur. Au fond, dans une galerie, sont tous les personnages nés dans nos environs. Chaque portrait est indiqué par un numéro qui trouve avec son nom répété sur une pyramide ou sur le mur de l'édifice. Au-dessus, deux génies déploient une banderole sur laquelle on lit : *Aux hommes dignes de mémoire, nés à Abbeville et aux environs* (*). Choquet joignait à ses talens pour la peinture, les qualités morales les plus précieuses. Il était déjà vieux

(*) Ce patriotique tableau fut exécuté en 1802. Sa famille en possède une copie.

lorsqu'il mourut dans sa ville natale, qu'il habita toujours, le 13 mai 1813. Il avait un fils qui reçut de lui ses premières leçons, et qui alla se fixer à Paris, où il se livrait entièrement à la composition de sujets destinés à orner les livres; genre dans lequel il s'est distingué par beaucoup de goût et de facilité. Il est mort, jeune encore, en 1824. Le fils de ce dernier cultive avec succès les sciences mathématiques.

CLAIRÉ (MARTIN), jésuite, naquit à St.-Valeri, en 1612. Il se distingua dans le ministère de la chaire, et particulièrement par son talent pour la poésie latine. Après avoir occupé l'emploi de recteur dans le collége de Nevers, il devint dans celui de Paris ce que les jésuites appellent *ministre*, et mourut à La Flêche, en 1693. On a de lui : *Hymni ecclesiastici*, Paris, 1673, in-4°. Il en donna une autre édition, augmentée d'une seconde partie, Paris, 1676, in-12. Rétablir dans les hymnes de l'ancienne église la pureté, l'élégance et la clarté de la langue latine, tel est le but que l'auteur s'est proposé, et qu'il a su atteindre.

CLAUDE D'ABBEVILLE, capucin, dont le nom de famille était FOULLON et non SILVÈRE (*), comme le dit la *Biographie Universelle*, résidait à Paris lorsqu'il fut envoyé comme missionnaire au Brésil, où depuis le règne de Henri IV, les Français tentaient de former un établissement, que leur inconstance leur fit bientôt abandonner. Le 19 mars 1612, le P. Claude s'embarqua à Cancale, avec le P. Ambroise d'Amiens et deux autres de ses confrères. L'expédition était composée de trois vaisseaux commandés par Razilly et de La Ravardière, lieutenans-généraux du roi aux Indes Occidentales. A peine avait-elle mis à la voile, qu'une effroyable tempête, qui ne cessa que le neuvième jour, dispersa les trois bâtimens, et les força de relâcher en Angleterre. Ils se rallièrent heureusement à Plymouth, levèrent l'ancre le 23 avril, passèrent le 7 mai entre Fortaventure et la Grande-Canarie, puis longèrent l'Afrique presque jusqu'à l'équateur. Le P. Claude décrit bien l'aspect sauvage et désert de la côte aux environs du Cap-Blanc, et tout

(*) Le P. SILVÈRE D'ABBEVILLE, habile prédicateur, du même ordre, dont le nom séculier était BOUTART, a publié : *Histoire chronologique de la vie de Ste.-Colette, vierge de l'ordre de Ste.-Claire*, Paris, 1619 et 1628, in-8°.

ce qui le frappe le plus pendant la traversée. Arrivée au 4° de latitude australe, la flotte cingla vers l'ouest, et aborda, le 24 juin, à l'île de Fernand de Noronha, que le P. Claude appelle Fernand de la Rongne, et dans laquelle on passa quinze jours. Après son départ de cette île, l'expédition atteignit la baie de Mouroucu, puis suivant la côte, jeta l'ancre au Cap-de-la-Tortue; se dirigea ensuite sur l'île Sainte-Anne, et arriva, le 6 août, dans l'île de Maragnan. Les capucins, revêtus de leurs habits sacerdotaux, tenant à la main de longs bâtons surmontés de crucifix, descendirent sur le rivage, où la plupart des Français de l'expédition, réunis aux équipages de quatre à cinq navires de Dieppe, s'étaient rangés pour les recevoir à la tête d'une foule d'Indiens. On planta des croix, on érigea des chapelles, puis on bâtit un fort et des habitations. Ainsi commença la ville de Maragnan ou Saint-Louis, aujourd'hui l'une des plus considérables du Brésil. Les missionnaires parcoururent ensuite le pays pour y répandre l'évangile, et parvinrent à se faire aimer des naturels, qui témoignaient partout à leur approche une vive satisfaction, leur apportaient des vivres, et ne négligeaient rien de ce qui pouvait marquer

leur attachement. Après avoir organisé la mission qui, dit le P. Claude, était le principal objet de l'établissement, on prit possession du pays au nom de la France, dont le drapeau, salué par l'artillerie des trois vaisseaux, fut arboré le même jour sur le fort. Le nombre des missionnaires et des colons ayant été jugé insuffisant, on décida que Razilly retournerait en France pour amener des renforts. Le P. Claude reçut l'ordre de l'accompagner. Le vaisseau qui les portait, assailli par des vents furieux, manqua de périr en arrivant au Hâvre. La tempête s'étant appaisée, ils débarquèrent enfin dans ce port, le 17 mars 1613, amenant avec eux six sauvages que le P. Claude conduisit à Paris, où il entra au milieu d'un nombreux cortège de religieux de son ordre, et d'un immense concours de peuple. On accourut de plus de vingt lieues à la ronde, dans son couvent, pour voir ces Brésiliens tatoués et parés de plumes, ces *Osages* du 17me siècle, dont trois moururent peu de temps après. Les autres furent solennellement baptisés en présence de Louis XIII et de Marie de Médicis. Le P. Claude a publié : *Histoire de la Mission des P. P. capucins à l'île de Maragnan et terres circonvoisines, où il est traité des singularités*

admirables et des mœurs merveilleuses des Indiens, etc. Paris, 1614, in-12, fig. Ce monument précieux d'une entreprise dont les Français pouvaient recueillir tant d'avantages, contient une description très-détaillée de l'île de Maragnan et de ses productions. L'auteur s'y montre bon observateur, mais crédule au point qu'il attribue au diable toutes les contrariétés que l'expédition a éprouvées. Du reste, il est si exact et si judicieux, que Buffon, Bernardin de S^{t}.-Pierre et M. de Humboldt l'ont consulté avec fruit, et le citent dans leurs ouvrages. Le livre, écrit dans le style naïf qui caractérisait à cette époque la langue française, est terminé par des lettres rédigées, depuis le départ de l'auteur, par des missionnaires et un laïque, restés dans le pays. Elles donnent des détails sur l'état de cette colonie jusqu'au milieu de 1613. Le P. Claude avait fait bâtir le couvent des capucins d'Abbeville, dont il était gardien en 1606. Il mourut en 1632.

COLINES (SIMON DE), célèbre imprimeur du 16me siècle, naquit à Pont-à-Colines (*),

(*) Village situé sur le bord de l'Authie, près de son embouchure.

d'où il est évident qu'il a tiré son nom, et non à Gentilly, près de Paris, comme quelques-uns le prétendent (*). On présume qu'il apprit son art chez le célèbre Henri Etienne, et qu'après qu'il eût donné des preuves de ses talens, Henri se l'associa. Celui-ci étant mort en 1520, Colines épousa sa veuve, qui lui apporta en mariage l'établissement de son mari. Il se servit d'abord des caractères de son habile associé, dont la forme était encore un peu gothique, mais dans la suite il en fit fondre de romains, beaucoup plus beaux. Il introduisit le premier en France l'usage de ceux qu'on appelle *italiques*, avec lesquels il imprima des ouvrages entiers, et que l'on juge supérieurs même à ceux d'Alde, qui en fut l'inventeur. Colines, quoique très-versé dans les langues anciennes, n'a donné que fort peu d'éditions grecques, et il n'a imprimé d'hébreu que quelques lignes dans les colloques d'Erasme. Il sortit de ses presses, pendant près de trente années, une multitude d'éditions remarquables par la correction du texte, la beauté du papier, la netteté et l'élégance des caractères. La date

(*) Voy. *Tableau hist. des Sciences, etc., dans la province de Picardie*, par le P. Daire, p. 204.— *Hist. du Comté de Ponthieu*, et la *Biog. Univ. classique*, du général Beauvais.

de ses derniers livres est de 1546, et il mourut probablement la même année ou la suivante. Maittaire, l'un des plus savans et des plus célèbres bibliographes du 18me siècle, a publié sa vie et le catalogue chronologique de ses éditions, qui avait déjà été donné par Caldérius, en 1548. La devise de Colines était : *Virtus sola aciem retundit istam*, et sa marque une figure de Saturne ou du Temps. On lui attribue : *Grammatographia*, Paris 1541, ouvrage fort rare.

COLLENOT (Nicolas-Anselme), compilateur et bibliomane, né à Abbeville, le 21 juin 1732, y mourut le 20 août 1815. C'est lui qui a donné au peintre Choquet la liste de tous les hommes dignes de mémoire, nés dans le Ponthieu, qui figurent sur le tableau que l'on voit dans la bibliothèque de l'hôtel de ville ; il est juste de conserver son nom. Collenot était un des membres les plus assidus de l'ancienne société d'émulation d'Abbeville. Il avait appris dans ses nombreuses lectures une foule d'anecdotes sur les hommes et les choses de son pays, et se plaisait à les raconter ; mais

il ne savait pas écrire. Il n'a laissé que quelques notes informes, de simples indications et quantité de vieilleries sans intérêt. Son fils, mort à la fleur de l'âge, fut régent au collége d'Abbeville, et y commença l'éducation de Millevoye. C'est pour l'éducation de ce fils, jeune homme d'un vrai mérite, qu'il consulta Voltaire. On trouve dans le supplément aux lettres de ce grand homme, la réponse qu'il fit à M. Collenot, la voici :

« Ferney, 21 Janvier 1765.

« La personne que M. Collenot a consultée » sent très-bien qu'elle ne mérite pas de l'être. » Elle croit qu'il ne faut consulter sur l'éducation de ses enfans, que leurs talens et » leurs goûts. Le travail et la bonne compagnie sont les deux meilleurs précepteurs » que l'on puisse avoir. L'éducation des colléges et des couvens a toujours été mauvaise, en ce qu'on y enseigne la même » chose à cent enfans qui ont tous des talens » différens. La meilleure éducation est sans » doute celle que peut donner un père qui » a autant de mérite que M. Collenot; voilà » tout ce qu'un vieux malade peut avoir » l'honneur de lui répondre. »

Collenot s'était livré d'abord au commerce. Un revers funeste, inattendu, le ruina dans un jour. Réduit à une modique rente viagère, l'étude le consola de sa longue adversité. Il avait une bibliothèque de deux mille sept cents volumes, parmi lesquels se trouvaient un assez grand nombre d'ouvrages composés par des Abbevillois ; ces ouvrages, entièrement oubliés ou perdus, sont aujourd'hui dans le cabinet de M. de Bommy, qui les acheta de ses mains. Le luxe des éditions ne fesait pas le mérite de cette bibliothèque, placée dans un grenier, mais il y avait des livres rares.

CORDIER (Robert), graveur, exerça d'abord à Abbeville la profession d'orfèvre, puis alla à Paris, où il mourut en 1660. Il a gravé la plupart des *Cartes géographiques* de Nicolas Sanson, et un *Plan figuré d'Abbeville*, très-rare et d'une exécution médiocre, qui a été reproduit en 1823. On lui doit encore quelques autres petits sujets.

CORDIER (Louis), son frère, a orné *les Tables géographiques* de Guillaume Sanson, d'un

frontispice qui fait honneur à son talent. Cette production est la seule de ce graveur, qui nous soit connue.

CRÉQUI (Antoine de), seigneur de Pont-de-Remi, l'un des plus grands hommes de guerre de son siècle, commandait l'artillerie à la bataille de Ravenne, en 1512. L'année suivante, enfermé dans Térouane avec une poignée de monde, il arrêta sous les murs de cette place, l'armée de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de l'empereur Maximilien, forte de plus de cinquante mille hommes. Après une longue et glorieuse résistance qui coûta cher aux deux monarques, et qui les décida à faire raser la ville, il reçut enfin l'ordre de capituler. Créqui se distingua de nouveau à la bataille de Marignan, au siège de Parme, à la fatale journée de la Bicoque, et notamment en Picardie, où il combattit pendant deux campagnes les Espagnols et les Anglais. Il venait de se jeter dans Hesdin, avec deux cents hommes d'armes, pour sauver cette ville menacée par l'ennemi, lorsqu'une fusée le frappant au visage, pénétra dans sa bouche entr'ouverte, et le blessa mor-

tellement. Aucun péril n'avait jamais ébranlé son courage.

CYPRIEN DE GAMACHES (le Père), capucin, prit le nom du bourg où il était né. Lors qu'Henriette de France, fille de Henri IV, fut donnée en mariage à Charles Ier, roi d'Angleterre, le cardinal de Richelieu plaça auprès d'elle, avec le titre de confesseur, le P. Gamaches, l'ami de son principal agent, le fameux P. Joseph. On avait ignoré jusqu'à ce jour que le P. Cyprien eût écrit des mémoires de tout ce qui se passa en Angleterre à cette époque mémorable. Ces mémoires importans pour notre histoire et pour celle d'Angleterre, ont été retrouvés en 1825. Ils renferment des détails précieux sur l'horrible révolution qui conduisit Charles Ier à l'échafaud, et sur les derniers momens de cet infortuné monarque. Le *Journal des Débats*, du 26 mai 1825, nous a appris que le manuscrit autographe de cette relation, avait été déposé par le propriétaire, qui consentait à s'en défaire, chez M. Tastu, imprimeur à Paris. Nous espérons que ces mémoires curieux ne seront pas perdus pour

l'histoire, et qu'on les publiera. Le P. Cyprien obtint l'établissement d'un couvent de capucins à Abbeville, par la protection de la princesse dont il dirigeait la conscience. Il a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres : 1° *La Vie et la Mort chrétiennes*, dédié à MADEMOISELLE, Paris, 1673—1678, in-8°; 2° *Exercice d'une Ame royale, ou les Devoirs les plus importans du chrétien, etc., enseignés à S. A. R. MADAME, duchesse d'Orléans*, 1re partie, Paris, 1653-1655; 3° *Le Chrétien qui veut être sauvé*, Paris, Cramoisi, 1680, in-18, plusieurs fois réimprimé.

DANZEL (EUSTACHE), graveur, né à Abbeville, mort à Paris vers l'an 1775, a laissé quelques estampes estimées, entre autres : *Les deux Fils de Rubens dans l'adolescence*. C'est une copie de celle que Daullé a gravée pour la galerie de Dresde (*).

DANZEL (JACQUES-CLAUDE), aussi graveur de l'académie impériale de Vienne, parent du

(*) DANZEL (Jérôme), gravait à Paris, en 1755. —Voy. *Tableaux séculaires de la gravure*, par Joubert père, à la suite du *Manuel de l'Amateur d'Estampes*.

précédent, naquit le 5 mai 1737. Le goût qu'il témoignait pour le dessin, dès l'âge le plus tendre, engagea un de ses parens (*), qui le prenait en affection, à l'envoyer à Paris pour s'y perfectionner. Il eut pour maîtres, Flipart et Beauvarlet. On lui doit un grand nombre d'estampes d'un burin ferme, d'après Fragonard, Boucher, Sané, Greuze, Bethon, Boizot, etc. Nous citerons d'abord *Callirhoë,* dont le tableau a été fait pour la manufacture royale des Gobelins; *le Gâteau des Rois* et son pendant; morceaux vigoureusement touchés; *la Blanchisseuse,* autre pièce estimée et devenue très-rare; *Lyncus voulant assassiner Triptolême, et changé en Lynx par Cérès,* d'après Dumont; *Créüse brûlée par une robe magique; Vulcain présentant à Vénus des armes pour Énée; Socrate mourant; la Charité romaine; Vénus et Énée; Vénus et Adonis,* et plusieurs autres pièces. Danzel mourut à Abbeville, le 24 décembre 1809.

(*) Pierre Danzel, avocat au parlement. Il a publié des *Mémoires*, un *Plan abrégé de l'Apocalypse*, 1781, in-12; et peu de temps après, *Suite et Développement de ce Plan abrégé*, où il cherche à expliquer les mystérieuses obscurités de cette prophétie.

DARGNIES (LOUIS-MICHEL), chanoine d'Amiens, pénitencier, puis grand vicaire, né à Crécy en 1683, était curé de Sainte-Catherine d'Abbeville, à l'époque des troubles suscités par les querelles du jansénisme. Quoique partisan de la constitution *unigenitus*, il fit preuve de sagesse, de douceur et de mesure, et n'en fut pas moins attaqué par la feuille périodique intitulée : *Nouvelles Ecclésiastiques*, que publiaient les opposans. On a de lui : 1° *Lettre contenant la Vie et la Mort édifiante de M. Sabathier, évêque d'Amiens*, 1733, in-4°. L'abbé Dargnies voulant consacrer les regrets que lui causa la mort de ce prélat, lui fit élever, dans son église épiscopale, un riche tombeau, dont on peut voir la description dans l'histoire d'Amiens, par le P. Daire, tome 2, page 75 (Voir aussi le *Journal de Verdun*, mai 1749). 2° *Lettre sur la Vie et la Mort de M. de Bragelone, vicaire-général du diocèse*. L'abbé Dargnies a travaillé aux nouveaux *Bréviaires* d'Amiens, de Chartres et de Noyon; aux *Missel* et *Heures instructives*, qui suivirent l'impression du nouveau bréviaire, etc. Il était en relation avec les continuateurs de Bollandus et tout ce que la France contenait alors d'hom-

mes recommandables dans le clergé. Il avait une connaissance si approfondie des livres saints, que M. de La Motte d'Orléans disait que si l'ancien et le nouveau Testament étaient perdus, on les retrouverait dans sa mémoire. Il mourut le 14 mars 1756.

DARGNIES (Nicolas), chanoine d'Amiens, archidiacre de cette ville et du comté de Ponthieu, vicaire-général du diocèse, et neveu du précédent, naquit à Abbeville, le 3 mai 1735. Il a publié : 1° *Recueil des Lettres spirituelles de M. de La Motte, évêque d'Amiens*, imprimé en cette ville en 1775, et à Paris en 1777, in-12; 2° *Mémoires en forme de lettres sur la Vie de ce prélat.* Trois éditions de cet ouvrage, qui se fait lire avec intérêt, parurent successivement à Malines. La dernière est de 1786, deux vol. in-12. Nicolas Dargnies cultivait l'histoire naturelle, était membre de l'académie d'Amiens, fut honoré de l'amitié de Gresset, et mourut à Ratisbonne, pendant l'émigration, le 17 avril 1796. A l'exemple du pénitencier son oncle, il avait fait élever un monument à M. de La Motte, dans le cimetière de St.-Denis, à Amiens. Ce monument n'existe plus. — Son frère Dargnies de Fresnes, avocat, a publié : 1° *Lettre*

à un Membre de l'académie d'Amiens, sur la bataille de Crécy, Abbeville, 1756; Mercure de France, mai 1757. On n'y trouve aucun fait curieux. 2° *De l'utilité des Etymologies, pour connaître les anciens habitans d'une province;* Affiches de Picardie, année 1776.

DAULLÉ (Jean), graveur du roi, né à Abbeville au mois de juin 1706, reçut dès l'âge de quatorze ans les premiers principes de la gravure de dom Robard, religieux du prieuré de Saint-Pierre. Il vint à Paris pour se perfectionner, et se mit sous la direction de Robert Hecquet (Voy. ce nom). Les productions d'Édelinck excitaient son admiration; il étudia ce grand maître, et le prit pour modèle. Le premier ouvrage qui le fit connaître, fut le portrait de la comtesse de Feuquières, femme célèbre par sa beauté, et fille du peintre Mignard. Si Daullé avait pu conserver le talent qu'il a développé dans ce morceau, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, il aurait eu peu de concurrens; mais le mauvais goût qui règnait alors, et le besoin de travailler pour vivre, lui firent adopter des genres pour les-

quels il n'était pas né, et sa réputation dut en souffrir. Quoi qu'il en soit, ses différentes gravures offrent de grandes beautés, et sa *Madeleine*, d'après Le Corrège; son *Quos Ego*, d'après Rubens; son *Amour*, d'après Van Dyck; *Diogène avec sa lanterne*, d'après L'Espagnolet; *les deux Fils de Rubens*, d'après le tableau de ce maître; *le Triomphe de Vénus*, d'après Boucher; *les quatre Saisons*, d'après le même, lui assignent un rang distingué parmi les plus habiles graveurs du dernier siècle. Ses portraits les plus remarquables sont ceux de *Gendron*, célèbre oculiste; de *Saint Simon*, évêque de Metz; de *Rigaud peignant sa femme*; de *Maupertuis*, de Mlle *Pelissier* et du prince *Charles-Édouard*, fils du prétendant. Son œuvre se compose de plus de cent quarante pièces, sans compter les morceaux qu'il a faits pour le recueil de la galerie royale de Dresde, d'après Le Corrège, C. Maratte, J. Ribera et Rubens. Daullé était membre de l'académie royale de peinture, et de l'académie impériale d'Ausbourg. Il mourut à Paris, le 23 avril 1763.

DELATTRE (Jean-Marie), né en 1746, a demeuré pendant plusieurs années à Londres, où il a gravé avec succès divers sujets et vignettes, d'après différens maîtres.

DELEGORGUE, avocat en parlement, a publié : *Coutumes générales de la Sénéchaussée de Ponthieu, et celles locales d'Abbeville*; Amiens, 1766, deux volumes in-12. Dans les premières années du 17me siècle, deux autres jurisconsultes, les sieurs Cacaut et Olivier, d'Amiens, ont laissé des *Commentaires* sur le même sujet.

DELÉTOILLE (François-Georges), prêtre, né à Abbeville, y ouvrit un pensionnat peu de temps après la suppression du collége, dont il avait été principal, et y enseigna avec succès le latin et les mathématiques. Comme professeur, l'abbé Delétoille ne peut être mis au premier rang ; mais il avait une bonne méthode, et ses cours ont été fructueux. Il a laissé des élèves qui se sont distingués dans différentes carrières. On lui doit : 1° *Traité d'Arithmétique, pour*

servir à l'intelligence du calcul décimal et des nouvelles mesures; présenté au conseil de la commune d'Abbeville, et imprimé par son ordre, 1796, in-8°. 2° *Mémoire sur la Théorie des Equations*; 3° *Eloge de Saint-Wulfran*, prononcé dans l'église de ce nom, Paris, 1808, in-4°; 4° *Discours pour l'Anniversaire de la Fête nationale*, prononcé à Saint-Wulfran, le 9 novembre 1806; ibid. 1808. Ce prêtre estimable est mort en 1813. Qu'il soit permis à un de ses anciens élèves, de consacrer ici un dernier tribut de reconnaissance et d'attachement à sa mémoire.

DELIGNIÈRES (Charles), né à Chepy, d'une ancienne famille (*), était professeur au

(*) Delignières (Jean), né à Chepy vers 1530, a laissé plusieurs ouvrages sur l'astronomie, mentionnés dans la bibliothèque de C. Gessner. Gassendi parle de lui dans ses lettres, tome 6, pages 512 et 513. — Delignières (Mathieu), receveur du Ponthieu en 1378, trésorier de France en 1392, maître extraordinaire en la chambre des comptes en 1394, est nommé parmi les exécuteurs du testament de Charles VI. *Par courtoisie des mayeur et échevins*, il fut, en 1380, reçu bourgeois d'Abbeville; qualité nécessaire aux nobles mêmes pour être admis aux charges municipales, comme on le voit dans *l'Hist. du*

collége des Grassins, en 1657. Il enseignait la rhétorique dans celui de Montaigu, en 1666. Il a laissé trois tragédies chrétiennes en vers latins, dont voici les titres : 1° *Cæcilia, virgo et martyr*, représentée sur le théâtre des Grassins, le 24 janvier 1657, et imprimée à Paris la même année; 2° *Alexius*, ibid., 1665, in-12; 3° *Agatha, virgo et martyr*, ibid., 1666, in-12. Toutes ces pièces sont en cinq actes.

DELIGNIÈRES DE SAINT-AMAND, avocat au siège présidial d'Abbeville, où il naquit en 1765, et de la même famille que le précédent, a laissé un très-grand nombre de dessins qui ont le mérite précieux de représenter, avec exactitude, des édifices que le temps, et la révolution surtout, ont fait disparaître à Abbeville et dans ses environs. Cette collection si intéressante pour l'histoire civile et religieuse du Ponthieu, est chez M. de Bommy, son frère. M. de Saint-Amand passait honorablement sa vie dans les plaisirs de l'étude et la culture des arts, lorsqu'il mourut jeune encore en 1816.

Comté de Ponthieu, tome 1er p. 177. Mathieu Delignières mourut le 2 mai 1418, après avoir choisi sa sépulture chez les Chartreux de Thuison, qu'il avait enrichis. (*Inventaire du Trésor des Chartres*, au mot testament.—*Archives de la Ville.—Titres de Famille.—Cartulaire des Chartreux.*)

DELLEBARRE (Louis-François), né à Abbeville en 1726, se livra à l'étude de la physique, et notamment à la partie de cette science qui traite de la lumière et des lois de la vision. Si Herschell, en perfectionnant ses télescopes, nous a permis de voyager dans les mondes supérieurs, Dellebarre, en perfectionnant le microscope, nous a fait apercevoir dans le nôtre des milliards d'individus dont nous ne soupçonnions pas même l'existence. Cet instrument qui, dans l'origine, n'était qu'une simple loupe, une boule de verre remplie d'eau, ne pouvait satisfaire l'avide curiosité des observateurs de la nature. Il était réservé à Dellebarre de surpasser tous les physiciens qui avaient constamment cherché les moyens de le perfectionner. Dès l'année 1771, il avait fait imprimer, à Leyde, un mémoire sur la force de ses microscopes. Arrivé à Paris en 1777, il lut à l'académie des sciences un nouveau mémoire sur le même sujet; et l'académie, par l'organe de trois de ses membres, lui rendit toute la justice que méritaient ses travaux et ses découvertes. Bien que sa réputation fût établie, et qu'une foule de savans eussent honorablement cité son nom dans leurs ouvrages, il voulut obtenir encore des résultats plus heureux pour la science. Le suc-

cès couronna ses efforts. Après un séjour de douze années en Hollande, il revint à Paris vers 1803, s'empressa de soumettre ses microscopes perfectionnés à l'examen de l'athénée des arts, et il fut démontré que les effets de ces nouveaux instrumens avaient été doublés. Dans sa séance publique du 22 floréal an 11, l'athénée décerna à Dellebarre une médaille et une couronne, *maximum* de ses récompenses. Ce savant opticien, à qui la minéralogie, la botanique et l'anatomie ont les plus grandes obligations, mourùt en 1805, âgé de quatre-vingts ans. Il serait probablement resté inconnu dans sa patrie, si nous n'avions pris soin de recueillir son éloge, publié par Famin, professeur de physique à l'athénée des arts, et de le résumer ici. (Voy. le *Moniteur* du 16 mai 1805).

DÉMANELLE (. . . .), né à Abbeville d'un ancien officier supérieur des gardes-du-corps, entra à l'école d'artillerie au commencement de la révolution, et servit dans les armées de la république, pendant que son père, après avoir combattu sous les drapeaux du prince de Condé, vivait retiré en Angleterre. Sa bravoure et ses talens militaires donnaient à

la patrie les plus hautes espérances. A peine âgé de trente ans, il était déjà colonel du 2me régiment d'artillerie à pied. Un avenir de gloire s'ouvrait devant lui, lorsqu'il reçut, en avant de Vérone, une blessure dont il mourut à Plaisance, le sept novembre 1805.

DEMAUTORT (Jacques-Benoît), né le 27 mai 1745 (*), était un de nos plus anciens, de nos meilleurs chansonniers, et l'un des fondateurs du Théâtre du Vaudeville. Heureux continuateur de Vadé, il a parfaitement réussi dans le genre grivois et poissard. Il a travaillé, seul ou en société, à plus de trente vaudevilles, qui presque tous ont obtenu un succès brillant et mérité. On y trouve de l'esprit, un dialogue rapide, de jolis couplets et de la bonne plaisanterie. Les charmantes bluettes intitulées : *Les Marchandes de la Halle*, 1795 ; *Le Petit Sacristain*, 13 mars 1792 ; *Arlequin-Joseph* ; *La Maîtresse de Pension*, 1795 ; *Vadé chez lui* ; *la Taverne* (parodie de *la Caverne*), avec Ducray-Duminil, 1796, feront toujours plaisir, et reste-

(*) On lit Mouton sur les registres de l'état-civil ; mais c'est une faute ; ses parens signaient Demautort.

ront au théâtre. La collection de l'*Almanach des Muses* contient diverses poésies légères de sa façon, et en sa qualité de convive des Dîners du Vaudeville, il a laissé une foule de chansons remarquables par l'esprit et la facilité qui distinguent toutes ses productions.

Demautort mourut à Paris le 13 octobre 1819, âgé de soixante-quatorze ans, regretté pour son talent et pour ses qualités.

DEMIANNAY (ADRIEN), né le 8 novembre 1676, d'une famille honnête, s'est signalé par la vivacité de ses sentimens religieux et son inépuisable et touchante charité. Il commença ses études au collége d'Abbeville, alla les achever à Rouen, et revint peu de temps après chez son père pour l'aider dans la gestion de ses affaires. Il partit d'Abbeville en 1698, et se rendit à Marseille dans le but d'y établir une maison de commerce. Au milieu des soins qu'exigeaient ses nombreuses occupations, Demiannay n'en pratiquait pas moins d'austères devoirs peu compatibles avec la vie active et dissipée d'un négociant; mais il avait une piété ardente; et devenu riche par

la sagesse de ses opérations et la simplicité de ses goûts, il bénit le ciel d'avoir couronné ses travaux pour lui donner le bonheur de secourir l'indigence. Bientôt il distribua ses bénéfices aux pauvres, qu'il allait consoler et visiter souvent. Les forçats mêmes avaient leur part dans ses généreux secours. Il fit plus : il dota de ses bienfaits les hospices de Marseille, et cette ville populeuse conserve sa mémoire. Il exerçait ainsi ses douces et pieuses vertus, quand son père cessa de vivre. Cet évènement le plongea dans un profond chagrin, et redoubla sa ferveur. Il résolut de quitter le monde, jeta les yeux sur la chartreuse d'Abbeville, et allait s'y renfermer pour jamais, lorsque ses parens et ses amis parvinrent à le détourner de ce projet. Il retourna donc à Marseille; mais son amour passionné pour Dieu l'entraînait irrésistiblement vers la vie monastique. Après avoir réglé ses affaires, et fait de nouvelles distributions de ses biens aux pauvres, il abandonna sa patrie, et se rendit en Toscane pour s'y jeter au pied des autels, dans l'abbaye de *Buon Solazzo*, (bon repos) de l'ordre de la Trappe, que le grand duc venait de fonder (1710). Il y fit profession sous le nom de frère Colom-

ban, y prononça ses vœux, et y mourut dans la contemplation des choses célestes, le 7 mai 1714. Ses effrayantes austérités dans sa solitude, au milieu de l'Apennin; les actes de sa charité en France, et surtout sa mort sainte édifièrent l'Italie. Les religieux de Buon Solazzo, dignes témoins de ses vertus, en ont transmis le souvenir à la postérité, dans une *relation* de sa vie et de sa mort, qui fut traduite en français, en 1718, un vol. in-12; et c'est dans cet ouvrage que nous avons puisé les détails qu'on vient de lire. Adrien Demiannay est auteur d'un écrit intitulé: *Ordre du Jour*, dans lequel on voit avec quelle ardeur il se livrait à la vie ascétique.

DENNEL (Louis), graveur, naquit à Abbeville, en 1741. Il avait du talent, mais il a nui à sa réputation en travaillant d'après des compositions médiocres. On a de lui quatre sujets d'après Lagrenée: *Pygmalion amoureux de sa Statue; la Peinture chérie des Grâces*, et pendant; quatre petits sujets de *femmes nues*, d'après Boucher et madame Lebrun, et plusieurs autres estampes d'après

Wille le fils, etc. Dennel a gravé dans la galerie de Florence quelques morceaux très-recommandables, tels que *Jésus avec les Docteurs*, d'après le Carravage; *la Vierge*, d'après Le Guide; *Mars et Vénus*, *Cléopâtre*, statues antiques. Ses autres estampes ne nous sont pas connues. Dennel vivait encore à Paris, au commencement de 1828.

DEQUEVAUVILLER (FRANÇOIS), graveur, né à Abbeville, en 1745, a publié des *Marines*, dont quelques-unes sont d'une très-grande dimension; plusieurs sujets d'après Lavreince et Poelemburg, tels que *l'Assemblée au Salon*, et *l'Assemblée au Concert; la Nourrice flamande, etc.;* de très-beaux paysages, parmi lesquels on distingue particulièrement ceux qu'il a gravés pour la galerie de Florence, d'après Salvator Rosa, Vandevelde, J. Pingelbois, Both, etc., remarquables par l'effet qu'il y a su mettre, la couleur argentine du burin, la finesse et la netteté du trait; mérite que l'on retrouve encore dans ceux qu'il a gravés d'après Berghem et autres peintres flamands. Indépendamment de ces paysages, on cite encore

de lui, dans la galerie de Florence (*), *la Tentation de Saint Antoine*, d'après Salvator Rosa, l'une des plus précieuses compositions de ce recueil; un grand bas-relief, plusieurs camées, etc., et quelques autres jolis morceaux dans la suite du cabinet de Lebrun. Peu de graveurs l'ont égalé dans l'art de faire les ciels. Il est mort à Paris, vers 1817. Son second fils suit honorablement ses traces.

DESMARETS (Samuel), célèbre ministre de la religion réformée, naquit à Oisemont, le 9 août 1599. Son père était juge ordinaire de la justice de ce bourg, où sa famille occupait un rang distingué. La faiblesse de son premier âge eut quelque chose de singulier. Il ne pouvait se tenir sur ses jambes, et souvent il était obligé de rester plus de 15 jours au lit. Il ne vivait que de lait, et resta

(*) M. Masquelier, fils de l'artiste célèbre à qui l'on doit ce recueil immense, l'un des plus beaux monumens des arts, et qui s'est placé lui-même à côté des maîtres de l'époque par des ouvrages d'une admirable exécution, réside à Abbeville, depuis l'établissement de l'école de dessin, et y consacre ses talens à l'instruction publique.

fort petit jusqu'à l'âge de vingt-un ans; mais il grandit alors jusqu'à sa vingt-cinquième année, et devint d'une assez bonne taille. Plein d'ardeur pour l'étude avant l'âge de sept ans, non seulement il savait écrire, mais il avait commencé le latin, et déjà lu deux fois la bible en entier. Il fut envoyé à Paris à l'âge de treize ans, pour étudier la philosophie. Il alla, trois ans après, étudier la théologie à Saumur, puis à Genève, où il resta une année, et revint dans sa patrie en 1619. Il fut, en 1620, reçu ministre au synode de Charenton, ensuite nommé ministre de l'église de Laon. La femme du gouverneur de La Fère s'étant faite catholique, Desmarets lui écrivit et blâma sa conversion. Cette dame lui envoya un imprimé contenant l'exposé de ses motifs. Il en fit la réfutation. Les jésuites, étonnés de sa hardiesse, menacèrent de l'en faire punir. Le 13 décembre 1623, un assassin, que l'on crut avoir été aposté par le P. Daubigny, jésuite, confesseur de la dame convertie, porta à Desmarets un coup de couteau dans la poitrine. La blessure était si profonde, qu'une chandelle qu'on y présentait s'éteignait; cependant comme le fer n'avait lésé aucun organe, elle guérit promptement. Le procureur du roi à Laon promit de pour-

suivre secrètement le coupable, qui s'était sauvé, et ne donna aucune suite à cette affaire. Le synode crut toutefois ne pas laisser Desmarets dans la même résidence, et l'envoya à Falaise, sur les frontières de la Champagne. Peu après il fut appelé à Sédan, pour y professer la théologie. Il s'y maria en 1628, passa à Maëstricht en 1632, à Bois-le-Duc en 1636, et delà à Groningue, où il mourut le 18 mai 1673. Desmarets a composé un très-grand nombre d'ouvrages, dont l'on trouve la liste dans les *Mémoires de Niceron*, qui en compte cent, et dans les *Mémoires de Paquot*, qui donne les titres de cent quatre. Ces ouvrages, dirigés contre les catholiques, les sociniens et Grotius, sont mêlés d'injures et de personnalités contre les théologiens catholiques et contre le pape, qui était, selon lui, l'*Anté-Christ.* Les protestans estiment son *Collegium Theologicum, sive breve systema universæ theologiæ,* qui a eu quatre éditions, 1645, 1649, 1656, 1673, in-4°. Le portrait de S. Desmarets a été gravé par Stomme et T. Matham, dans le recueil de Boissard. Il a laissé deux fils, Henri et Daniel, qui se montrèrent dignes de lui par leur science et leur érudition. C'est à eux qu'on doit l'édition de la *Bible française,* de

la version de Genève, Amsterdam, Elzevir, 1669, deux volumes in-f°. Les notes dont cette Bible est remplie, sont toutes de leur père. Henri était né à Sédan, et Daniel à Maëstricht; ce dernier acquit une très-grande considération à la cour du prince d'Orange, qui le logea dans son palais.

DESMERY *ou* DEMERY (ANTOINE), médecin, né à Abbeville, en 1514, fut reçu docteur de la faculté de Paris en 1544, et nommé, en 1560, recteur de l'université. Il ne nous reste de ses ouvrages qu'un *Antidote de la Peste*, publié à Paris en 1545.

DESSAINT (PIERRE), religieux feuillant, né à Abbeville, entra dans sa congrégation en 1609, sous le nom de dom Pierre de Ste Marie-Madeleine. Il a recueilli et publié d'excellens principes de gnomonique dans un ouvrage intitulé : *Traité d'horlogiographie, contenant plusieurs manières de construire sur toutes surfaces, toutes sortes de lignes horaires et autres*

cercles de sphère, avec quelques instrumens propres à connaître les heures pendant la nuit et l'heure du flux et reflux de la mer; suivi de *la Méthode de couper en pierres ou en bois les corps réguliers et autres polyèdres par le cube et par le cylindre*, Paris, 1641, in 8°, fig. On compte six éditions de cet ouvrage, dont la dernière est de 1680.

DEVÉRITÉ (Louis-Alexandre), naquit à Abbeville, où son père exerçait la profession de libraire, le 26 novembre 1743. Il suivit quelque temps la carrière du barreau; mais il la quitta bientôt pour embrasser l'art des Schœffer et des Guttemberg. Il était Imprimeur du Roi et de Monseigneur le comte d'Artois, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec modération. Officier de la garde nationale en 1790, et officier municipal l'année suivante, il contribua, dans l'exercice de ces fonctions, au maintien de l'ordre. Les mémoires du temps font mention d'un fait qui honore son courage et son humanité (*).

(*) Une voiture de blé traversait la ville. Un attroupement, occasionné par la cherté des subsistances, s'empara du

Il fut appelé par ses concitoyens à la Convention nationale, qui le chargea de l'inspection des presses aux assignats. Il y vota la détention du roi et son bannissement à la paix, en disant : « Je déclare ne pas faire les fonctions de juge dans un procès où les formes les plus habituelles de la justice, consacrées par les lois et les usages de mon pays, ont été violées. » Ce vote, ainsi motivé, ne fut point publié dans les mêmes termes. Il s'en plaignit, le lendemain, au comité des procès verbaux, ainsi qu'au rédacteur du Moniteur; mais ce fut en vain. Non seulement on ne voulut point en rétablir le véritable sens, mais on donna à ce vote une tournure qui ne répondait point aux deux écrits qu'il avait publiés sur le jugement de l'infortuné monarque; ce qui le détermina à faire reparaître, sous son nom, chez Baudouin, celui de ces deux écrits qui avait obtenu le plus de succès. Devérité, que le hasard avait placé près de Robespierre, quand le député Salles fit la motion de l'appel au peuple, ne déguisait pas l'intention d'appuyer une mesure si salutaire, quand Robespierre, le regardant dédai-

conducteur et menaçait de le tuer, lorsque Devérité accourut et lui sauva la vie.

(*Note de l'Éditeur.*)

gneusement, lui dit: « Pourquoi donc avez-vous accepté les fonctions de député, si vous n'avez pas le courage de les remplir ?—Vous allez voir, lui répond Devérité, que j'aurai ce courage; car je vais voter l'appel au peuple à vos côtés. » Il vota ensuite le sursis. Devérité fut mis en arrestation pour avoir envoyé à Abbeville un écrit dans lequel il protestait contre la journée du 31 mai (*), et une brochure de Condorcet, qu'on avait interceptée à la poste, et qui contenait sur la constitution de 1793, des observations qui ne convenaient pas au parti dominant. Il fut décrété peu après d'accusation, et déclaré hors la loi, le 3 octobre, pour s'être soustrait à la vengeance des proscripteurs (*). Il resta caché à Paris pendant

(*) Triomphe de la Montagne contre la Gironde ou le parti modéré de la convention.

A la suite des 31 mai et 2 juin 1793, la cour d'appel d'Amiens ayant donné son approbation à la déclaration des députés de la Somme, sur l'oppression où gémissait la représentation nationale, fut appelée, sous l'escorte des gendarmes, à la barre de la convention, présidée alors par le farouche Collot-d'Herbois. Aucun des députés qui avaient promis de la défendre, n'osa ouvrir la bouche; Devérité, qui n'avait rien promis, prit de lui-même la parole, et fut assez heureux pour la sauver de l'accusation. (*Note de l'Éditeur.*)

(*) La convention était assiégée par des bandes armées qui menaçaient de massacrer les proscrits dans l'assemblée même, et qui en obstruaient toutes les issues. Devérité voulut sortir;

dix-sept mois. Peu de jours après le 9 thermidor, il brava le danger qui menaçait encore sa tête, et se présenta au comité de sûreté générale. On fut près de l'arrêter, dit-il dans ses mémoires, et de le conduire à l'échafaud; mais on le laissa libre, en l'engageant toutefois à rentrer dans sa retraite. Il continua de se montrer au grand jour, et réclama, dans un écrit, contre l'acte arbitraire qui le mettait hors la loi (*). La convention ayant ordonné qu'il serait fait un rapport sur cet écrit,

il est arrêté et saisi au collet par une femme enflammée de colère, qui, à l'instant même, devint pâle et tremblante en le reconnaissant pour un compatriote auquel elle avait des obligations. Devérité la reconnaît aussi : « Eh! quel vilain métier faites-vous là? — On gagne sa vie comme on peut, lui répondit-elle. — Mais faites-moi du moins sortir. » Elle assemble un groupe de femmes, et le place au milieu d'elles. On avait déjà franchi deux factionnaires, quand un troisième arrête le député, et l'oblige de rentrer. Devérité se présente à une autre porte; il y trouve *Chasles*, *Bazire* et quelques autres Montagnards. — « Est-ce que nous sommes consignés? — Non, on sort très-bien, et tu vas le voir. » Deverité suit *Chasles*; ils sont arrêtés par des groupes de femmes; mais *Chasles* les éloigne en laissant sortir de sa poche un signal rouge. Ce signal fut présenté trois fois avec le même succès, et il se trouva libre. (Voy. *Histoire de la Révolution française*, par Fantin-Desodoards).

(*) « Il fallait se trouver bien fort ou de son innocence ou de son courage, pour en agir ainsi, » dit Merlin en cette occasion.

(*Notes de l'Éditeur*).

il fut rappelé dans son sein le 8 octobre 1794.

Il passa de cette assemblée au conseil des anciens, où il fut nommé par plusieurs départemens à la fois (*). Il sortit du conseil des anciens en mai 1797, et fut nommé, après le 18 brumaire (9 novembre 1799), juge au tribunal civil d'Abbeville, fonction qu'il a remplie pendant douze ans. Devérité, membre de la société d'Emulation d'Abbeville et de celle d'Amiens, mourut le 31 mai 1818. Il a publié : 1° *Histoire du Comté de Ponthieu et de la Ville d'Abbeville, sa capitale*, 1767, 2 vol. in-12; 2° *Essai sur l'Histoire générale de Picardie, les mœurs, les usages, le commerce et l'esprit de ses habitans, jusqu'au règne de Louis XIV*, 1770, 2 vol. in-12. L'auteur fit paraître un *Supplément* à cette histoire, qui contient diverses réponses aux critiques qui en ont été faites, et quelques anecdotes, 1774, un vol. in-12. 3° *Recueil intéressant sur l'affaire de la Mutilation du Crucifix d'Abbeville*, et *sur la Mort du che-*

(*) Sa famille conserve encore les procès-verbaux de son élection par les départemens de la Seine, de la Seine-Inférieure, de la Somme, de la Gironde, de la Nièvre, de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loire, Seine-et-Oise, etc., etc. (*Note de l'Éditeur*).

valier de La Barre, Londres (Abbeville), 1776, 1 vol. in-12; 4° *Naru, fils de Chinki, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays, et de suite à celle de Chinki, son père;* Abbeville, 1776; 5° *Histoire Philosophique du Monachisme,* 1777, 2 vol. in-12. Tous les bibliographes attribuent cet ouvrage à Linguet (Voy. *Correspondance littéraire de La Harpe,* tome 1, édit. de 1804). 6° *Notice pour servir à l'Histoire de la vie et des écrits de Linguet,* 1780, in-8°, nouvelle édition corrigée et augmentée, Liège, 1782, in-8°; 7° *Précis historique du procès instruit contre M. le cardinal de Rohan, la comtesse de la Motte-Valois, le comte Cagliostro et consors, rédigé d'après tous les mémoires imprimés qui ont paru dans cette affaire,* 1786, in-8°; 8° *Le Nouvel Egoïste,* comédie en deux actes, Bruxelles et Paris, 1787; 9° *Conversation entre Raynal et Linguet, sur la nature et les avantages des divers gouvernemens,* 1789; 10° *La Vie et les Doléances d'un Pauvre Diable, pour servir de ce qu'on voudra aux états-généraux,* in-12, 1789. Cet ouvrage a eu deux ou trois éditions successives. 11° *Le Dîner des Députés de plusieurs sénéchaussées ou bailliages, sur la route de Paris,* 1789, in-8°; 12° *Annales picardes, belgiques*

et françaises, ouvrage périodique, Abbeville, 1790; 13° *Coup-d'œil philosophique d'un Officier des gardes nationales du département de la Somme, sur la brochure qui a pour titre : Instruction pastorale de Mgr. l'évêque d'Amiens*, 1790, in-8° ; 14° *Adresse de la Garde nationale d'Abbeville, présentée à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8° (*) ; 15° *Coup-d'œil philosophique sur le bref du* 13 *avril* 1791, *publié sous le nom de Pie VI*, 1791; 16° *Opinion sur le jugement de Louis XVI*, imprimée par ordre de la convention nationale, 1791; 17° *Opinion* plus étendue sur le même jugement, Paris, 1793; 18° *Louis-Alexandre Devérité, représentant du peuple, à ses commettans, sur les évènemens des* 10 *mars*, 31 *mai et* 2 *juin* 1793; 19° *Les Pourquoi, ou le Catéchisme politique des bonnes gens*, 1793; 20° *Dialogue entre deux Electeurs du département de la Somme, sur le compte rendu à ses commettans par André Dumont;* 21° *Second Dialogue entre Alceste et Philinte, sur André Dumont ;* 22° *Réclamation d'un Député du département de la Somme, patriote opprimé, et compte moral de sa conduite pendant la révolution;* 23° *Dissertation tendant à prouver, contre*

(*) Elle fut lue à la tribune par M. de Crécy, député ; on l'applaudit, et mention en fut faite au procès-verbal. (*Note de l'Éditeur*).

l'opinion vulgaire des historiens, que César, vers sa première invasion de la Grande-Bretagne, ne s'embarqua point à Calais ou à Boulogne; mais dans les ports placés à l'embouchure de la Somme; messidor an 11. Il a encore publié beaucoup d'autres écrits polémiques, politiques et littéraires de moindre importance, et laissé inédits quelques *Souvenirs sur son arrivée, son séjour et ses malheurs dans la convention nationale;* une comédie en un acte, intitulée *les Parisiens en province, ou le Service intéressé;* enfin le manuscrit, presque achevé, d'une seconde édition corrigée et considérablement augmentée de son *Histoire du comté de Ponthieu et de la ville d'Abbeville.*

DOUVILLE (Jean-Nicolas), conseiller du roi au présidial d'Abbeville, ancien mayeur-commandant de cette ville, où il naquit en 1714, aimait les lettres et les beaux-arts, et ceux qui les cultivent. Il a fourni des notes pour l'*Histoire du comté de Ponthieu*, mise au jour par Devérité; pour *celle de la Picardie*, publiée par le même auteur; nombre d'articles à *la France littéraire*, et quelques autres au *Supplément de Moréri.* Il était lié avec l'abbé

Dubos, Legendre, Vateau, d'Expilly, Mme du Boccage, Linguet, etc. C'est à lui que ce dernier adressa le discours préliminaire qu'on voit en tête de sa *Théorie des Lois civiles, ou Principes fondamentaux de la société*, ainsi que *le Fanatisme des Philosophes*, ouvrages qu'il paraît avoir composés pendant son séjour à Abbeville, chez Devérité. M. Douville joignait à la noblesse du caractère les qualités les plus aimables. Il mourut en 1780.

DUFESTEL (......), cultivateur, né à Gapennes, fut nommé par l'arrondissement d'Abbeville, député à la convention nationale. Il y vota la réclusion de Louis XVI et son bannissement jusqu'à la paix; signa la protestation du 6 juin 1793 contre la journée du 31 mai; fut décrété d'accusation le 3 octobre, et rappelé dans l'assemblée avec les soixante-treize autres proscrits, le 8 décembre 1794, après la chute de Robespierre. Dufestel est mort depuis plusieurs années.

DUFOUR (Pierre-Charles-Nicolas), graveur, élève d'Aliamet, mourut dans un âge avancé, à Abbeville, sa patrie, le 7 février

1818. Il a gravé long-temps à Londres. On connaît de lui : *l'Entrée du port de Palerme*, d'après Vernet ; une *Vue des environs de Reggio*, d'après le même ; deux *Vues du Tréport* ; divers paysages d'après Veirotter et autres. Dufour excellait dans les ciels et dans les clairs de lune. La plupart de ses estampes sont en Angleterre.

DUMETS (Jacques), docteur de Sorbonne et professeur de théologie au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, a laissé divers ouvrages de controverse, entre autres : 1° *Clavis Theologiæ practicæ tripartitæ*, Paris 1654-63-74, 4 vol. in-12. 2° *Clavis Theologiæ theoricæ*, ibid. 1672, 2 vol. in-12. Ses autres ouvrages ne nous sont pas connus. « Si les citoyens d'Abbeville qui ont publié quelques écrits, dit l'historien du comté de Ponthieu, n'avaient eu presque tous l'espèce de vanité de mettre en tête de leurs livres, à côté de leurs noms, celui du lieu de leur naissance, on ignorerait encore qu'il y eut un Dumets, fameux théologien, natif d'Abbeville. Je n'ai découvert cet auteur que par ses livres, et quand j'ai voulu en savoir davantage, je n'ai pu rien apprendre dans sa patrie. »

DUPONCHEL (CHARLES-EUGÈNE), graveur, né à Abbeville en 1748, commença l'étude de son art sous la direction de J.-N^{as}. Tardieu. On lui doit des portraits, parmi lesquels on cite celui du général des Mathurins, qu'il grava à Paris en 1786, et plusieurs autres pièces d'après différens maîtres. Il a travaillé aussi d'une manière très-satisfaisante d'après divers tableaux de Mme Lebrun, de Lagrenée, etc.; mais de tous les ouvrages de Duponchel, celui qui lui fait le plus d'honneur est, sans contredit, *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël. L'heureux mélange des travaux des chairs, la précision et la finesse du trait y donnent un mérite qui convenait parfaitement au tableau de ce grand maître. C'est une des pièces les plus remarquables de la galerie de Florence, et, nous n'hésitons pas à le dire, excepté Poilly, aucun graveur abbevillois n'a rien fait de plus moëlleux ni de plus pur (*).

(*) Nous devons la communication de cette charmante pièce à M. John Delegorgue, qui a lui-même gravé deux sujets dans ce magnifique recueil, *Sainte-Catherine* et le *Portrait du Cigoli*. M. Delegorgue, après avoir étudié sous Bervic et Langlois, et publié quelques estampes qui l'ont fait connaître avantageusement, cultive aujourd'hui son art en amateur. Nous saisissons avec plaisir l'occasion de rappeler que c'est lui qui a ensei-

Duponchel a encore gravé dans le même recueil, une *Vierge* d'après André Del Sarte. Il est mort jeune encore, et son œuvre n'est point nombreux.

DUSAULSOY (Balthasar), médecin, fut appelé par Louis XIV, à Calais, où ce monarque était dangereusement malade, au mois de juillet 1658. « Un *empyrique* d'Abbeville, dit Voltaire, guérit le roi avec du vin émétique, que les médecins de la cour regardaient comme un poison. Ce bon homme s'asseyait sur le lit du roi, et disait : Voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas. » (*Siècle de Louis XIV*, tome 1). « Gui Patin, dans une lettre à Spon, rapporte ainsi le fait (*) : « Le roi est tombé malade à Mardyck, d'où il a été mené à Calais. Ses médecins sont Gue-

gné le dessin et la gravure à M. Lacour, jeune Abbevillois, dont les productions figurent maintenant avec honneur parmi celles des artistes de la capitale.

(*) Gui Patin était d'une ancienne famille, originaire d'Abbeville, comme on peut le voir dans l'*Histoire des Mayeurs*, du P. Ignace, page 95. Il mourut en 1672, à 71 ans, regardé comme un homme d'esprit, mais systématique, et aussi savant qu'original.

naud, Vallot et Dacquin. On dit que le jour que Guenaud arriva, Vallot avait purgé le roi, dont il s'est trouvé plus mal..... Dès le commencement de sa maladie, le roi n'ayant encore été saigné qu'une fois, il y eut dispute entre Vallot et un autre médecin de la cour, touchant la saignée. Vallot disait qu'il ne fallait pas saigner, l'autre pressait de le faire. On appela pour arbitre un médecin d'Abbeville, où on l'alla chercher, nommé Dusaulchoy (*), qui fut d'avis que le roi devait être saigné. Vallot trouva mauvais cette opposition, et lui dit qu'il serait bien hardi. Dusaulchoy lui répondit : Monsieur, je vous connais bien, le roi a besoin d'être saigné, et le doit être. Si vous ne trouvez pas bon mon avis, je ne m'en soucie point, non plus que je ne vous tiens point capable de juger ce différend. Le roi fut saigné, et sur cette diversité d'avis, la reine dit qu'il fallait aller quérir Guenaud à Paris. Quelques jours après, le roi demanda lui-même le médecin d'Abbeville. On retourna le chercher : il continua de traiter le roi avec les autres. » On prépara

(*) Son fils signait Dusaulsoy. Voir les *registres de la paroisse Saint-Jacques*, années 1703, 1715.

un apozême purgatif : on y mit une once de vin émétique ; le roi en prit une dose, dont l'effet salutaire reproduit vingt-deux fois le même jour, l'affaiblit, mais le sauva. Après cette cure glorieuse, Dusaulsoy fut engagé à suivre la cour. Il demanda la permission de rester dans ses foyers, offrant de se rendre auprès du monarque toutes les fois que ses services pourraient lui être utiles, et s'excusant sur son grand âge. On lui accorda une pension de 1600 francs, dont la moitié fut conservée à son fils aîné, curé de Saint-Jacques d'Abbeville, qui en a joui jusqu'à sa mort, en 1715. Dusaulsoy obtint en outre le brevet de médecin particulier du roi. Il fallait qu'il eût un caractère bien ferme, et même beaucoup de témérité, pour donner à un souverain un remède que l'on nommait alors : *Diabolicum inter remedia monstrum*, et qui ne doit peut-être qu'à cette circonstance la fortune qu'il a faite depuis.

DUVAL (PIERRE), géographe royal, né le 19 mai 1619, était neveu, par sa mère,

de Nicolas Sanson. Il se proposa de suivre la carrière que cet homme célèbre avait si glorieusement parcourue, et cultiva la géographie avec un zèle qui doit lui mériter la reconnaissance et l'approbation de tous les amis de la science. On a de lui un grand nombre d'ouvrages peu en vogue aujourd'hui, mais exacts et clairs, et qui ont eu beaucoup de succès. Les principaux sont: 1° *Recherches curieuses des annales de France*, Paris, 1646, 1661, in-8°; 2° *Abrégé du Monde*, première partie, ibid., 1648, in-12; seconde partie, ibid., 1650, in-12; 3° *Tables géographiques de tous les pays du monde*, ibid., 1651, in-12; 4° *Description de l'Evêché d'Aire en Gascogne*, ibid., 1651, in-12; 5° *Mémoires géographiques*, ibid., 1651, in-12. Ils furent contrefaits à Lyon. 6° *Le Voyage et la Description de l'Italie, avec la relation du Voyage fait à Rome par le duc de Bouillon*, en 1644, ibid., 1656, in-12; 7° *le Monde, ou Géographie universelle, contenant la description, les cartes et les blasons des principaux pays du monde*, ibid., 1658, in-12. Ce livre a eu six éditions, jusqu'à celle de 1688, deuxième vol. in-12. 8° *L'A B C du Monde*, 1658, in-12, plusieurs fois réimprimé.

9° *La Sphère, ou Traité de Géographie, qui donne la connaissance du globe et de la carte*, 1659, in-12, réimprimé plus de six fois, sans compter les copies de Lyon. La dernière édition, dédiée à Mlle. Crozat, parut par les soins du P. Placide, en 1704, in-12. 10° *L'Alphabet de la France*, 1659, in-12, qui a eu au moins cinq éditions jusqu'en 1682. 11° *La France depuis son agrandissement par les conquêtes du roi, avec les cartes et les blasons des provinces*, 1691, quatre vol. in-12. Cet ouvrage de Duval, est celui qui a conservé le plus de réputation. Les cartes qui s'y trouvent sont très-nettes. 12° *L'Alphabet des lieux remarquables, en l'histoire des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, avec leurs noms modernes, les observations historiques et les moyens de les trouver sur la carte*, Paris, 1660. 13° *La France seigneuriale, ou les principautés, duchés, marquisats, comtés et autres seigneuries considérables de France et des pays adjacents, en ordre alphabétique*, 1650, in-12. 14° Beaucoup de *Cartes*, qui ont été effacées par celles qui ont paru depuis, mais qui furent utiles à l'époque où Duval les publia, parce qu'il avait recours aux meilleurs

documens. 15° *Des Tables chronologiques*, etc., etc.; on distingue dans le nombre un recueil intitulé : *Diverses Cartes et Tables pour la géographie ancienne*, *pour la chronologie et pour les itinéraires et voyages modernes*, Paris, 1665, in-4°. Ce qu'il contient de plus intéressant pour nous, c'est la partie qui donne les routes de plusieurs voyageurs du seizième siècle. Duval mourut à Paris, le 29 septembre 1683. Il avait épousé la sœur du P. Placide de Sainte-Hélène, Augustin déchaussé, qui fut honoré par Louis XIV du titre de son géographe ordinaire, et qui, dans son enfance, avait reçu des leçons de géographie de Pierre Duval, son parent, son ami et son compatriote peut-être, car il s'appelait aussi Duval (*). Le P. Placide a publié un ouvrage sous le titre de *Tables Géographiques pour les Vies des hommes illustres de Plutarque*, 1671, auquel Duval a travaillé. Ce dernier a encore donné une édition du *Voyage de François Pyrard, de Laval*, *contenant sa navigation aux Indes orientales*, etc., Paris, 1679, in-4°, plus correcte et plus ample que celles qui

(*) Voy. *Manière d'étudier l'Histoire*, par Lenglet-Dufresnoy, tome 1er, page 10.

avaient paru jusqu'alors, et pour laquelle il a dressé une carte. Son portrait a été gravé par Langlois, in-f°.

DUVAL (Louis-Antoine), prêtre, Bachelier en théologie de la faculté de Paris, et curé de la paroisse Saint-Georges, à Abbeville, a publié : *Office propre de Saint-Georges martyr, solennel, avec octave*, Paris, 1749, in-12, dont tous les matériaux sont tirés de l'Ecriture-Sainte et des Pères, avec une traduction française, et une préface contenant l'histoire abrégée de Saint Georges et de son culte; morceau plein de savantes recherches.

DUVAL DE HAUT-MARET (Blaise), naquit le 4 septembre 1739, de la même famille que les précédens. Destiné au barreau contre son inclination, il plaida sa première cause, la gagna, et quitta cette carrière pour suivre celle des armes. Il entra dans les gardes-du-corps du roi, et en sortit cornette de dragons dans la légion de Soubise. Il fut nommé successivement sur le champ de bataille, lieutenant et capitaine de dragons, puis lieutenant-colonel au cinquième régiment de chas-

seurs, et chevalier de Saint-Louis. Il était lieutenant-de-roi à Montreuil-sur-mer, à l'époque de la révolution : il s'en montra le partisan, sans l'être des excès par lesquels on s'efforça de la flétrir. En 1791, il venait d'être réformé avec le grade de maréchal-de-camp, lorsque, à la demande de ses concitoyens, il prit le commandement du premier bataillon des volontaires de la Somme. Il fut bientôt nommé colonel du sixième régiment de dragons; en 1792, maréchal-de-camp, et en 1793, lieutenant-général.

Le général de Haut-Maret fit la guerre de Sept-Ans et celle de la Corse; et servit au commencement de la révolution, en Champagne et en Belgique. Il se distingua dans beaucoup d'occasions, et plus particulièrement lors de la réunion de l'armée, aux ordres de Dumouriez, dans la forêt d'Argonne, en Champagne, et lors de la retraite du camp de Grand-Pré-sur-Valmy. Choisi par Dumouriez pour le remplacer à une conférence que le prince de Hohenlohe avait démandée au général français, il sut inspirer au prince une sécurité qui facilita la levée du camp. Il rejoignit l'armée dont il commandait l'arrière-garde, et repoussa, à la tête de sa division, qu'il

conserva intacte, les Prussiens, devant qui l'armée était en retraite. La bonne contenance du général de Haut-Maret donna le temps aux autres divisions de se rallier, et on lui dut en grande partie la conservation de l'armée française. Il commanda en chef l'armée de Pont-sur-Sambre, et pendant six semaines, celle du Nord. Appelé par le conseil exécutif au commandement en chef de l'armée du Nord et des Ardennes, il crut devoir refuser; mais il n'en servit pas avec moins de zèle jusqu'à la fin de la campagne, sous Miranda, à qui le commandement fut donné. Sa santé s'étant beaucoup affaiblie par suite des fatigues de la guerre et par les chagrins que lui causaient les maux de son pays, il cessa un service trop actif, et commanda à Bruxelles, dans le Brabant et le Hainaut, puis à Arras, et enfin la seizième division militaire.

Duval était l'ami de Dumouriez, et commandait à Lille, lorsque l'infortuné Miasinski, l'agent de ce dernier et leur ami commun, y fut arrêté par ordre des représentans du peuple. Sommé de comparaître à la barre de la convention, lors du procès de ce général, il eut le courage de retarder son départ, et n'arriva

que lorsque son malheureux ami fut tombé sous la hache des bourreaux. Suspendu de ses fonctions par le ministre Bouchotte, il fut mis en arrestation. Ses nombreux services et son patriotisme n'auraient pu le soustraire à la colère des proscripteurs, si la révolution du 9 thermidor n'eût renversé le monstre qui tyrannisait la France, et fait rendre la liberté à ses victimes. Le séjour des prisons ayant achevé de détériorer sa santé, il se retira à Montreuil-sur-mer, où il conserva le commandement de la huitième demi-brigade de vétérans en activité, jusqu'à sa mort, arrivée à la fin de 1803. Il avait, peu de temps auparavant, assisté aux conférences du traité d'Amiens. Le lieutenant-général Duval de Haut-Maret sut, à travers les orages de la révolution, fournir une carrière honorable, en sortir sans reproche, n'y exercer que des actes d'humanité, et emporter dans la tombe l'estime de ceux qui l'ont connu (*).

(*) Cette notice est presque entièrement extraite de la *Biographie nouvelle des Contemporains*.

ELLUIN (Blaise), élève de Beauvarlet, né à Abbeville d'une ancienne famille de cultivateurs, a gravé *l'Offrande de l'Amour* et son pendant, d'après Dubourg; *le Bon Ménage*, d'après Tellier; *le Frère Luce*, d'après Subleyras; *les Enfans surpris; Artémise*, et plusieurs autres snjets; diverses vignettes pour différens ouvrages.

ENGUERRAN *ou* ANGELRAM, abbé de Saint-Riquier, né en ce lieu vers l'an 975, y commença ses études, les continua dans différentes écoles, et alla les achever à Chartres, sous la direction du célèbre évêque Fulbert. Après s'être distingué par ses progrès dans toutes les parties des sciences qu'on enseignait alors, il revint dans sa patrie, et y donna des leçons de musique (*), de grammaire et de dialectique. La renommée porta son nom jusqu'à la cour du roi Robert, qui, passionné pour les chants et les cérémonies de

(*) Gui d'Arezzo venait d'inventer la musique à parties; Fulbert fut un des premiers qui l'introduisit dans le chant de l'Eglise, et la fit exécuter par un chœur de musiciens.

l'église (*), l'emmena avec lui à Rome, vers l'an 1016. A son retour, ce prince le nomma au gouvernement de l'abbaye de Saint-Riquier, l'une des plus riches du royaume, malgré l'opposition de quelques moines qui ne l'en croyaient pas digne à cause de sa naissance obscure. Enguerran lui-même s'opposait humblement à son élévation; mais le monarque insistant avec force, il prit la fuite, et se tint caché dans une forêt. On découvrit enfin sa retraite, et on le ramena dans le monastère, où Robert l'attendait pour lui donner l'investiture. Enguerran conduisait depuis long-temps son cloître avec sagesse, lorsque Foulques, l'un de ses moines, appuyé par le comte de Ponthieu, son père, et par le roi Henri Ier, qui se trouvait alors à la cour de ce seigneur, voulut le dépouiller de sa qualité d'abbé, impatient qu'il était de s'approprier ce titre, afin de jouir de ses honneurs et des richesses qu'il procurait. Ne pouvant y parvenir sans employer la violence et le mystère, il invita à un banquet splendide une troupe de chevaliers qui, rassemblés dans

(*) Robert se plaisait à composer des hymnes. L'abbaye de St.-Riquier en possédait plusieurs, écrites de sa propre main.

l'intérieur du couvent, devaient servir ses criminels projets. Averti du complot, le vieux prélat se présente parmi les conjurés, et lance contre eux les foudres de l'église. A peine a-t-il prononcé la terrible sentence, et reproché à Foulques sa perfidie, que l'assemblée se lève et prend la fuite. L'ambitieux qui voulait usurper ses droits, alla cacher sa honte et sa défaite dans l'abbaye de Forêtmontier. Enguerran a mis en vers : *Gesta sanctorum Richarii et Valerici abbatum; Wlfrani archiepiscopi; Vincentii levitæ et martyris; Vigori episcopi; Austrebertha abbatissæ et virginis.* Le 1er de ces ouvrages, en 4 livres, est dédié à son maître Fulbert. Il a été publié par les Bollandistes et par Mabillon, dans ses *Act. SS. ord. Bened.* tome 2. Enguerran avait aussi composé de nouveaux chants pour les offices de ces différens saints (*), dans lesquels il avait su mettre une plus douce mélodie. Il mourut avec le surnom de sage, le 9 décembre 1045, et, chose rare dans son siècle, il fut tout à la fois grammairien, orateur, musicien, poëte et théologien !

(*) Les offices composés par Enguerran furent en usage jusqu'à la réforme de la liturgie, dans le diocèse, en 1748.

ÉTALONDE (Gaillard d') était l'ami du chevalier de la Barre, et serait, si l'on devait en croire quelques contemporains de ces malheureux jeunes gens, le principal auteur de l'action qui conduisit le dernier à l'échafaud. On sait que le nom du coupable resta toujours inconnu, et que la Barre lui-même ne fut que *véhémentement* soupçonné. Nous ne pouvons donc pas discuter cette conjecture. D'Etalonde fut condamné à partager le supplice de son ami. Il échappa à ses juges, parmi lesquels était son propre père (*); quitta la France, et s'enrôla dans les troupes prussiennes. Voltaire instruit que d'Etalonde était à Wesel sous le nom de Morival, en informa Frédéric II, roi de Prusse; et ce prince, sur la recommandation du philosophe, de soldat qu'était Etalonde, en fit d'abord un cornette, ensuite un officier. « Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, fesant trembler ses juges et leur pardonnant, disait Voltaire à Frédéric (**), en ap-

(*) « *Gentilhomme et président d'une sotte ville.* » Voltaire, *Correspondance.*

(**) *Correspondance*, tome 3.

prenant son avancement; pour moi, je ne leur pardonne pas; j'ai toujours cette abomination sur le cœur. » Après avoir interrogé les plus habiles jurisconsultes d'Allemagne et d'Italie, Voltaire se flattait de faire casser l'arrêt du parlement qui avait confirmé la sentence de mort, et de faire réviser la procédure. Il obtint du roi de Prusse un congé pour d'Etalonde, qu'il invita à venir passer quelque temps près de lui. Ne doutant pas de la réussite de ses projets, il lui envoya l'argent nécessaire pour faire le voyage. « Envoyez-le moi ici directement, écrivait-il à Frédéric, je le regarde comme une victime échappée au sacrificateur. » Du fond de sa solitude, il mit en mouvement ministres, ambassadeurs, femmes, seigneurs, philosophes, hommes de lettres; mais des hommes puissans opposèrent leur crédit aux démarches de Voltaire, et deux ans de sollicitude échouèrent contre la crainte de blesser le parlement et de déplaire au clergé. M. de Miromesnil, successeur de M. de Maupeou, offrit des lettres de grâce; mais ce n'était pas un pardon que demandait l'illustre défenseur de d'Etalonde, et ces lettres furent rejetées. Pendant les trois derniers mois de sa vie, Voltaire, aigri par le chagrin de n'avoir pu réussir,

dit un de ses biographes, ne parla du parlement de Paris que comme d'un sénat de Busiris, et de ses arrêts comme des lois de la Tauride. Lorsque le jeune proscrit fut de retour à Berlin, Frédéric écrivit à d'Alembert. « *Divus Etalundus* vient d'arriver ; nous lui préparons une niche comme à un martyr de la philosophie ; nous espérons qu'il opérera incessamment des miracles. » Ce monarque s'empressa de mettre d'Etalonde au nombre de ses aides-de-camp. Il avait passé dix-huit mois à Ferney, et c'est sous les yeux mêmes de Voltaire qu'il avait appris à lever des plans, et qu'il s'était instruit dans l'art des fortifications. « Ce jeune homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes (comme s'il avait commis une douzaine de parricides), est le jeune homme le plus sage, le plus circonspect que j'aie jamais vu, disait son protecteur au héros de Postdam..... Je prends la liberté d'envoyer à V. M., par les chariots de poste, dans une longue boîte de fer blanc, des plans qu'il vient de dessiner de tout le pays qui est entre les Alpes et le Mont-Jura, le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins

de Ferney, qui ne sert qu'à montrer avec quelle facilité et quelle propreté surprenante il dessine. J'ose vous répondre qu'il sera un des meilleurs ingénieurs de vos armées, etc. » Il ajoute plus loin : « Sa circonspection dans ses démarches et dans ses paroles, son bon esprit, sont d'assez fortes preuves contre la démence, aussi exécrable qu'absurde, de la sentence des trois juges de village qui le condamnèrent il y a dix ans, avec le chevalier de la Barre, à un supplice que les Busiris n'auraient pas osé imaginer....» D'Etalonde, en effet, avait beaucoup d'aménité, de l'instruction, de l'esprit : il aimait à raconter des aventures piquantes sur les deux philosophes roi et poëte, qui furent ses bienfaiteurs, et l'on s'accorde à le peindre sous des traits aimables. « Tous ceux qui l'ont connu, disent les *Mémoires sur Voltaire* (*), peuvent certifier quelle était son honnêteté et la douceur de ses mœurs. Sa personne, indépendamment de son malheur, inspirait le plus tendre intérêt. » Le chevalier d'Etalonde, après avoir visité la Russie, revint en France pendant la révolution, et se fixa à Amiens, où il mourut quelques années après. Il avait obtenu des lettres d'abo-

(*) Par Wagnières et Lonchamps, ses secrétaires, tome 1, p. 89.

lition en 1788. L'année suivante, la noblesse de Paris demanda dans ses cahiers la réhabilitation du chevalier de la Barre, comme une suite des lettres d'abolition accordées à d'Etalonde. Dumaisniel de Saveuse et Douville de Maillefeu, leurs co-accusés coutumaces, furent renvoyés de la plainte, ainsi que le jeune Moisnel, accusé présent. (Voy. *Recueil intéressant sur l'affaire de la Mutilation du Crucifix d'Abbeville*, Londres (Abbeville), 1776, in-12; réimprimé à Paris en 1825.

FAQUET (CHRISTOPHE), brigadier au 24[me] régiment de chasseurs, né à Crécy, arrêta seul les ennemis au passage du Pont de la Piave, mais son cheval ayant été tué, il mourut victime de son courage. (*Tables du Temple de la Gloire*, à la suite des *Victoires et Conquêtes des Français.*)

FÉVRIER (JACQUES), organiste au collége des Jésuites en 1755, a publié successivement deux livres de pièces pour le clavecin, dans lesquelles on rencontre de très-belles *fugues*

dans la manière de Hœndel, l'un des plus grands compositeurs du dernier siècle. Février, né à Abbeville, mourut à Paris en 1780. Le célèbre Miroir fut son élève.

FLIPART (*) JEAN-CHARLES), graveur, naquit à Abbeville vers la fin du 17me siècle. Son père, qui exerçait la profession de cloutier, lui fit apprendre le dessin, et l'envoya à Paris pour y étudier la gravure. Le *Recueil de Crozat*, fait d'après les plus beaux tableaux et les meilleurs dessins qui fussent alors en France, contient différentes planches de sa façon. L'un des enfans de Flipart s'étant particulièrement appliqué à la peinture, alla en Espagne exercer ses talens, et y fit une fortune brillante. L'autre, nommé *Charles-François*, est mort en 1773. On a de lui plusieurs estampes d'après Fragonard et d'autres peintres modernes. Le troisième, nommé *Jean-Jacques*, est le plus connu. C'est lui qu'on a désigné sur le tableau de l'hôtel de ville, sous le numéro 61 (Voyez Choquet). Mais cet habile graveur, élève de

(*) On lit *Philippart* sur les registres de l'état-civil.

Laurent Cars, n'était point né à Abbeville. C'est à Paris qu'il reçut le jour, en 1723. Nous ne pensons pas que cette circonstance nous ôte le droit de le mentionner dans ces notices. On a de lui : *La Sainte Famille* (Jules Romain), morceau large et moëlleux, et d'un très-bon goût; *Vénus et Enée; Adam et Ève*, d'après Natoire; deux *Sacrifices*, d'après Vien; *Notre Seigneur à la Piscine*, d'après une très-belle composition de Diétrick; *Tempête de Nuit et de Jour* (Vernet), pièces d'une exécution très-savante et d'un bel effet. *Le Combat des Centaures*, d'après Boulogne, et beaucoup d'autres sujets, d'après Greuze. Flipart mourut en 1782, âgé de cinquante-neuf ans. Sa famille, avec laquelle il eut toujours de tendres relations, subsiste encore aujourd'hui à Abbeville. Ingouf et Danzel sont ses meilleurs élèves; le premier a gravé son portrait.

FOUCQUART (Gabrielle), fondatrice de l'ordre des religieuses Minimes, naquit à Abbeville, dans la rue des Cordeliers, le 15 avril 1568, de François Foucquart, receveur des tailles, et de Marie Caisier. Elevée sous les

yeux de son aïeul, qui remplissait en cette ville la charge de procureur du roi, et qui honorait ses fonctions par la pratique de toutes les vertus civiles et religieuses, la jeune Gabrielle ne tarda pas à suivre les bons exemples qu'on lui donnait dans sa famille. Après la mort de son aïeul et de son père, on la confia aux soins d'un oncle, qui conclut son mariage avec un riche propriétaire nommé Duval. Elle avait alors vingt-six ans. Malgré sa vocation pour la vie religieuse, il fallut obéir et marcher à l'autel. Devenue veuve au bout de trois ans, et persistant dans le projet qu'elle avait formé depuis long-temps de quitter le monde, elle acheta une grande maison dans la chaussée Marcadé, y rassembla quelques novices, et leur fit prendre l'habit du tiers ordre de Saint François-de-Paule, en 1601. Cependant beaucoup de difficultés s'élevèrent. Pendant long-temps elle eut à négocier, et à lutter contre les Minimes, qui s'opposaient formellement à ce nouvel institut. Ses compagnes se plaignaient de son obstination, et voulaient se retirer. Les gens du monde désapprouvaient aussi sa conduite. On disait qu'il ne lui appartenait pas de fonder un semblable établissement; *qu'elle n'était qu'une bourgeoise*,

et que cet honneur devait être réservé à une princesse, ou tout au moins à une grande dame. On ajoutait à ces étranges raisons, qu'une reine de France avait offert une somme considérable aux Pères Minimes, pour instituer ce nouvel ordre, et que ceux-ci avaient dédaigneusement refusé : « Pour pénitence de la faute qu'ils ont faite en cela, répondait Gabrielle, ils en auront une qui ne sera pas de cette qualité. » Quatorze années d'attente et de contrariétés continuelles, ne rebutèrent point son zèle ardent. « Dieu m'a choisie pour cette mission, répétait-elle souvent, je lui obéirai. » Un ecclésiastique, envoyé par l'évêque d'Amiens, se présente un jour devant elle, et lui annonce qu'il a l'ordre de l'excommunier, si elle persiste davantage dans ses résolutions. Gabrielle répond qu'elle y persiste, et qu'elle n'abandonnera ni ses sœurs ni son cloître. L'envoyé du prélat était accompagné de deux ou trois autres prêtres. L'un allume un cierge, l'autre sonne une petite clochette; on fulmine l'excommunication *avec des malédictions horribles*, dit le P. Ignace, son historien. Mais le courage de Gabrielle n'en fut point abattu. « Je suis enfant de l'église, disait-elle en frappant du pied, je renonce au diable et à votre excommunication; j'en appelle

au pape, mon supérieur et le vôtre. » Grégoire XV, touché de tant de persévérance, autorisa l'établissement de son monastère par une bulle du 10 juin 1623. Un minime vint en poste de Rome en apporter la nouvelle. Gabrielle Foucquart, alors âgée de cinquante-quatre ans, devint, en France, avec quatorze religieuses, la fondatrice d'un ordre (*) qui, dans des temps plus reculés, se serait sûrement répandu fort loin. Une seule colonie de la maison d'Abbeville alla peu de temps après s'établir à Soissons. Gabrielle Foucquart mourut le 3 décembre 1639, âgée de soixante-onze ans. Le P. Louis-Jacob de Saint-Charles a fait son éloge dans la Bibliothèque des Dames illustres, et Jacques Sanson, dans son *Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, s'est longuement étendu sur toutes les particularités de sa vie. Jean Lenfant et François De Poilly ont gravé son portrait (Voy. Vis).

GAGUIN (Robert), général de l'ordre de la rédemption des captifs, dit des Mathurins, naquit à Colines, village situé sur l'Authie, et

(*) Cet ordre existait déjà en Espagne et en Sicile.

non sur la Lys, comme on l'a dit. Les rois Charles VIII et Louis XI le chargèrent de plusieurs négociations importantes en Allemagne, en Angleterre, en Italie. Ces voyages altérèrent sa santé; il revint malade, et ne put obtenir de ce dernier monarque un seul regard pour payer ses services: « Voilà, dit-il, comme la cour récompense! » Il avait cependant déployé une grande habileté dans ses diverses ambassades. On ne doit pas balancer à le mettre au rang de ceux qui ont été les restaurateurs des lettres. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers, dont les principaux sont: 1° *Compendium suprà francorum gestis à Pharamundo usque ad annum* 1491, Paris 1497, in-4°. Cet ouvrage a été successivement augmenté par plusieurs écrivains jusqu'au règne de Henri II; mais ce qu'il y a de Gaguin ne va que jusqu'à Louis XII. 2° *Chroniques et Histoires faites et composées par le R. P. en Dieu Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs de France, contenant les prouesses et faits d'armes advenus en son temps, du roi Charlemagne et de son neveu Rolland, traduites du latin en français, par ordre de Charles VIII*, Paris, 1527, in-4°; Lyon, 1583, in-8°. Cet ouvrage est le type original de tous les romans de chevalerie où il est parlé

de Charlemagne et de son neveu Rolland. 3° Une *Histoire romaine* en 3 vol. in-f°, gothique. 4° Un traité *De puritate Conceptionis*, Paris, 1497, dans lequel Gaguin réfute ceux qui prétendaient que la Sainte Vierge n'avait pas été exempte du péché originel. 5° Les *Commentaires de César*, traduits en français par ordre de Charles VIII, cinq éditions, 1485-1555 inclusivement. 6° Des *Lettres*, *Harangues*, etc. Gaguin mourut à Paris le 22 mai 1501.

GAMACHES (Joachim ROUAULT, seigneur de), maréchal de France, d'une maison très-ancienne du Poitou (*), qui, depuis plus d'un siècle déjà, possédait la terre et seigneurie de Gamaches, dont elle prit le nom, était fils de Jean Rouault, chambellan de Charles VII, tué à la bataille de Verneuil, en 1424. Il se distingua dans un grand nombre de combats, et principalement à la bataille de Furmigny, qui assura la conquête de la Normandie, et balança les succès de l'Angleterre. L'armée française s'étant dirigée vers la

(*) Les seigneurs de Gamaches avaient leur hôtel à Abbeville, sur la place Saint-Pierre, au lieu où fut depuis le couvent des Carmes.

Guienne, il y acquit une nouvelle gloire, notamment à Chalais, où il alla planter son étendard sur la brêche, pour entraîner ses troupes qui redoutaient l'assaut. En 1452, il assista au siège de Castillon sur Dordogne, et contribua au succès de la bataille livrée sous les murs de cette ville, où fut tué l'Achille anglais, le fameux Talbot. Peu de temps avant la bataille, les francs archers que commandait Gamaches, ayant été surpris, se retiraient en désordre : « Ne vous ai-je pas promis de vivre et de mourir avec vous, leur cria-t-il, afin de ranimer leur courage? Voulez-vous donc m'abandonner? » et il se précipita le premier contre l'ennemi. Plus d'une fois il fut renversé de son cheval; mais les archers le relevèrent toujours, et ils parvinrent à rejoindre l'armée. La France se trouvant débarrassée de ses ennemis, Louis XI l'envoya en Angleterre au secours de la maison de Lancastre, que le duc d'Yorck voulait précipiter du trône, et il ne revint que lorsque sa présence dans ce royaume fut jugée inutile. Louis XI le créa maréchal en 1461, et reçut de lui une nouvelle preuve de son zèle et de son attachement durant la guerre dite du *bien public*. Il fut fait alors gouverneur de Paris. En 1472, il défendit Beauvais contre le duc

de Bourgogne. En 1475, Louis XI, trompé par de faux avis qui lui annonçaient que le roi d'Angleterre voulait s'emparer d'Eu et de Saint-Valeri, donna ordre à Gamaches de brûler ces deux villes. A peine les habitans eurent-ils le temps d'emporter à Abbeville leur fortune et leurs enfans. Son dévouement et ses services ne changèrent point en sa faveur l'esprit sombre et méfiant de Louis XI. Il fut arrêté en 1476, par son ordre, et jugé par une commission qui le condamna au bannissement, à une amende de deux mille livres, et à la confiscation de ses biens. Mais cet inique arrêt ne fut point exécuté, et Gamaches mourut tranquillement dans ses terres, le 7 août 1478. Son portrait a été gravé par Stuerhelt, in-4°.

THIBAULT DE GAMACHES, son fils, gouverneur de la ville et citadelle d'Hesdin, se distingua aussi contre les Anglais.

GAUDEBOUT (JEAN DE), géographe ordinaire du roi, né à Abbeville, s'y adonna quelque temps au commerce, puis alla à Paris où il s'appliqua à l'étude de la géographie. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Miroir de*

l'Univers, Paris, 1659, in-12, dans lequel il se montre imbu des erreurs de l'astrologie judiciaire (*). Ce géographe paraît avoir joui de quelque réputation. Son portrait a été gravé par J. Lenfant.

GAUGAIN (Thomas), graveur, né à Abbeville en 1748, passa de bonne heure en Angleterre, étudia sous le célèbre Honston, à Londres, et devint l'un de ses premiers élèves. On a de lui divers sujets à la manière pointillée, d'après différens maîtres; entr'autres, une *Grande Barque prête à périr en mer, avec douze officiers*, septembre 1782; *La Mort du duc de Brunswick*, avril 1785, fesant pendant; Divers *Portraits* d'après Northcote, etc. On ignore l'époque de sa mort.

GAUTIER (St.), naquit dans un village du Vimeu, à Andainville (*Andani-Villa*), où la piété des habitans consacre encore un culte

(*) Ce livre est dédié au premier président du parlement, Guillaume de Lamoignon.

à sa mémoire. Élevé pieusement, il résolut de renoncer au monde, et alla prendre l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Rebais, au diocèse de Meaux. Une partie des religieux de ce monastère ayant été s'établir dans un des faubourgs de Pontoise, il fut vivement pressé de se mettre à leur tête. On rapporte que Gautier arracha brusquement des mains de Philippe Ier, le bâton pastoral que ce prince lui présentait, en lui disant que c'était de Dieu seul qu'il tenait son titre. Cependant son élévation ne lui fit rien changer à sa manière de vivre, et lui pesa long-temps. Il conserva toujours la même simplicité. Humble et charitable, éloquent et instruit pour son siècle, il mérita, par ses bienfaits et les austérités de sa vie, l'amour et la vénération du peuple. Mais redoutant quelque danger pour son salut, dans le concours d'hommages que ses vertus lui attiraient, il résolut de quitter Pontoise, et de se dérober à l'éclat de sa réputation dans le cloître de Cluni. Il y vécut pendant quelque temps paisible et ignoré; mais découvert bientôt après, il retourna, non sans regret, parmi ses anciens frères; puis s'évada de nouveau pour se livrer aux charmes de la solitude et de la vie contemplative, dans une île de la

Loire, près de la ville de Tours. On le suivit encore dans cette nouvelle retraite, et il eut ordre de retourner à Pontoise. Quelques années après, il vint à Bertaucourt jeter les fondemens d'un monastère de religieuses bénédictines, qui subsista jusqu'à la suppression des ordres monastiques, en 1790. Baillet fait le plus grand éloge de la noblesse et de la fermeté de son caractère. Le même écrivain rapporte que, cédant à un sentiment de compassion, qui honore son cœur et peint sa charité, Gautier était parvenu à délivrer de ses fers un malheureux paysan que les moines de Rebais avaient plongé dans un cachot de leur maison de justice, où il serait mort de faim sans ses généreux secours; et que ces moines impitoyables le punirent de cette belle action, en le traitant avec la même barbarie. Défenseur non moins intrépide des droits de la morale et des mœurs outragées par une partie du clergé, il tonna contre les prélats qui donnaient l'exemple d'une conduite scandaleuse, et qui voulaient résister au pape indigné de leurs désordres. « Il fut maltraité par eux, dit Baillet, outrageusement frappé, souffleté, jeté dans les fers, et menacé de mort. » Ce ne fut pas

sans peine qu'il recouvra la liberté. Les grands ne le trouvaient pas moins prompt à censurer leurs vices, à condamner leurs coupables actions; mais sa vertu n'eut point à redouter leurs outrages. Il mourut à Pontoise, épuisé par le jeûne et les austérités, le 8 avril 1099, au milieu du peuple qui se pressait sans cesse autour de sa cellule, pour obtenir ses grâces et recevoir ses aumônes.

GÉRARD *ou* GÉRAUD D'ABBEVILLE, archidiacre de Ponthieu, fut un des premiers professeurs établis en Sorbonne, lors de la fondation de ce fameux collége, en 1253 (*). L'université prétendait avoir en France le droit exclusif de l'enseignement. Elle avait vu avec chagrin les moines mendiants ouvrir des écoles indépendantes, et elle avait voulu les contraindre à respecter ses privilèges. Mais la dispute entre les moines et les docteurs avait encore une autre cause. Guillaume de Saint-Amour,

(*) Les premiers professeurs de Sorbonne furent Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douai, Géraud de Reims, Gérard d'Abbeville, et son compatriote Laurent Langlois, qui partagea toutes ses disputes avec les Moines Mendiants, et sur lequel nous ne savons rien de plus.

dans son livre des *Périls des derniers temps*, avait décrié la corruption, l'ignorance et les vices des frères de Saint François et de Saint Dominique. Ceux-ci étaient alors au faîte de leur crédit à Rome; ils opposèrent l'autorité aux argumens, et le livre de Saint-Amour fut condamné. On défendit de le lire sous peine de la vie; on excommunia ceux qui ne l'auraient point brûlé sous huit jours. Gérard d'Abbeville montra en cette occasion un caractère digne de figurer honorablement dans l'histoire à côté de Saint-Amour. Fidèle à l'amitié, et animé de ce noble et grand courage qui brave les persécutions, il embrassa le parti de ce fameux docteur, et cita au tribunal du Saint-Siège et de l'opinion, les Jacobins et les Cordeliers, comme coupables d'hérésie. Le pape excommunia Saint-Amour et ses partisans; mais Saint Louis refusa de faire exécuter la bulle. Les troubles que cette querelle suscita pendant sept ans, ne se terminèrent que par un nouveau décret du Saint-Siège. L'université consentit à recevoir dans son sein tous les moines qui en seraient jugés dignes; mais elle déclara qu'ils n'occuperaient jamais que le dernier rang parmi les professeurs. Gérard d'Abbeville mourut l'an 1271, et partagea ses biens, qui

étaient considérables, entre la maison de Sorbonne, la cathédrale d'Amiens, dans laquelle il avait un canonicat; l'église de Saint-Wulfran, le monastère d'Epagne, l'Hôtel-Dieu de Paris, six maisons religieuses de la même ville, et les pauvres écoliers de l'université. Le P. Ignace dit que sa bibliothèque s'élevait à quatorze cents volumes; mais il se trompe sans doute. Un siècle après, le roi Charles V, que l'on regarde comme le véritable créateur de la bibliothèque royale, n'en avait rassemblé que neuf cents; nombre encore très-considérable, à cause de la rareté des livres et de leur prix exorbitant avant la découverte de l'imprimerie (Voy. *Histoire des Mayeurs d'Abbeville*, page 203).

GÉRARD (Pierre), et son associé DUPRÉ (Jean), établirent, en 1486, une imprimerie à Abbeville, dans l'hôtel du *Petit Gard*, où ils demeuraient (*). C'était vingt-neuf ans après la découverte de cet art admirable, ou plutôt après celle de l'impression en caractères

(*) Cet édifice, situé rue Barbafust, est très-ancien. On en posa les fondemens en 1249. Les religieux du Gard, auxquels il appartenait, y firent bâtir une chapelle en 1263. L'école d'enseignement mutuel y est maintenant établie.

mobiles, dont le premier essai fut fait à Mayence, par Jean Schœffer, en 1457. Ces typographes firent paraître: 1° *La Cité de Dieu de Saint Augustin*, traduite par Raoul de Presles, avocat, et accompagnée d'un commentaire chargé d'une érudition très-remarquable pour le temps, 1486, deux vol. in-f°, gothique, avec fig. en bois, édition rare et fort belle; on la regarde comme le premier livre imprimé à Abbeville; cependant, comme le second volume est daté du 12 avril avant Pâques, c'est-à-dire vers la fin de l'année, il est possible que *La Somme rurale* de Bouteiller, imprimée dans la même ville, en 1486, et qui ne porte point de date de mois, l'ait précédée de quelque temps. 2° *La Somme rurale*, par Jehan Bouteiller, ouvrage très-estimé pendant long-temps des jurisconsultes, très-rare et fort recherché des curieux, 1486, in-f°, gothique; 3° *Le Triomphe des neuf Preux*, in-f°, très-rare. On lit à la fin de cet ouvrage : « Cy finit le livre intitulé le Triomphe des neuf Preux, auquel sont contenus tous les faits et prouesses qu'ils ont achevés durant leur vie, avec l'Histoire de Bertrand Duguesclin, duc de Molines, et a été imprimé en la ville d'Abbeville, par Pierre Gérard, et fini le pénultième jour de mai l'an 1487. »

GUI, évêque d'Amiens, était fils d'Enguerran Ier, comte de Ponthieu. Il fit ses études dans l'abbaye de Centule, alla à Rome en 1049, monta sur le siège d'Amiens en 1058, et assista, l'année suivante, au sacre de Philippe Ier. Il fut, sans contredit, le génie le plus prématuré de la Picardie. Son poëme intitulé : *De Conquæstu Angliæ per Guillelmum Normannorum Ducem* (*), est mentionné par Orderic Vital, tome 3 de son histoire, et par Duchesne, page 193 de sa Collection des Historiens français. Ce prélat, renommé par ses talens littéraires, ne put fermer son cœur à l'ambition, ni se garantir de l'injustice. Il délaissa les muses pour recourir aux armes, et réunit aux états des comtes de Ponthieu, chefs de sa famille, une partie de l'héritage des comtes de Crépy, que le sort des combats fit tomber entre ses mains (Voy. *Hist. du duché de Valois*).

HARIULFE, abbé de Saint-Pierre d'Oldembourg, au diocèse de Bruges, où il mou-

(*) C'est par erreur que *l'Histoire de l'Université* attribue ce poëme au comte Gui Ier, son oncle.

rut l'an 1130, avait puisé ses premières leçons dans la célèbre école de Saint-Riquier, où venait s'instruire l'élite de la jeunesse française; où se formèrent l'historien Nithard, l'archevêque de Sens Jérémie, Bernard de Tyron et autres personnages illustres. On lui doit plusieurs documens précieux pour l'histoire du Ponthieu, entr'autres : 1° *La Chronique de l'Abbaye de Saint-Riquier*, que d'Achery a fait imprimer dans le quatrième vol. de son spicilège. Elle commence l'an 625, et finit en 1088 (*); mais comme elle n'a jamais été traduite, et qu'il faut pour la comprendre, l'étudier, un glossaire à la main, elle n'est guère connue que du très-petit nombre de ceux qui en ont parlé (**). 2° *La Vie de Saint Mauguille*, imprimée par Mabillon, dans le quatrième siècle bénédictin; 3° *Celle d'Enguerran*, dont il était le disciple,

(*) Dom Cotron l'a continuée jusqu'en 1673, manuscrit in-f°. Ce bénédictin, né à Reims, était prieur de Saint-Riquier. Il y mourut le 10 mars 1679.

(**) Jean d'Oston, seigneur de Noyellette en Ponthieu, a composé une *Chronique de Centule, depuis Clovis jusqu'en* 1435, dans laquelle il traitait, non pas seulement de l'abbaye de ce nom, mais de la ville de Centule même. On ignore ce qu'elle est devenue.

imprimée par le même, tome 8 des *Actes des SS. de l'ordre de Saint Benoît;* 4° celles de *Saint Gervin*, de *Saint Angilbert* et de *Saint Arnoult*. L'auteur dédia ce dernier ouvrage à Lisiard de Crépy, évêque de Soissons, comme à celui des disciples de ce saint qui lui ressemblait le plus. Cet hommage fut favorablement accueilli par Lisiard, et Hariulfe présenta cette vie complète de Saint Arnoult au concile de Beauvais, assemblé l'an 1120, dans le dessein d'accélérer la canonisation de ce prélat; ce qu'il obtint. Il a aussi publié : *La Vie de Saxo Valdus*, autre annaliste du monastère de Centule, dont le travail servit de base au sien ; une *Relation des Miracles de Saint Pierre d'Oldembourg*, une autre de ceux de *Saint Riquier* (Mabillon, cinquième siècle bénédictin). Hariufle fut tiré du cloître de Centule, où il avait fait profession , pour aller prendre la crosse à Oldembourg. On lit dans le sixième tome des annales de Mabillon, son épitaphe, composée par lui-même, dans laquelle on voit qu'il était né dans le Ponthieu. Cet écrivain lui attribue un poëme en l'honneur de l'abbé Enguerran, son maître, qu'il a fait imprimer dans le cinquième volume du même ouvrage.

HECQUET (Philippe), illustre médecin, naquit à Abbeville, le 11 février 1661, d'une famille distinguée dans le commerce, et qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir fait ses études en cette ville, il vint à Paris, à l'âge de dix-sept ans, et acheva sa philosophie au collége des Grassins. Porté, par une extrême piété, vers l'état ecclésiastique, il commença, en 1681 et 82, l'étude de la théologie, en Sorbonne et à Navarre. Un de ses oncles (*), médecin, lui fit prendre une autre direction, et le décida pour la science qui devait l'illustrer un jour. Hecquet suivit des cours de botanique, d'anatomie et de physiologie; reçut le bonnet de docteur en 1684, à Reims; revint à Abbeville, où il exerça son art pendant deux ans, et retourna ensuite à Paris pour y perfectionner ses connaissances. La faculté de cette capitale lui ayant suscité quelques tracasseries, il se retira, en 1688, à Port-Royal-des-Champs, pour y remplacer le bienfaisant et pieux Ha-

(*) Clément Hecquet, doyen du collége des médecins d'Abbeville, élève de l'université de Montpellier, et membre de celle d'Aix, homme habile et laborieux, qui dans la capitale même eût obtenu de brillans succès, et qui a été compté par Astruc au nombre de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la célèbre école de Montpellier.

mon, qui venait de mourir. Se proposant de le prendre pour modèle, il se soumit au régime rigoureux du monastère; se voua au jeûne, à l'abstinence, et se mit à visiter chaque jour les indigens à quatre ou cinq lieues à la ronde, toujours à pied, employant à l'étude le temps que lui laissait cette pénible occupation. Ses forces ne purent résister à tant de fatigues : il tomba dangereusement malade. Sa jeunesse le sauva; mais le soin de sa santé, qui ne pouvait se rétablir, le contraignit de revenir à Paris quelques années après. Il y remplit les formalités nécessaires pour entrer dans la faculté; et se fit admettre une seconde fois au doctorat, en 1697. Comme il s'était fait remarquer dans ses examens et dans ses thèses, par une profonde érudition, on se hâta de le nommer docteur régent, avec la charge d'enseigner la matière médicale. Il s'en acquitta avec une rare distinction, et eut bientôt d'illustres pratiques. Le médecin Finot le présenta au grand Condé, comme un sujet digne de toute sa confiance. Quand ce héros fut près de sa dernière heure, Hecquet, voyant que ses soins étaient devenus inutiles, se chargea de l'avertir du danger, et de tourner toutes ses pensées vers la religion, car il n'oubliait jamais de rap-

peler les grands aux devoirs de la morale chrétienne et à l'obéissance des lois de l'église. Dès 1698, il ne pouvait suffire à ceux qui réclamaient ses soins. Malgré la simplicité de ses goûts, il fut obligé de prendre un carrosse, dans lequel on le rencontrait lisant et travaillant, comme dans un cabinet, pour utiliser le temps que lui prenaient ses courses. Recherché de la plupart des communautés religieuses et des hôpitaux, il s'attacha à celui de la Charité, où l'un de ses compatriotes pratique encore aujourd'hui son art avec le plus brillant succès (*). En 1712, il fut

(*) M. Lerminier (Nilammon-Théodoric), membre de l'académie royale de médecine, chevalier de la légion d'honneur, ancien médecin de Napoléon, est né à Abbeville, en 1770. Il a fait les campagnes d'Espagne et de Russie, et fut décoré de l'ordre de la réunion, en récompense des services importans qu'il rendit aux soldats malades, dans la funeste retraite de 1812. L'année suivante, ce digne et savant successeur de Ph. Hecquet se consacra au traitement des soldats malades du typhus, à l'hôpital de la Pitié. Il a été nommé postérieurement médecin de celui de la Charité.

Nous ne pouvons résister au plaisir de rapporter ici quelques vers d'une épître intitulée : *Mes Etudes en Médecine*, dans laquelle M. Lerminier révèle de nobles sentimens et du talent poëtique. Nous les avons extraits d'un ancien bulletin de la société d'émulation d'Abbeville, dont l'auteur était membre :

» Si toujours mon talent n'est pas réparateur,
L'humanité du moins le rend consolateur.

nommé doyen de la faculté, y fit revivre les anciens statuts, et proposa la rédaction d'un nouveau *Code de Pharmacie*, qui fut publié dans la suite. En quittant le décanat, il fit, selon l'usage, distribuer à chaque docteur un jeton d'argent, où l'on voyait d'un côté son effigie, et de l'autre un serpent s'élançant vers un temple élevé sur une montagne, avec ces mots : *Monstrat iter*. Ses nombreux travaux affaiblirent tellement sa santé, qu'il ne put continuer le cours de ses visites. Il résolut alors de s'éloigner du monde, et de se retirer, par esprit de pénitence, chez les carmélites du faubourg Saint-Jacques; il choisit un petit logement dans leur cour extérieure, et y passa les dix dernières années de sa vie, dans les pratiques les plus austères.

Par des cris douloureux mon âme est attendrie,
Mais plus sensible encore à la mélancolie
Qui dévore en secret un cœur infortuné,
J'adoucis par mes pleurs son trait empoisonné;
Si du cruel amour j'aperçois le caprice,
Au pâle Antiochus je livre Stratonice.
Je prodigue mes soins à la tendre amitié:
Pour le pauvre timide invoquant la pitié,
Je cours épouvanter des cris de sa détresse,
Le riche qui s'enferme au sein de la mollesse:
Du puissant abattu, j'honore le malheur:
Par un mensonge adroit je trompe la douleur,
Et des mains de Pandore arrachant l'espérance,
Je conserve au mourant sa tranquille ignorance. »

Il fesait toujours maigre, ne buvait que de l'eau, et observa ce régime pendant plus de vingt-cinq ans. Mais au fond même de sa retraite, il mettait encore l'exercice de sa profession au premier rang de ses devoirs, se livrait continuellement à l'étude, répondait à toutes les consultations qu'on lui adressait, recevait surtout les pauvres, ses pratiques favorites, et les assistait également de ses conseils et de sa bourse (*). On l'a vu passer vingt-quatre nuits sans se coucher, pour mieux approfondir son art et contribuer a en avancer les progrès par ses écrits. Il n'y a pas moins contribué par les encouragemens qu'il accordait aux jeunes médecins, en leur prêtant l'appui de son expérience et de ses lumières, en leur offrant le secours de sa bibliothèque, et en achetant même des livres à ceux qui n'avaient pas les moyens de s'en procurer. Hecquet était en correspondance avec les savans et les médecins les plus renommés de son siècle. On a peine à concevoir la rapidité avec laquelle

(*) On lit dans le *Supplément au Dictionnaire de Bayle*, par Chauffepié, que le sieur *Lacherie*, domestique de Ph. Hecquet, ayant appris que son maître ne prenait plus les honoraires de ses consultations, ne le laissait parler qu'à ceux qui lui mettaient un demi-louis d'or dans la main, et que les parens mêmes du docteur n'étaient pas exempts de ce monopole.

il put, au milieu de ses nombreux exercices de dévotion et des soins que réclamait son immense clientelle, faire paraître un si grand nombre d'ouvrages. Il est probable qu'on y trouverait plus d'ordre et de méthode, s'il les avait écrits moins précipitamment. Son style est, en français, véhément et rapide; mais rude et négligé; en latin, il est plus correct et n'est pas dépourvu d'élégance. On lui a reproché d'avoir été trop peu mesuré dans la dispute, et quelquefois trop opiniâtre; mais ce qui peut l'excuser, c'est qu'il cherchait la vérité de bonne foi, et que lors même qu'il se trompait, il croyait la défendre. Était-il consulté sur les maladies dont la cause paraissait ignorée, et le remède incertain? il avait recours à la prière avant de donner sa décision ou ses conjectures, et ne cessait d'exhorter ses confrères à se conduire ainsi dans les mêmes occasions. On rapporte qu'en visitant ses malades opulens, il allait souvent dans la cuisine embrasser les chefs d'office et les cuisiniers, et qu'il leur adressait ces mots : *Mes amis, je vous dois de la reconnaissance pour tous les services que vous nous rendez à nous autres médecins; sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté irait bientôt à l'hôpital.*

C'est un conte absurde. On aurait fait un récit plus vraisemblable et plus conforme à son caractère, en le peignant enflammé de colère contre ces sortes de gens, et leur prouvant en forme, qu'ils devaient abandonner un métier aussi contraire à la santé. Ce grand médecin mourut à Paris le 11 avril 1737, âgé de 76 ans. L'épitaphe qu'on lisait sur sa tombe, dans l'église des Carmélites, était du célèbre Rollin. Ceux qui voudraient la connaître, la trouveront dans sa vie fort détaillée, par Lefebvre de Saint-Marc, à la fin du troisième volume de la *Médecine des Pauvres*, et imprimée à part, 1742, seconde édition in-12. On y trouve aussi la liste exacte, et une analyse assez étendue de tous ses ouvrages. Nous n'indiquerons ici que les plus importans et les plus curieux : 1° *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, 1708, in-12; ouvrage appuyé de raisons morales et physiques, où le célèbre praticien, élève de Port- Royal, et moraliste rigoureux, a devancé Jean-Jacques, en prescrivant aux femmes le devoir si doux que la nature leur impose. 2° *Traité des dispenses du carême*, deux volumes in-12, 1708-1709-1715. Hecquet y prouve

que, non seulement les alimens maigres, mais encore le jeûne, sont favorables à la santé. Un médecin qui poussait si loin les scrupules religieux, devait s'indigner qu'on pût se permettre de manger des oiseaux de mer ou de rivière les jours de jeûne et d'abstinence. La grenouille seule trouve grâce à ses yeux. Il conseille même de s'abstenir de tabac les jours maigres, ou du moins de n'en faire usage qu'aux heures des repas. Cette décision paraît moins extraordinaire quand on sait qu'il regarde le tabac comme pernicieux. 3° *De la Digestion des Alimens et des Maladies de l'estomach, suivant le système de la trituration*, 1712, deux volumes in-12. Il y nie la possibilité d'un ferment ou levain qui contribue à la digestion, soit en santé, soit en maladie. 4° *Traité de la Peste*, 1722, in-12. L'auteur y parle de celle qui venait d'affliger la Provence. 5° *Novus medicinæ Conspectus*, 1722, deux volumes in-12 Il y attribue les maladies aux désordres qui surviennent dans les lois de la circulation du sang. 6° *Médecine théologique*, 1733, deux volumes in-12. Il y soutient que la médecine, loin d'affaiblir les principes religieux dans le cœur de ceux qui la professent, doit au contraire les y affermir.

7° *Médecine naturelle*, deux volumes in-12. L'auteur y prétend que la cause des maladies réside dans le sang et dans le fluide nerveux. 8° *Observations sur la Saignée du pied*, in-12 ; 9° *Vertus de l'Eau commune*, deux volumes in-12. Il en a fait presque une panacée universelle. On prétend que c'est lui que Lesage a peint dans Gil-Blas, sous le nom du docteur *Sangrado*, qui ordonnait la saignée et l'eau chaude à ses malades (*). Il est impossible de ne pas le reconnaître dans le même ouvrage, sous le nom de *Hocquetos*. 10° *Abus des purgatifs*, in-12. Hecquet était persuadé que beaucoup de maux se guérissent naturellement, et qu'il ne faut pas trop tourmenter la nature. 11° *Divers ouvrages sur la petite Vérole*. Il y parle avec beaucoup plus d'humeur que de raison de l'inoculation, *contraire*, dit-il, *aux vues du créateur, et ne ressemblant en rien à la médecine, mais plutôt à la magie*. On doit avouer qu'à cette époque il était très-permis d'élever des doutes sur cette matière, et que beaucoup de médecins, qui jouissaient alors en Europe d'une célébrité méritée, proposè-

(*) On l'a dit aussi de Jacques Molin, autre médecin contemporain.

rent d'autres objections assez fondées contre cette découverte. 12° *Le Brigandage de la Médecine* etc., 1732-33, in-12. Ouvrage auquel Hecquet donna suite par d'autres écrits, notamment par *Le Brigandage de la Chirurgie et de la Pharmacie* etc. 13° *La Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des pauvres*, 1740 et 42, 3 vol. in-12, ouvrage qui a eu beaucoup de vogue. 14° *Le Naturalisme des Convulsions*, 1733, trois parties in-12. Hecquet ne voyait dans cette folie, que les effets de la fourberie dans les uns; d'une imagination déréglée dans les autres, et dans quelques-uns, les suites d'une maladie cachée. Le fanatisme qu'il démasque, déchaîna contre lui la haine et la diffamation. Son livre, où l'on trouve un grand nombre de faits extrêmement curieux, est souvent cité par Dulaure, dans son *Histoire de Paris*, à l'époque de cet évènement si remarquable dans les fastes de l'esprit humain. L'auteur, que ses contemporains ont surnommé l'*Hippocrate de la France*, laissa environ cent volumes, tant in-f° qu'in-4°, à la faculté de médecine de Paris, pour augmenter sa bibliothèque, et pour servir à l'instruction des jeunes médecins. Il a paru une *Réception du docteur Hecquet aux Enfers*, La Haye, 1748, in-12;

c'est un pamphlet dans lequel on insulte à sa tombe. Son portrait a été gravé par Daullé.

HECQUET (ANTOINE), doyen de l'église de Saint-Wulfran, né le 13 novembre 1659, était le frère aîné du précédent. L'illustre et vertueux Rollin s'exprime ainsi dans l'épitaphe qui décorait sa tombe (*) : « Il s'acquit une estime générale par la pénétration de son esprit et par son érudition en plusiuers genres de doctrine, et encore plus par son humilité et par sa modestie. Ayant appris parfaitement les langues grecque et hébraïque, et s'étant appliqué pendant toute sa vie à l'étude de l'Écriture-Sainte et des SS. Pères, il méprisa la science qui enfle, et il n'estima que la charité seule, qui édifie. Animé du zèle qu'elle inspire, il s'occupa pendant plusieurs années à instruire la jeunesse dans la piété et dans la foi chrétienne, ne cherchant qu'à être utile et à demeurer caché......Il avait, pour le maniement des affaires, une habileté supérieure et une fidélité incorruptible; et il joignait à ces qualités une intégrité de mœurs, une candeur d'âme et une aimable simplicité de vie qui fe-

(*) Dans l'église Saint-Wulfran, au pied du maître-autel.

saient son caractère particulier.....Les infirmités presque continuelles, dont il fut attaqué, ne diminuèrent rien de son assiduité à l'étude, et aux exercices de piété auxquels il s'était accoutumé, et la violence des douleurs qu'il souffrait souvent, ne put jamais altérer la douceur d'esprit et la patience qui lui étaient comme naturelles. Mais la vue de la mort qu'il avait toujours présente, ayant rendu en lui de jour en jour plus ardente l'espérance et le désir de la bienheureuse immortalité, il s'endormit enfin heureusement dans le seigneur, le 12 juillet 1718, n'ayant pas encore achevé la cinquante-neuvième année de son âge. » A. Hecquet a publié : *Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament*, à l'usage des écoles chrétiennes, imprimée pour la première fois en 1707. L'auteur ne tira aucun produit de ce livre ; il exigea seulement que l'imprimeur le vendît à très-bas prix aux pauvres. Il a laissé plusieurs manuscrits, entr'autres : une *Vie du Prophète David, prouvée par les psaumes ;* un *Cathèchisme à l'usage des fidèles*, et plusieurs autres ouvrages.

HECQUET (Pierre), frère puîné des précédens, naquit aussi à Abbeville, le 2 juillet

1670. « L'amour de Jésus-Christ, dit Rollin dans son épitaphe, lui ayant fait regarder tous les avantages que le monde eût pu lui offrir comme de véritables pertes, il fit toute son occupation de la seule affaire du salut éternel. Pourvu d'un canonicat de cette église (Saint-Wulfran), en 1698, il devint le compagnon et le coadjuteur de son frère, doyen de la même église, dans ses bonnes œuvres, et il se montra vraiment son frère par l'émulation de toutes les vertus. Il excita à la piété les ecclésiastiques par ses instructions salutaires (*); les laïcs, par ses sages conseils; les pauvres, par les secours qui convenaient à leurs besoins, et tous par l'exemple, plus efficace que la parole, d'une conduite toujours édifiante. Brûlant d'un désir ardent de vivre pour lui seul et pour Dieu, il médita plus d'une fois de rompre en secret tous ses liens, et de se cacher dans la solitude; lors surtout qu'il vit qu'on jetait les yeux sur lui pour remplir la dignité de doyen, vacante par la mort de son frère; elle lui fut conférée

(*) Il dirigeait, avec son frère, le petit séminaire, connu sous le nom de *Communauté des Clercs de la paroisse Saint-Georges*, situé rue Saint-Gilles. Louis XIV, ayant entendu parler de cet établissement, envoya aux pieux et savans directeurs, Antoine et Pierre Hecquet, le célèbre Capperonnier, professeur au collége de France, pour les aider dans leurs travaux.

cependant malgré lui ; mais il refusa constamment de l'accepter (*). N'ayant pas encore atteint l'âge de cinquante-deux ans, mais déjà mûr pour le ciel, il mourut le 30 décembre 1722. »

HECQUET (Nicolas), oncle des précédens, fut le seul parmi les ecclésiastiques d'Abbeville, qui refusa de signer le fameux formulaire de 1665. Son mérite et ses opinions bien connues, le mirent en relation si étroite avec les écrivains de Port-Royal, que le célèbre Arnauld, contraint de sortir de France, vint se cacher pendant quinze jours à Abbeville, dans sa maison.

HECQUET (Nicolas), chanoine régulier, neveu des précédens, naquit à Abbeville, dans la rue des Lingers, le 26 avril 1697, de Nicolas Hecquet et de Marie-Marguerite Clément. Il fit profession dans l'abbaye du Bourg Achart, en Normandie ; mais regrettant sa liberté, il quitta le froc, et s'enfuit en Hollande. Il a publié : 1° *Les Amusemens aux Eaux de Spa*, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-8°;

(*) Il alla à Paris supplier le prince-régent de l'exempter de cette charge.

ibid. 1740, 2 vol. in-12, figures. Cet ouvrage agréable, souvent réimprimé, a été traduit en plusieurs langues. M. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes*, l'attribue à tort à de Poellnitz. On y trouve l'anecdote suivante : « Etant assez jeune encore, dit le marquis de ***, je fus en garnison à Abbeville, en Picardie. Quelques officiers de notre régiment me mirent d'une partie qu'ils fesaient à un petit bois à demi-lieue de la ville. Dans cet endroit, il y a une chapelle dédiée à un saint Milfort, qui guérit, dit-on, les enfans de la fièvre, des vers et de ce qu'on appelle la maladie anglaise. Nous vîmes quantité de nourrices qui y apportaient leurs enfans ; et nous allâmes voir la cérémonie.....Il y a une pierre consacrée par leur saint Milfort, sur laquelle il faut asseoir trois fois ces pauvres enfans à nu. Cette bizarrerie me fit rire. Les femmes en furent si scandalisées, que sans l'arrivée de mes amis, qui y régalaient la vicomtesse de Melun et quelques dames des plus qualifiées du pays, j'aurais été mis en pièces. J'en fus quitte pour quelques sottises que j'essuyai. » 2° *Les Amusemens des Eaux d'Aix-la-Chapelle*, Amsterdam, 1736, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, faussement attribué à de Poell-

nitz, par M. Barbier, a eu moins de vogue que *les Eaux de Spa*. 3° *Histoire de dom Ranucio d'Alétès*, Venise (Rouen), 1736-1738-1752, 2 vol. in-12. C'est un tableau satirique des mœurs des moines relâchés, et des désordres de leurs couvens. Quelques exemplaires de ce roman, dit M. Barbier, contiennent une clé imprimée. Il a reparu dans ces derniers temps, sous le titre de *Raphaël d'Aguilar, ou les Moines portugais*, histoire véritable du 18me siècle, publiée par de Rougemont, Paris, 1820, 2 vol. in-12. Si M. de Rougemont échappe à l'accusation de plagiat, ajoute M. Barbier, il le devra à l'équivoque que présente le mot *publiée*. Les uns ont attribué cet ouvrage à l'abbé C.-G. Porée, frère du célèbre jésuite de ce nom; d'autres à l'abbé Quesnel, auteur d'une histoire des jésuites; mais nous savons de bonne part qu'il est de Hecquet, ainsi que les précédens. Cet Abbevillois mourut à Cologne, le 10 octobre 1749, après y avoir fait l'éducation d'un jeune prince de la maison d'Orange. Il se maria dans le même pays, sous le nom de *Larivière*, que sa postérité porte encore. C'est lui qui a fourni à Chauffepié les notes que celui-ci a insérées sur Philippe et Nicolas Hecquet,

dans son *Supplément au Dictionnaire de Bayle*. Un de ses parens, à Abbeville, possède son portrait; mais il n'a point été placé sur le tableau de l'Hôtel-de-Ville.

HECQUET (Robert), graveur, né en 1693, à Abbeville, où il est mort en 1775, exerçait son art à Paris. C'est de lui que Daullé et Beauvarlet reçurent les premières leçons du dessin et de la gravure, et c'est pour cet artiste un titre honorable que d'avoir formé des élèves d'un si grand mérite. Hecquet a publié : 1° *Catalogue des Estampes de François De Poilly*, précédé d'une notice biographique sur ce célèbre artiste (*), Paris, 1752, in-12; 2° *Catalogue des Estampes* gravées d'après *Rubens, auquel on a joint l'Œuvre de Jordaens et celle de Wisscher*, 1760, in-12; 3° une *Notice* étendue sur la vie du graveur Lebas, à la tête du catalogue de sa vente. Il a gravé en petit les *Travaux d'Hercule*, d'après les tableaux du Guide, qui sont à Versailles; un *Bain de Femmes*, d'après le Poussin; des portraits, etc.

(*) Ce catalogue est incomplet.

HECQUET (Marie-Catherine HOMASSEL Madame), d'une famille originaire de Lorraine, naquit le 12 juin 1686. Elle a publié : *Histoire d'une jeune Fille sauvage, trouvée dans les bois, à l'âge de dix ans;* Paris, 1736-1765, in-12 (*). Les relations sociales de madame Hecquet l'ayant mise à portée de connaître cette jeune sauvage, et de la voir souvent, elle profita de cette circonstance pour recueillir, de sa propre bouche, les faits les plus curieux.

Madame Hecquet parvint même à découvrir sa patrie, en lui montrant une collection de figures représentant les diverses peuplades qui habitent les contrées septentrionales de l'Amérique; collection qu'une dame de ses amies, religieuse à Quebec, lui avait envoyée du Canada. Un petit canot d'écorce d'arbres, qui avait été joint à l'envoi de ces figures, acheva de faire connaître que Mlle Leblanc, (c'est le nom que l'on avait donné à la jeune sauvage) était de la tribu des Esquimaux (**). Racine fils,

(*) Cet ouvrage a été faussement attribué à la Condamine.

(**) Cette jeune fille fut trouvée au mois de septembre 1731, près du village de Sogny, à quatre lieues de Châlons. Madame Hecquet croit qu'elle fut abandonnée à la suite d'un naufrage sur les côtes de France, et que de forêt en forêt, elle parvint au lieu

dans les additions qui suivent son poëme de *La Religion*, édition de 1763, a donné de nouveaux éclaircissemens sur cette même fille sauvage.

HECQUET (Clément), doyen du collége de médecine d'Abbeville, né le 1er avril 1704, avait pour aïeul Clément Hecquet, savant médecin dont nous avons déjà parlé. Après avoir fait ses humanités à Paris, Hecquet y suivit les leçons de Duverney, de Winslow, d'Antoine et de Bernard de Jussieu, auxquels Philippe Hecquet, son oncle, l'avait présenté. On fit de vains efforts pour le retenir dans la capitale; il voulut retourner dans sa patrie, où ses ancêtres s'étaient transmis les uns aux autres, depuis plus d'un siècle et demi, un nom généralement honoré. Voué tout-à-fait à ses concitoyens, ses travaux remplirent bientôt tous ses instans.

où on la trouva. Sa force, son agilité à la course étaient étonnantes. La manière dont elle courait après les lièvres, n'offrait presque pas de mouvement dans ses pieds ni dans son corps. C'était moins courir que glisser. Elle a passé la plus grande partie de sa vie dans un couvent à Chaillot, où le duc d'Orléans pourvoyait à son entretien. Elle est morte vers 1760, après s'être conformée à nos usages, et avoir adopté avec zèle les principes de la religion chrétienne.

Recueillant avec soin, pour sa propre instruction et pour le progrès de l'art, les observations les plus frappantes de sa pratique, il entretint avec la société royale de médecine de Paris, depuis 1776 jusqu'en 1784, une correspondance des plus exactes. On lui doit la description de deux épidémies varioleuses, et celles de deux épidémies dyssenteriques; il a fait de savantes observations et des recherches curieuses sur les abcès hépatiques et utérins; sur l'œdème et l'infiltration des poumons, et sur l'efficacité de la racine de bryone dans les traitemens de ces maladies; sur l'empyrème et l'hydropisie de poitrine, et sur l'utilité de la ponction dans ce dernier cas; sur les calculs biliaires et intestinaux, et sur les fièvres rémittentes. « Voilà le résultat de mes veilles et de mes travaux, disait-il dans sa première lettre, à la société royale de médecine, jugez-les, et faites-en usage, s'il se peut, sans parler de l'auteur. » Quoique cet habile praticien n'ait rien publié, sa réputation s'étendait jusque dans l'étranger. Il était en correspondance avec les plus savans médecins de l'Europe. Philippe Hecquet, son oncle, dont il se glorifiait d'avoir été l'élève, s'était interdit tout aliment tiré

des animaux; Clément Hecquet, sans être aussi rigoureux, suivait un régime analogue. Il avait fixé des époques dans la journée pour ses différens exercices, et il suivait exactement les règles qu'il s'était prescrites. Il ne s'asseyait jamais chez ses malades, de peur, disait-il, de passer le temps à discourir. Parvenu à un âge avancé, privé de ses forces, et en partie de la vue, il vendit sa bibliothèque, qui lui était devenue inutile, et en distribua la valeur aux pauvres. Peu après, le 5 février 1785, il termina sa longue carrière, toute remplie de bonnes œuvres et de cures surprenantes. Vicq d'Azyr a, dit-on, publié son éloge dans les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, année 1786.

HÉLISACHAR, abbé de Saint-Riquier, et grand chancelier de France, commença à exercer cette charge l'an 815, et la conserva pendant dix ans. Une partie de l'Espagne s'étant soulevée en faveur des Sarrasins, il fut envoyé, par Louis-le-Débonnaire, en Catalogne, avec deux autres commissaires, pour remédier aux désastres de cette province. Il se dé-

clara ensuite pour les fils de ce malheureux prince, dans une cause où ils outrageaient la nature, et obtint sa grâce après quelques années d'exil. Hélisachar, originaire du Ponthieu, mit en ordre l'antiphonier romain, interdit aux femmes l'entrée de son monastère, et mourut vers 837.

HELLENCOURT (Antoine-Marie LEFEBVRE D'), inspecteur général au corps des mines, naquit à Abbeville, le 25 mai 1759. Il cultiva de bonne heure les sciences dont la connaissance et l'application sont nécessaires à la pratique de l'art difficile et dangereux du mineur, vers lequel le portait son goût. Il y fit des progrès rapides, qui ne tardèrent pas à fixer l'attention du gouvernement. Comme un des élèves les plus instruits, il mérita d'être envoyé, en 1783, pour visiter les exploitations des mines du midi de l'Allemagne, et celles de la Hongrie. Il en rapporta des observations précieuses, tant sur l'art que sur l'administration des mines. Mais l'ardeur avec laquelle il s'était livré aux travaux qui pouvaient rendre son voyage plus utile, développa dès lors en

lui le germe de la maladie qui l'emporta. De retour en France, il fut regardé comme un des sujets les plus distingués du corps dont il était membre; et pendant une carrière de trente années, d'abord comme ingénieur des mines, puis comme conseiller, enfin comme inspecteur-général de ce corps, il s'occupa continuellement des travaux les plus utiles aux progrès de l'art et de l'administration. En 1791, il fit connaître le premier l'importance, pour la prospérité de l'état, d'une bonne administration des mines, et de l'utilité dont le corps chargé de cette administration pouvait être pour la direction et l'inspection des exploitations. Il traita la même matière avec le même succès, lorsque le gouvernement s'occupa de nouveaux réglemens des mines. Il fut le principal rédacteur de l'instruction ministérielle sur la loi de 1791, et depuis, de l'instruction sur la loi de 1810. Il est auteur de divers mémoires lumineux qui ont été, les uns imprimés, les autres déposés dans les archives du corps dont il était membre. Lefebvre d'Hellencourt joignait les qualités les plus aimables aux talens les plus rares. Peu répandu au dehors, il partageait son temps entre le travail et ses enfans, et un petit nombre d'amis qui trouvaient en lui un intérêt profond et

une sensibilité peu commune. Il mourut à Paris, le 13 janvier 1813, à peine âgé de cinquante-trois ans. Tous les officiers du corps des mines assistèrent à ses funérailles, et M. Gillet de Laumont, doyen des inspecteurs-généraux, prononça sur sa tombe un discours qui fut inséré au *Moniteur* du 28 janvier 1813.

HÉMON DELAFOSSE. « Sous le règne de Louis XII, dit Saint-Foix (*), un écolier nommé Hémon Delafosse, natif d'Abbeville, à force de lire et d'admirer les auteurs grecs et latins, devint assez fou pour se persuader qu'il n'était pas possible que la religion d'aussi grands génies qu'Homère, Cicéron et Virgile ne fût pas la vraie. Le 25 août 1503, étant entré dans la Sainte-Chapelle, à Paris, il arracha l'hostie des mains du prêtre, au moment de l'élévation, en disant : *Quoi! toujours cette folie!* Il fut arrêté, et mis en prison. On retarda son supplice de plusieurs jours, dans l'espérance qu'il abjurerait ses extravagantes erreurs, et qu'il reconnaîtrait son crime. Mais toutes les repré-

(*) *Essais sur Paris*, tome 3, page 251, édition de 1778.

sentations et les exhortations qu'on lui fit furent inutiles. Il persista toujours à soutenir que Jupiter était le souverain dieu de l'univers, et qu'il n'y avait point d'autre paradis que les Champs Élysées. Il fut brûlé vif, après qu'on lui eut coupé le poing et percé la langue. J'ai ouï conter qu'à la procession solennelle qu'on fit en réparation de l'action sacrilège de cet écolier, deux bœufs que l'on conduisait à la boucherie de l'Hôtel-Dieu, et qui se trouvèrent à la petite paroisse de Saint-Pierre, s'agenouillèrent devant le Saint-Sacrement, et que les deux figures de bœufs en pierre et en relief qu'on voyait sur le portail de cette paroisse, étaient un monument de ce miracle. »

HOCQUINCOURT (Voy. Charles DE MONCHI).

HOMASSEL (. . . . .), ancien chef des teintures de la manufacture royale des Gobelins, Abbevillois d'origine, a publié : *Cours théorique et pratique sur l'Art de la Teinture en laine, fil, soie, coton, fabrique d'indienne en grand et petit teints, suivi de l'Art du Dégraisseur et du Blanchisseur*, revu et corrigé par Bouillon La Grange; Paris, 1799-

1818, un vol. in-8°. Cet ouvrage est le plus pratique et le meilleur qui ait encore paru sur la teinture. Le médecin Sacombe, qui en fut l'éditeur, y ajouta ses propres expériences sur les végétaux colorans.

HONORÉ (St.), naquit, vers le milieu du 6me siècle, au village de Port, lieu alors plus considérable qu'aujoud'hui. Si l'on en croit quelques auteurs, il était fils d'Aimeric, comte de Ponthieu et de Boulogne, qui y fesait sa résidence; mais ces données sont incertaines. On ne sait rien de précis sur sa famille, ni sur le rang qu'elle occupait (*). Honoré, dès ses premiers ans, forma le dessein de se consacrer à Dieu. Il alla trouver Saint Béat, évêque d'Amiens, et se plaça sous sa direction. Après la mort de ce prélat, les suffrages du clergé et du peuple l'élevèrent sur le siège épiscopal de la même ville, qu'il occupa pendant trente-six ans (**). Il partage avec

(*) Les boulangers prennent Saint Honoré pour patron, dans l'idée que son père nourricier était de leur métier.

(**) Le peuple participait alors aux élections sacerdotales. Les

Saint Riquier la gloire de l'apostolat dans le comté de Ponthieu, leur patrie commune; mais il n'alla point comme ce dernier prêcher la foi sur les terres étrangères. Plein de mérites et d'années, il mourut le 16 mai l'an 600, dans le lieu même de sa naissance (*). On l'inhuma dans l'église de Port, et on y voit encore aujourd'hui son cercueil de pierre derrière l'autel. Dans le 9me siècle, on transporta ses restes à Amiens, pour les soustraire aux profanations des Normands. Dans la suite, on lui consacra le monastère des chartreux d'Abbeville, auquel on fit présent de sa tête, précieuse relique que tous les ans, le 16 de mai, un nombreux concours de fidèles venait visiter. La réputation d'Honoré ne fit que s'accroître avec le temps, et de nos jours encore,

évêques eux-mêmes étaient nommés par leurs troupeaux. La multitude accourait de toutes les parties du diocèse, pour réclamer ses droits; et ses acclamations, à la vue de quelque saint personnage, étaient prises pour la voix même du ciel (Voy. de Sismondi, *Hist. des Français*, tome 2).

(*) Il y avait anciennement à Port, un monastère de religieuses bénédictines, dont Sainte Austreberthe fut abbesse, au 7me siècle. Cette sainte, née dans les environs d'Hesdin, mourut à Pavilly, l'an 703. Sa vie a été écrite à Abbeville, par le P. Simon Martin, minime, et imprimée à Paris en 1635, un vol. in-12, orné de gravures curieuses.

il est dans les campagnes l'objet des merveilleux récits qui charment les soirées d'hiver (*). En 1204, Renold Chereins, Boulanger et son épouse, fondèrent à Paris, sous le vocable de cet évêque, une église paroissiale dans laquelle ils établirent des chanoines. Cette église, démolie en 1792, donna son nom à l'une des plus belles rues de Paris, et devint la sépulture du cardinal Dubois. En 1240, après de longs travaux, la construction de la magnifique cathédrale d'Amiens, qui devait durer encore près de trente années, ayant été suspendue faute d'argent, on fit une quête, en promenant dans toutes les communes du diocèse la châsse de vermeil qui renfermait les ossemens d'Honoré, et l'on recueillit ainsi des sommes considérables. Ce moyen lucratif fut souvent employé.

HUBERT (François), graveur, oncle maternel de Millevoye, né à Abbeville, le 2 février 1744, apprit le dessin dans sa ville natale, chez

(*) Les monumens de la Chartreuse d'Abbeville rapportent que les crucifix plantés sur les chemins le saluaient poliment, quand il passait devant eux.

Lefebvre (*), et sortit de cette école après y avoir étudié avec succès pendant cinq ans. Il alla à Paris en 1762, et se plaça sous la direction de Beauvarlet, son parent, qui le fit travailler à plusieurs de ses planches et à divers portraits. Il quitta Beauvarlet vers 1770, et ne tarda pas à faire paraître nombre de morceaux qui prouvent un très-bon goût de gravure; tels sont entr'autres : *Le Retour de la Nourrice*, d'après Greuze; *La Nouvelle Héloïse*, d'après Lefebvre; *La douce Mélancolie*, d'après Vien; *L'Adoration des Mages*, d'après ***. Cette estampe, commandée par le roi d'Espagne, qui l'avait chargé de graver sa galerie, est, dit-on, son chef-d'œuvre. On cite encore comme une de ses meilleures productions, le portrait de *Marie-Antoinette*, qui parut peu de temps après l'arrivée de cette princesse en France. Ce portrait remarquable par la finesse de sa touche, et surtout par une parfaite ressemblance, eut la vogue la plus méritée. Hubert excellait dans le portait. On lui doit ceux du

(*) Lefebvre (Philippe-Augustin) a donné les premières leçons du dessin et de la gravure aux Fauvel, aux Beauvarlet, aux Danzel, aux Dequevauviller et à plusieurs autres. Il n'était cependant que graveur médiocre; mais il avait un coup d'œil sûr, une excellente méthode.

chancelier Maupeou; de l'évêque d'Amiens, *La Motte d'Orléans;* de l'archevêque de Paris, *Christophe de Beaumont*; de *Henri IV*, etc. Son plus beau titre à la reconnaissance publique, est une action hardie et généreuse dans une des scènes les plus sanglantes de la révolution, et qui lui mérita la croix de la légion d'honneur lors de la création de cet ordre. Napoléon lui avait accordé en outre une pension de huit cents francs, mais il mourut peu de jours après, le 14 février 1809. C'est dans les rangs de la brave garde nationale de Paris qu'il avait signalé son courage.

IGNACE-JOSEPH DE JÉSUS MARIA (Voy. Jacques SANSON).

JEAN DE LA CHAPELLE, notaire apostolique et curé à Oneux, où il était né, a composé, en 1492 : *Chronique abrégée de l'Abbaye de Saint-Riquier*. Cette chronique était conservée dans la bibliothèque de Colbert, parmi les manuscrits de Duchesne. 2° Une *Vie de Saint Gervin*, imprimée dans le recueil des Bollandistes, au 3 mai.

LALLEMANT (Jacques-Philippe), né à Saint-Valeri, le 12 juillet 1660, fut un des plus zélés défenseurs de la constitution *unigenitus*, et se donna beaucoup de mouvement pour cette fameuse dispute. Le premier écrit qu'il publia sur ce sujet paraît être : *Le Véritable Esprit des nouveaux Disciples de Saint Augustin; Lettres d'un Licencié en Sorbonne, à un Vicaire-général d'un diocèse des Pays-Bas*, 1705-1706-1707, 3 vol. in-12, qui furent suivis d'un in-4°; tableau vrai à certains égards, quoique peint par la passion, dans lequel il se propose de faire sentir la fausseté de la doctrine des prétendus disciples de Saint Augustin. Ce livre n'est dépourvu, dit-on, ni d'intérêt ni de sel. Ses *Entretiens sur la Constitution*, en huit parties, et son *Journal des Assemblées de Sorbonne au sujet du P. Lecomte*, ont pour objet les querelles du temps, et méritent peu qu'on s'en occupe. On croit que le P. Lallemant est encore auteur de plusieurs écrits anonymes contre les jansénistes. Ceux-ci lui attribuent le *Mandement* de M. de Vintimille, contre les *Nouvelles ecclésiastiques*, en 1732, et différens opuscules contre leur parti. On pense aussi qu'il ne fut pas

étranger à la rédaction du *Supplément aux Nouvelles ecclésiastiques*, que les jésuites firent paraître de 1734 à 1748. On a encore de lui des livres de piété, comme le *Sens propre et littéral des Psaumes*, Paris, 1707-1728-1772, in-12; ouvrage qui met dans un beau jour ces sublimes cantiques, et qui eut nombre d'éditions, toutes rapidement enlevées. Fléchier a porté le jugement le plus honorable de ce livre, annoncé par l'auteur comme son premier début, et fait à l'âge de quarante ans. *Réflexions morales avec des notes sur le Nouveau Testament, traduit en français, et la Concorde des évangélistes*, 1713, douze volumes in-12. Lallemant voulut, par ses réflexions, faire oublier celles de Quesnel. Fénélon et vingt-trois autres archevêques et évêques firent l'éloge de son travail, et on trouve leurs approbations en tête du premier volume. Il y eut plusieurs éditions de cet ouvrage; mais il n'eut pas néanmoins autant de vogue que celui de Quesnel, plus énergique et plus pénétrant. Le P. Lallemant poussa ses travaux littéraires jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et les termina par sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, 1740, in-12, dont il s'est fait douze éditions jusqu'en 1808, in-24. On lui attribue encore

un assez grand nombre d'ouvrages, entr'autres: l'*Histoire de ce qui s'est passé au tombeau de Sainte Géneviève, et des Processions de sa châsse, avec sa vie, traduite du latin, suivie du texte latin* (publiée sous le nom pseudonyme du Père Charpentier), Paris, 1697, in-8°. *Le Père Quesnel séditieux dans ses Réflexions sur le Nouveau Testament*, Bruxelles, 1704, in-12, etc. Le P. Lallemant avait l'humeur enjouée, des manières franches et ouvertes, de la douceur, une élocution vive, ingénieuse et facile. Son cœur droit et généreux le fit aimer de tous ceux qui le connaissaient, et ses talens lui attirèrent des preuves, non équivoques, de satisfaction de la part du clergé, qui lui fit une pension de mille francs en 1723. Il mourut, le 19 avril 1748, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, et la soixante-onzième de son entrée chez les jésuites. Il avait eu des relations suivies avec le P. Bouhours.

LANGLET (Nicolas), fusilier à la 54me demi-brigade, né à Abbeville. Le 3me jour complémentaire an 7 (19 septembre 1799), il se jeta

dans la rivière qui le séparait de l'ennemi, encloua une pièce de canon, fit six prisonniers, et mourut d'une blessure qu'il reçut dans cette action (*Tables du Temple de la Gloire*, à la suite des *Victoires et Conquêtes des Français*).

LECLERC (JACQUES), curé et official à St.-Valeri, vivait au commencement du 17me siècle. On a de lui différens poëmes ascétiques, réunis dans un seul volume de quatre cent soixante-dix pages, Rouen, 1628, in-12. La pièce la plus considérable de ce recueil bizarre, est intitulée : *Uranie pénitente;* l'auteur y déplore ses fautes, et débute ainsi :

« Un jour que mon âme pressée
Des atteintes d'un grand remord,
Sentit couler en sa pensée
La souvenance de la mort;
Et que tous mes péchés énormes,
Puants, horribles et difformes,
Ouvrant les yeux de mon esprit,
Donnèrent à mon cœur l'alarme :
Il se fondit du tout en larme,
Et soupira ce triste écrit. »

Les autres pièces sont : *Les larmes de Saint-Pierre; les Repentirs, les Dédains, les Remords, les Soupirs, les Regrets d'un Pénitent;*

la Conversion de Saint Paul; la Contrition de la Madelaine (*) ; *le Jugement dernier; des Strophes et une Complainte* sur ces mots : Miseremini mei, vos saltem amici mei. *La Paraphrase du* Nunc dimittis; le *Retour et le Repentir de l'Enfant prodigue*, etc.

LEFEBVRE DE St-REMI (JEAN), dit *Toison d'Or*, premier roi d'armes de l'ordre de la Toison d'Or, et chancelier de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, était originaire du Ponthieu. Il a laissé des mémoires qui commencent vers l'an 1416, et vont jusqu'à l'année 1422, qui termine le règne de Charles VI. Lelaboureur les a fait imprimer au tome deux de l'histoire de ce monarque; Paris, 1661, in-f°. On les trouve aussi dans la *Collection des Chroniques nationales* du 13me au 16me siècle, par Buchon, dixième vol., 1825. Ces mémoires contiennent un récit détaillé de la bataille de Mons en Vimeu, et ceux de plusieurs autres évènemens arrivés dans le Ponthieu. Témoin oculaire de ces évènemens, l'auteur les dé-

(*) Voyez *Biographie Universelle*, tome 3, p. 657.

crit avec exactitude. Ses mémoires sont curieux ; mais il ne fait que raconter avec moins de détails, ce qu'avait raconté Monstrelet.

LEFEBVRE (François), curé de Cambron, principal du collége, et chanoine de St-Wulfran, né à Abbeville le 2 novembre 1648, mort en 1721, a publié un livre intitulé : *Relation du Voyage de l'île d'Eutopie*, Delet (Abbeville), 1711, in-12; ouvrage allégorique à l'imitation de l'Utopie de Thomas Morus, où l'on trouve des vues saines et de la piété, des réflexions hardies sur les mœurs et le salaire des prêtres, et le dénombrement de beaucoup d'abus. Les allusions sont claires, et les attaques fort vives.

LEFILLEUL (Gilbert), peintre et graveur, élève de Daret, né à Abbeville en 1644, était fils d'un chirurgien. On a de lui : *Les Mausolées de Blasset; Moïse tenant les tables de la loi; un Portrait de l'abbé de Rancé*, dédié à dom Claude de Vert; celui de ce savant

bénédictin; plusieurs sujets d'après Lebrun, Simpol, etc.

Pierre Lefilleul, son fils, gravait à Paris en 1755. On a de lui: les *Voituriers*, d'après Wouwermans; plusieurs Contes de La Fontaine, d'après Pater, etc.

LEJOILLE (Louis-Nicolas), l'un des plus intrépides officiers de la marine française, naquit à Saint-Valeri, le 11 novembre 1759 (*). Son père, marin très-expérimenté, le destinant à sa profession, le fit embarquer, dès l'âge de sept ans, sur le navire marchand qu'il commandait, et l'emmena à Marseille. Au retour de ce voyage, Lejoille vint faire ses études au collége d'Abbeville, puis alla les achever à Amiens. En 1772, il s'embarqua encore avec son père, et parcourut successivement les côtes d'Espagne, d'Afrique et d'Italie. Il le suivit ensuite à Petersbourg, et continua de servir

(*) Nous devons la plupart des détails qui composent cette notice, au zèle patriotique de M. Ravin, docteur-médecin à Saint-Valeri, qui a décrit dans un mémoire plein d'intérêt, un camp ou établissement romain, situé près de cette ville, et qui poursuit avec ardeur ses savantes et curieuses recherches.

sous ses ordres pendant dix ans. Ils naviguaient ainsi, tantôt pour la marine royale, tantôt pour le commerce. Leur bâtiment, armé en guerre, fesait partie de l'expédition commandée par le bailli de Suffren, qui se rendait aux Indes. Il assista au combat que les Français eurent à soutenir contre le commodore Johnston, dans la baie de la Praya, et fut expédié du cap de Bonne-Espérance pour apporter en France des nouvelles de l'escadre. Lejoille resta au service de l'état jusqu'à la paix de 1783; il passa ensuite dans la marine marchande. En 1793, il entra dans la marine militaire, et commanda la corvette *La Celeste*. Peu de temps après, il se rendit à Toulon, et fut nommé capitaine en second sur le vaisseau *Le Tonnant*, commandé par Cosmao. Ce bâtiment s'empare de la frégate anglaise *L'Alceste*, et Lejoille déploie dans cette affaire tant de résolution et d'énergie, qu'on lui confie le commandement du bâtiment capturé. Il appareilla bientôt. Le 7 mars 1795, il rencontre le vaisseau anglais *Le Berwick*, de soixante-quatorze canons. *L'Alceste* n'en portait que trente-six. Le combat s'engage avec acharnement; mais malgré la supériorité du bâtiment ennemi, Lejoille

parvient à le désemparer, et le force d'amener son pavillon. Cette brillante action, dans laquelle il reçut plusieurs blessures graves, lui valut sur le champ le grade de capitaine. Le représentant, Letourneur de la Manche, en mission auprès de l'armée navale de la Méditerranée, et témoin de ce combat, écrivit à la mère de Lejoille, en lui annonçant la prochaine guérison de son fils, une de ces lettres qui sont la plus belle récompense des braves. « Votre fils, lui disait-il, est conservé à sa patrie; consolez son digne père par l'espoir de le voir bientôt cueillir de nouveaux lauriers. » Puis il ajoutait : « Jouissez longtemps et paisiblement de la considération publique que vous mérite le présent que vous avez fait à la patrie, en lui donnant un tel défenseur. » En 1798, Lejoille montait *Le Généreux*, de soixante-quatorze canons, l'un des deux seuls vaisseaux échappés au désastre d'Aboukir. Pendant ce combat funeste, il fut sur le point de se rendre maître du vaisseau *Le Bellérophon*, celui-là même sur lequel Napoléon s'embarqua, lorsqu'il eut résolu de se livrer aux Anglais. Foudroyé par *Le Généreux*, ce bâtiment amène en hissant un fanal à sa corne d'artimon. Lejoille donne l'ordre de l'amariner;

mais les lenteurs de l'officier qu'il charge de cette mission, et qui n'ose point l'exécuter, donnent le temps à plusieurs vaisseaux ennemis de réunir leurs efforts contre *Le Généreux*, et le contraignent de lâcher prise. « J'ai donc manqué *Le Bellérophon*, par la faute d'un de mes officiers, écrivait Lejoille à son père; je crois que je l'aurais tué...mais il a payé sa négligence et sa désobéissance, pour ne pas dire sa poltronnerie; car quelques heures après, il a été tué par un boulet de l'ennemi. » Malgré les pertes qu'il avait éprouvées dans cette sanglante journée, Lejoille vint mouiller dans la rade de Corfou, amenant avec lui *Le Leander*, de cinquante-quatre canons, qu'il avait enlevé dans sa route, et que Nelson avait chargé de porter à Gibraltar la nouvelle de sa victoire. « Je fus obligé de le combattre pendant quatre heures trois quarts, disait-il encore à son père, faute de bons canonniers et de matelots. Il portait du vingt-quatre à sa première batterie, et du douze à sa seconde. Je devais l'avoir mis en cannelle en moins d'une heure, me battant avec lui bord à bord, et nous étant même abordés dans le combat. Mais nos vaisseaux sont on ne peut plus mal armés en matelots

et en officiers. Je puis dire que je n'ai aucune de ces deux espèces d'hommes à mon bord. Autant vaudrait-il naviguer avec des paysans. » Le séjour de Lejoille à Corfou lui fournit bientôt de nouvelles occasions de développer ses talens et sa valeur. Cette île manquait de tout. L'Italie, qui pouvait lui offrir des ressources, était au pouvoir des Russes. Mais plus le danger devient pressant, plus le commandant du *Généreux* redouble d'efforts. Il comprime la révolte qui venait d'éclater, en bombardant le faubourg de Manduchio, dont les habitans avaient donné le premier exemple de la rébellion; combat à Butrinto, contre les Albanais; marche à la tête des grenadiers pour attaquer les redoutes; harcelle l'escadre turco-russe, aux ordres d'Ocsakow, et forte de trente voiles, qui vient bloquer Corfou, tandis que les Albanais, au nombre de quinze mille, l'assiègent par terre. Rien ne l'ébranle; il poursuit deux frégates jusqu'à la distance de trois lieues; fait fuir les bâtimens qui voulaient lui couper la retraite; attaque peu de jours après le vaisseau amiral et deux frégates russes restées à l'ancre; se bat pendant plus d'une heure contre ces trois vaisseaux, leur fait éprouver des avaries

graves, et revient prendre son mouillage. Cependant les ressources s'épuisèrent. La position des Français devenait de plus en plus critique. *Le Généreux* reçut l'ordre de se rendre à Ancône pour y presser l'envoi des secours attendus, et pour les escorter. Lejoille mit à la voile avec le brik *Le Rivoli*, commandé par son compatriote Darras, qui était venu se réunir à lui en arrivant d'Egypte, et jeter l'ancre à Corfou à la face de l'ennemi. Ils traversèrent l'escadre turco-russe, qui leur lâcha plusieurs bordées, endommagea leurs bâtimens, mais ne put les arrêter. Arrivé à Ancône, Lejoille embarque un millier d'hommes avec des vivres et des munitions, et quitte cette ville un mois après la reddition de Corfou. Ne voulant pas s'engager dans le canal de cette île avant d'avoir des renseignemens certains sur sa situation depuis son départ, il résolut en attendant de se mettre en sûreté dans le port de Brindes, sur les côtes du royaume de Naples; il fallait y pénétrer de vive force. L'entreprise ne paraissait pas très-difficile. L'entrée était défendue seulement par un fort occupé par quelques centaines d'hommes, des bandes du cardinal Ruffo. Lejoille avait le dessein de passer à pleines voiles sous les batteries de

ce fort, et de le prendre à revers; mais son pilote ayant maladroitement échoué le vaisseau sous le fort, il se vit obligé de l'attaquer de front, et avec d'autant plus de désavantage, qu'il ne pouvait tirer sur lui que les canons placés depuis l'arrière jusqu'au grand mât. Malgré cela, le fort se rendit au bout de deux heures; mais malheureusement, peu d'instans auparavant, Lejoille fut emporté par un boulet. La reddition de la ville suivit immédiatement; mais cette conquête sans fruit ne compensa pas la perte que la patrie venait de faire dans la personne d'un officier aussi distingué que le commandant du *Généreux*. Ainsi périt, le 20 germinal an 8 (10 avril 1800), à l'âge de trente-neuf ans, ce valeureux homme de mer, qui promettait de marcher un jour sur les pas des Jean Bart, des Tourville et des Dugay-Trouin.

LEMAIRE (Pierre), pharmacien, né à Abbeville, alla s'établir à Paris, et se distingua dans sa profession. On a de lui : *Analyse de l'Eau minérale ferrugineuse qui se trouve à Abbeville*, 1740, in-12; des *Thèses*

et des *Mémoires* sur son art, qui ont été imprimés. Il mourut à Paris, en 1750. Le célèbre botaniste de Jussieu l'a cité dans ses ouvrages.

LEMOINE (JEAN), cardinal, fondateur du collége de son nom, dans la rue Saint-Victor, à Paris, naquit au 13me siècle, à Crécy, d'une famille obscure, qui y subsistait encore en 1645. Il commença ses études dans sa patrie, les continua à Abbeville, et alla les achever à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en théologie. Le pape Saint Célestin, qui connaissait ses talens, l'appela à Rome, et lui fit un accueil distingué. Il le nomma auditeur de Rote, et chancelier de l'église. On attribue ces faveurs au commentaire que Lemoine avait fait sur le sixième livre des décrétales. Ce travail, sur une matière qu'il connaissait à fond, fut accueilli par tous les savans, et lui valut la pourpre. Le successeur de Célestin, le célèbre Boniface VIII, l'envoya en 1302, en qualité de légat, auprès de Philippe-le-Bel. Il chercha à rétablir la paix qui avait été troublée entre ce prince et l'au-

dacieux pontife, à cause des subsides que le roi voulait lever sur le clergé; mais il ne put mettre un terme aux fameux démêlés qui occupèrent si long-temps la scène politique. Ses instructions, qui nous ont été conservées, n'offrent rien d'offensant dans leur forme (*), et le pape s'était flatté que Lemoine, qui était agréable à la cour, et grandement considéré du roi, dit Velly, réussirait dans sa mission. L'évêque d'Auxerre et le comte d'Alençon l'en avaient assuré, en sollicitant l'envoi de ce cardinal; mais Philippe ne voulut faire aucune concession; Boniface prescrivit alors à son légat d'excommunier le royaume, et de mener à Rome le confesseur du roi, pour y rendre compte de sa conduite et de celle du prince. Il paraît que Lemoine différa d'exécuter cet ordre, et qu'il ne négligeait rien pour arriver à une conciliation désirable, quand un incident vint rompre le fil des négociations. Le pape, cédant à l'emportement de son caractère, chargea l'archidiacre de Coutances, et un domestique du cardinal Lemoine, de porter en France les bulles d'excommunication. Ces messagers ré-

(*) Voy. Simonde-Sismondi, *Hist. des Français*, tome 9, p. 121.

pandirent sur la route des copies de ces foudres qui pouvaient tout incendier. Philippe, indigné, et instruit à temps, les fit arrêter à Troyes. Les offres de pacification du légat furent rejetées à l'instant même. On le mit en surveillance, et on l'entoura de gardes. On afficha jusque sur les murs de Saint-Martin-de-Tours, où il s'était retiré, l'ordonnance qui convoquait les états-généraux contre les attentats de son maître. Ces mesures rigoureuses, qu'il justifiait peut-être dans son cœur, dit Velly, le contraignirent à retourner à Rome. On assure qu'il avait su mériter l'estime des bons Français, sans rien perdre de son crédit auprès du pape. Le cardinal Lemoine assista, en 1305, au conclave qui se tint à Pérouse, pour l'élection de Célestin V, et le suivit à Avignon, où ce pontife avait résolu de fixer sa résidence. Il y mourut le 20 août 1313. Son corps fut transporté à Paris, dans un cercueil de plomb, et inhumé, selon ses désirs, dans l'église du collége qu'il avait fondé (*). Ce cardinal en fit et refit les réglemens dans les années 1302,

(*) Les bâtimens de ce collége sont aujourd'hui occupés par des manufactures, et le jardin a été converti en chantier de bois à brûler.

1308 et suivantes. Ses intentions portaient qu'il y aurait dans ce collége cent étudians, et six bourses en faveur des écoliers du diocèse d'Amiens, lesquels seraient à la nomination des chanoines de Saint-Wulfran. Le fondateur régla le montant des bourses sur le poids de l'argent. Les bourses des artistes valaient quatre marcs d'argent fin, au poids de Paris, et celles des théologiens, six marcs. Cette sage disposition préserva le collége de l'appauvrissement que lui aurait causé la baisse de la valeur des monnaies. « C'est, dit M. Dulaure, le premier exemple de cette précaution conservatrice que présente l'histoire des fondations des colléges de Paris. Les parens du cardinal Lemoine se plurent à augmenter, par des bienfaits nouveaux, les revenus et le nombre des boursiers de ce collége. Un d'eux, sans doute grand amateur de spectacle, y établit, en mémoire du fondateur, une fête nommée *la Solennité du cardinal Lemoine*, dont voici quelques détails. Le 13 janvier de chaque année, un familier de ce collége jouait pendant cette fête le personnage du cardinal : vêtu des habits de sa dignité, il le représentait à l'église et à table, et recevait gravement les hommages, les complimens en vers et en

prose, que venaient humblement lui adresser les écoliers de cette maison. Pendant la messe, célébrée en grande solennité, on voyait figurer les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, qui exécutaient des morceaux de musique en l'honneur du cardinal, et s'acquittaient d'un tribut de reconnaissance pour les bienfaits que leur théâtre avait reçus des personnes de la famille de ce prélat, qui possédaient, dans la salle de ces comédiens, une loge longtemps nommée *Loge du cardinal Lemoine* » (*Histoire physique, civile et morale de Paris*, tome 3, page 99, 3me édition. Ce cardinal a laissé différens monumens de son savoir, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Sa Glose, appelée *Aurea*, fut imprimée à Paris, en 1535, et à Venise, en 1586, avec quelques autres morceaux sur le droit canon, sous ce titre : *Glossa aurea nobis priori loco super sexto decretalium libro tradita per J. Monachum, etc.* Nicolas de Grambus, et non de Gravibus, son parent, a écrit sa vie. On prétend que c'est par erreur que, dans le dictionnaire de Moreri, on annonce que Lemoine avait occupé le siège épiscopal de Meaux.

LENFANT (JEAN), habile graveur, né à Abbeville, était fils de Jean Lenfant, maître brodeur, et de Marie Sanson. Par un acte du 7 mars 1641, il fut mis en apprentissage chez Claude Mellan, graveur et peintre du roi. Il fit de grands progrès sous les yeux de ce maître, et s'adonna spécialement au portrait, genre dans lequel il excella. On lui doit ceux du *comte de Brienne*, d'après Lebrun; de *F. Faure*, évêque d'Amiens; de *Louis de Machault*, prieur de S^t^.-Pierre d'Abbeville; de *Nicolas Blasset*, sculpteur; de *Jean de Gaudebout* géographe; de *Gabrielle Foucquart*, et de plusieurs autres personnages. On a encore de sa main quantité d'estampes d'après Annibal Carrache, Le Guide, Nanteuil, Ferdinand, Nicolas Loir, Claude Lefebvre, etc.; mais ces estampes, gravées avec une grande propreté, sont d'un travail un peu froid. Lenfant mourut à Paris, en 1674, après y avoir exercé son art pendant vingt-deux ans. C'est en sortant de son atelier, que le célèbre J. L. Roullet entra dans l'école de François De Poilly.

LEVASSEUR (Jacques), docteur en théologie, archidiacre et juge ordinaire de la cour spirituelle de Noyon, naquit au village de Vismes, où sa famille existe encore, le 21 décembre 1571, comme il l'apprend lui-même dans ces vers :

Vismes m'a vu sortir nouvellement au jour,
....
Vismes comble d'honneur toute la Picardie.

Après avoir fait ses premières études à Douai et à Tournai, chez les jésuites, il se rendit à Orléans, où il professa lui-même avec succès. Il quitta cette ville en 1602, et vint à Paris professer les humanités, la théologie et la philosophie, dans les colléges de Navarre, de Lisieux, des Grassins et de Montaigu. Il était recteur de l'université en 1609, et l'on voit par ses lettres, qu'il était lié avec les hommes les plus instruits et les plus distingués de son temps. Le chancelier Brulart de Sillery, le premier président au parlement de Paris, Nicolas de Verdun, le cardinal du Perron, et beaucoup d'autres parlent de lui avec éloge. Il était à Paris, lorsqu'il fut nommé archidiacre de Noyon, puis doyen de cette église (1613). On a de ce docteur un grand nombre d'ouvrages sous des

titres qui paraissent aujourd'hui ridicules; tels sont : 1° *Le Cri de l'Aigle provoquant ses petits au vol*, Paris, 1631 ; 2° *Antithèses ou Contre-pointes du ciel et de la terre*, ibid. 1608, in-8°. C'est un recueil de vers français sur des sujets moraux. 3° *Le Bocage de Jossigny, où est compris le Verger des Vierges et plusieurs autres pièces saintes, tant en vers qu'en prose*, ibid. 1608, in-8°. On y apprend plusieurs circonstances de la vie de l'auteur et de celle de quelques gens de lettres qui vivaient alors. 4° *L'Entrée et la Sortie de l'homme au monde, ou la Recherche de la terre promise*, en deux livres, ibid. 1612 ; 5° *Annales de l'église cathédrale de Noyon, avec une description et notice de cette ville*, ibid. 1633, 2 vol. in-4°; ouvrage mal écrit comme tout ce que Levasseur a composé en français; mais curieux et plein de recherches utiles (Voyez Becquet, *Notes Suppl.*). 6° *Franciæ Reges*, ibid. 1602, in-8°. C'est une liste des rois de France, en vers latins. 7° *Les Devises des Empereurs romains, tant italiens que grecs et allemands, depuis Jules César jusqu'à Rodolphe II*, ibid. 1608, in-8° de 72 pages, dédié au dauphin ; 8° *Tombeau dressé à la mémoire de messire Claude de Montigny, prêtre de l'oratoire*, ibid. 1625, in-8°; 9° *Diva Virgo*

Mediopontanæ, etc. 1622, in-8°. Il s'agit de la vierge de Moyenpont, pélérinage fameux à deux lieues de Péronne. 10° Plusieurs *Traductions* et des *Lettres* imprimées à Paris, en 1623. Ces lettres, dédiées au prince Henri de Lorraine, abbé de Saint-Denis, contiennent des anecdotes littéraires, beaucoup de principes sur diverses matières, quelques bons vers latins et de très-mauvais vers français. J. Levasseur avait une prédilection particulière pour Juste-Lipse, dont il imite le style, notamment dans ses lettres. Il mourut à Noyon, en 1636, âgé de soixante-cinq ans. On le regardait comme un homme éloquent, et on le chargea plusieurs fois de haranguer les princes et de grands magistrats. Cette vaine réputation n'a pas duré; son nom et ses ouvrages sont maintenant dans l'oubli (Voyez son éloge dans l'*Histoire du Collége de Navarre*, par Delaunoy).

LEVASSEUR (Jean-Charles), graveur, né à Abbeville le 21 octobre 1734, vint à Paris à l'âge de dix-neuf ans, chez Beauvarlet; mais il sentit bientôt que la manière de ce maître ne pouvait être la sienne, et que, pour réussir,

il devait suivre ses dispositions naturelles et son goût particulier. Ses différentes manières prouvent qu'il a su varier ses travaux suivant le style des maîtres d'après lesquels il a gravé. Parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, on distingue : *La Belle-Mère ; La Veuve et son Curé; Le Testament déchiré* (Greuze); *Léonard de Vinci mourant dans les bras de François Ier* (Ménageot); *Le Médecin Erasistrate découvrant l'amour d'Antiochus* (Colin de Vermont); *L'Amérique indépendante*, estampe allégorique présentée au congrès; *L'Histoire de Saint Georges*, d'après le pastiche que Téniers a peint dans le style de Rubens; *La Continence de Scipion* (F. Lemoine), et son pendant (Restout); *Vénus sur les Eaux* (Boucher); *Le Satyre amoureux*, et son pendant (Mettai); deux *Paysages* (Diétrick); *Les Quatre Saisons*, du célèbre Callet; une *Sainte Famille*, dédiée au grand aumônier de France; *Le Triomphe de Neptune* (Lépicié), supérieurement exécuté; plusieurs autres morceaux d'après Carle Vanloo, L. Lagrenée, Lemonnier, Peters, et surtout ceux d'après Greuze, au nom duquel Levasseur semble en quelque sorte associé (*). Cet habile graveur était doyen

(*) Greuze, pour prouver toute son estime à celui dont le sa-

de l'ancienne académie royale de peinture, de sculpture et gravure, dans laquelle il avait été admis en 1771. Le sujet qu'il fit pour sa réception, est le tableau de J.-B. Vanloo représentant *Vénus et Adonis.* Il était encore membre de l'académie de Vienne. Avant la révolution, il avait déjà mis au jour soixante-cinq sujets principaux. Nos longs orages politiques ne purent le distraire de son goût passionné pour les arts. Il mourut à Paris le 29 novembre 1816, et fut inhumé dans le cimetière du P. Lachaise. Ch. F. Bidou, homme de lettres et membre de l'université, prononça sur sa tombe un discours qui a été imprimé à Paris, chez Didot jeune, in-8° de douze pages. M. Pelissier a consacré (dans le *Mémorial universel, journal du cercle des arts,* 75me livrais.) une *notice* à cet artiste, non moins distingué par les excellentes qualités de son âme que par ses talens comme dessinateur et graveur. Parmi les élèves qu'il a formés, plusieurs

vant burin traduisait avec tant de grâces ses ouvrages les plus précieux, voulut se donner la jouissance de faire son portrait et de le lui offrir en reconnaissance des belles et nombreuses gravures qui assuraient à ses tableaux un grand prix et de nouveaux succès. Ce portrait a été gravé par lui-même, in-4°, et lithographié en 1822, par Motte.

sont devenus eux-mêmes des maîtres habiles (Voy. le *Moniteur* du 29 décembre 1816).

LEVASSEUR (Pierre-François), premier violoncelle de l'académie royale de musique, et professeur à l'école royale de musique et de déclamation, naquit à Abbeville, dans la rue des Rapporteurs, le 11 mars 1753. Il fut d'abord enfant de chœur à Saint-Wulfran; et destiné par sa famille à suivre la carrière ecclésiastique, il fit des études analogues à cet état. Mais entraîné par son penchant pour la musique, il se mit sous la direction de Belleval, qui lui enseigna les principes élémentaires, pendant trois mois seulement. Levasseur apprit ensuite, sans maître, la musique et le violoncelle, et devint d'une grande force sur cet instrument. « C'est, disent les auteurs du *Dictionnaire historique des Musiciens*, celui de tous les violoncellistes qui, pour la qualité du son, se rapproche le plus du célèbre Louis Duport. » Levasseur, après avoir parcouru la France, et tiré de son talent d'honorables produits, exécuta, en 1789, au concert spirituel, des concertos de Duport, et se fit remarquer,

en 1795, aux concerts de Feydeau. Quelques années après, il fut attaché à l'orchestre de l'académie de musique, et à la chapelle des Tuileries, que dirigeait alors l'auteur des *Bardes* et de *la Mort d'Adam* (*). Levasseur est mort à Paris, il y a environ douze ans. Il a laissé un frère et deux fils, qui se distinguent dans son art.

(*) C'est aux portes d'Abbeville, au village du Plessiel, paroisse de Drucat-Saint-Martin, que naquit, le 15 février 1760 (*a*), M. Le Sueur (Jean-François), membre de l'institut, surintendant de la musique de la chapelle du roi, chevalier de la légion-d'honneur et de Saint-Michel, etc., dont la musique sacrée soutient la concurrence avec les productions les plus renommées de l'Allemagne et de l'Italie, et qui a enrichi la scène lyrique de plusieurs compositions du mérite le plus rare, telles que : 1° *La Caverne,* opéra en trois actes, 1793; 2° *Paul et Viginie,* autre opéra, 1794; 3° *Télémaque,* tragédie lyrique en trois actes, 1796; 4° *Les Bardes,* en cinq actes, 1804; 5° *La Mort d'Adam,* autre tragédie lyrique, en cinq actes, 1809; véritables chefs-d'œuvre, où le génie du compositeur approprie toujours sa noble et brillante mélodie à la vérité dramatique et à l'effet théâtral. » Je ne trouve pas d'expression assez forte pour exprimer le plaisir, la sensation et l'étonnement que j'ai éprouvés hier soir à la représentation des *Bardes*, écrivait le célèbre Paësiello, le 14 juillet 1804; tout y est sublime, tout y est original, tout y est

(*a*) Voir les registres de la commune de Drucat, que nous avons été consulter nous-même. Un monument religieux, sur lequel on a inscrit le nom et les titres de M. Le Sueur, a été placé par ses soins, sur le chemin qui conduit de cette commune au Plessiel, et consacre ainsi l'attachement que notre illustre compatriote a conservé pour le lieu de sa naissance.

MACHECRIER (Valerand), né à Abbeville, a publié en latin une *Méthode de l'Art poétique*, Paris, Robert Etienne, 1529. Cette méthode, dit le P. Daire, a prouvé qu'il avait de bons principes de grammaire.

MACRET (Charles-François-Adrien), graveur, né le 2 mai 1750, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour son art, et fut envoyé à Paris, où il étudia avec succès les principes du dessin et de la gravure sous Nicolas Dupuis et Littrait de Montigny. Un accident funeste l'ayant privé de son père, il sentit la nécessité de s'appliquer ardemment au travail. Après la mort de ses premiers maîtres, il se plaça sous la direction d'Aliamet et de Saint-Aubin, et fit en peu d'années des

dans la nature. » C'est à cette occasion que Napoléon donna à M. Lesueur la direction de la musique de sa chapelle, le nomma membre de la légion-d'honneur, et lui fit présent d'une tabatière en or, portant pour exergue : *l'Empereur des Français à l'Auteur des Bardes*. Nous regrettons que les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer ici ne nous permettent pas de tirer un plus grand parti des documens précieux que nous nous sommes procurés sur ce compositeur célèbre, dont la réputation européenne fera la gloire éternelle du lieu qui l'a vu naître.

progrès étonnans. On lui doit : *La Samaritaine* (Vanderweff), et *La Prière de l'Amour* (Greuze); *La Fontaine enchantée* (Cochin); *La Fuite à dessein* (Fragonard) ; *L'Arrivée de J.-J. Rousseau aux Champs Elysées* (Moreau), pour servir de pendant à *L'Arrivée de Voltaire*, qu'il avait mise au jour peu de temps auparavant, etc. Mais c'est surtout dans *Les Prémices de l'Amour-propre* (Gonzalès), qu'il développa ce goût pur et ce style harmonieux qui le caractérisent. Consumé par une fièvre lente, que son ardeur pour le travail rendit peut-être incurable, il mourut à Paris le 24 décembre 1783, à l'âge de trente-trois ans, n'ayant pu terminer sa belle planche du *Siège de Beauvais*, à laquelle il donnait tous ses soins, et qui lui aurait infailliblement ouvert les portes de l'académie de peinture.

MALLET (PIERRE), né à Abbeville, vers 1630, était ingénieur ordinaire du roi et professeur de mathématiques à Paris. Il conçut le projet de réformer l'orthographe française, et chercha à développer son système dans les deux ouvrages suivans : 1° *L'architecture mi-*

litaire, ou les Fortifications particulières, générales et universelles, Paris, 1666, in-12; 2° *Le Jeu de Dames, et la Méthode d'y bien jouer; Ortografe nouvele et rézonée*, etc.; Paris, 1668, in-12 de quatre cent cinquante-six pages, avec deux planches. Le *Jeu de Dames* n'y occupe qu'une centaine de pages. L'auteur croit être le premier qui en a *trété* et qui *an a pu rézonablemant écrire.* Son plan consiste à écrire comme on prononce, sans égard pour l'étymologie, ce qui rendrait notre orthographe plus facile; mais ce système, qui aurait pu s'établir si l'académie française avait été instituée au 16me siècle, et que l'on propose encore aujourd'hui, est maintenant impossible. Une foule d'écrivains ont professé les opinions de Mallet. « *C'est d'un tans immémorial*, dit-il, *que ces retranchemans et changemans ont été proposés*, *et même jé an min, ou an ma propre posésion, plusieurs gramères, ou élémans de la langue francèze, imprimés, il y a plus d'un siècle, antre léquels on voi les écris de François de Larche, de Claude Lefranc et la gramère de Me. Jacque Silvius, médecin; cèle de Philipe Jubert, cèle de Me. Louis Mégret, etc.* Le livre de Mallet peut servir à faire connaître quelle était de son temps la prononciation de certains mots;

mais les trois quarts de son ouvrage sont en divagations. Après avoir montré combien le jeu de dames est supérieur aux échecs, et cité les plus fameux joueurs connus, l'auteur en donne les règles, et défie une *douzène* des meilleurs joueurs européens, ou de quelque partie de la terre au hasard, d'une *douzéne* de pistoles par chaque partie. Il termine son livre par l'explication de plusieurs autres jeux, et promet de donner dans un nouvel ouvrage, un *trêté* des jeux naturels et magiques et des *Labirintes.*

MANESSIER (Charles-François), conseiller du roi, lieutenant de la maîtrise des eaux et forêts, né à Abbeville, d'une famille honorable, vers l'année 1613, a traduit en français : 1° *Le Traité du Pallium*, ou manteau de Tertullien, Paris, 1665, in-12; 2° *Le Livre de la Pénitence*, avec *l'Exhortation aux Martyrs*, 1667, in-12, où l'on trouve un admirable portrait de Job. Manessier a encore publié quelques autres traductions que nous ne connaissons pas.

MANESSIER (Nicolas), prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, se signala dans la querelle du Jansénisme. La chaleur avec laquelle il se prononça contre la condamnation des cinq fameuses propositions attribuées au livre de Jansénius, lui mérita la confiance des évêques opposés à cette condamnation : ils le chargèrent d'aller à Rome avec un autre prêtre soutenir les efforts de Saint-Amour, qui pressait Innocent X de distinguer, d'une manière claire et précise, dans le jugement qui interviendrait, le sens dans lequel les propositions seraient condamnées, de celui dans lequel elles pourraient être soutenues; mais ces négociations échouèrent contre le crédit des jésuites. On trouve dans le *Journal de Saint-Amour* (pages 428 et suiv.), de longs détails sur cette mission. Nicolas Manessier soutint sa cause par des écrits qui nous sont entièrement inconnus. Il mourut à Paris le 15 janvier 1634, et fut inhumé à Saint-Jacques-du-haut-Pas.

MANESSIER (Charles), seigneur de Préville, lieutenant-général civil et criminel des ville et bailliage d'Hesdin et du comté de

Saint-Pol, procureur du roi à Abbeville, etc., est cité par le P. Lelong, dans sa liste des portraits des Français illustres; J. Lenfant *del. et sculp.*, 1655, in-4°. Nous n'avons aucun autre renseignement sur ce personnage.

MANESSIER DE GUIBERMESNIL (Michel), religieux augustin, né en 1682 ou 85, a publié : *Chronologie nucktographique des Seigneurs de la maison Duvivier et de leurs nobles alliances depuis Charlemagne jusqu'à présent*, in-4°. Le portrait de cet Abbevillois a été dessiné par Carle Vanloo, et gravé par le célèbre Wills, en 1748 (Voy. *Histoire des Nobles de la Germanie inférieure*, Gand, 1557, et l'*Hist. des Mayeurs d'Abbeville*, page 579, 772 et 807).

MATHIEU (NICOLAS SANSON, connu sous le nom de Père), capucin, était le frère consanguin du père Ignace. Il se voua au ministère de la chaire, et y parut avec éclat. Ce fut lui qui, dans l'église de St.-Nicolas-des-Champs, à Paris, prononça devant le parlement et la noblesse assemblés, l'*Oraison fu-*

nèbre de Henri IV (*). Cette pièce est un monument curieux de l'art oratoire à cette époque. L'auteur y met à contribution la mythologie, l'histoire grecque et romaine, l'Ecriture-Sainte, l'astrologie; s'épuise en hyperboles, en jeux de mots ridicules; fait un étalage immense de citations, et prouve ainsi beaucoup de savoir sans se montrer plus éloquent. Ce n'est pas qu'il ne s'anime quelquefois; il y a de l'âme et surtout un excellent patriotisme dans ces passages : « Ha ! ville de Paris, que tu es bâtie sous une constellation malheureuse ! que ta fortune est infortune, et que tes adventures sont sanglantes ! jadis les étrangers t'adoroient comme le lit de justice de nos roix, l'appui de leurs sceptres et l'assurance de leurs couronnes : mais hélas ! que diront-ils maintenant, quand ils sauront qu'en tes rues auront été violées les loix divines et humaines, qu'on y aura commis le plus exécrable parricide qui puisse être, et que ton pavé aura souffert être rougi du sang du roi des François, par les mains d'un François même ?.....Ils diront que jadis tu étois le

(*) On la trouve dans *les Oraisons et Discours funèbres de divers auteurs sur le trépas de Henri-le-Grand*, recueillis par G. Dupeyrat, Paris, 1610, 1611, un fort vol. in-12.

siège de justice et le lit des bonnes loix; mais qu'il faut maintenant ou que tu vives sans ordonnances, ou si tu ensuis quelques loix, il faut que tu périsses, car les ordonnances du royaume font raser les villes où les rois ont reçu quelque outrage....mais ce seroit, ô cher Paris! blâmer ton innocence, et avant que la renommée s'envoſe pour porter ces tristes nouvelles parmi les étrangers, je veux écrire sur ses aîles que Paris est si dolente de sa perte, qu'il n'y a cœur qui ne rende l'esprit..... Elle dira que c'est bien dans Paris, mais non de Paris que nos maux ont pris naissance; c'est d'une âme conçue par l'ouvrage de l'enfer, du ramas de toutes les ordures du monde, née parmi les sauvages, nourrie par les furies au carnage, et instruite au parricide; c'est d'une main infernale, c'est d'un bras diabolique qui s'est forgé en Angoulesme, qu'est cheust celui que toutes les armes du monde ne pouvoient ébranler. Ah! parricide main, que tu es cause de grands maux, et qu'abominable sera ta mémoire à la postérité!.....»

Le Père Mathieu, dont le nom est inscrit dans le martyrologe des saints de France, mourut à Paris le 30 décembre 1610. Son frère dit que les Huguenots l'empoisonnèrent pour avoir

converti une grande dame à la religion catholique; mais que les secours qui lui furent prodigués le rappelèrent à la vie (Voy. *Histoire Ecclésiastique d'Abbeville*, page 523; —*Des Mayeurs*, page 765).

MAUGUILLE, en latin *Madelgisilus*, saint anachorète, qu'on croit Irlandais de naissance, florissait vers le milieu du 7me siècle. Il venait de parcourir l'Allemagne, et traversait la France avec saint Furcy, lorsque ce dernier mourut à Maizerolles, dans le Ponthieu. Douloureusement frappé de sa perte, il se retira dans l'abbaye de Centule, puis alla vivre dans la retraite, à quelques lieues plus loin, à Monstrelet-sur-l'Authie. Il y fut visité par saint Vulgan (*), qui témoigna le désir de partager sa solitude et d'y mourir près de lui. Il y avait près de trente-cinq ans qu'ils s'y livraient ensemble à la prière, quand Vulgan cessa de vivre. Peu à près, vers l'an 685, Mauguille le suivit au tombeau. On l'inhuma dans son

(*) Ou Vilgaine. Quelques auteurs le font passer mal à propos pour un archevêque de Cantorberry. Les religieux de Saint-Valeri possédaient ses reliques.

ermitage, à côté de son ami. A la fin du 10me siècle, on bâtit une église sous son invocation, et cette nouvelle paroisse, érigée près de Centule, et dans laquelle on déposa ses reliques, se glorifia de porter son nom. Les moines de St.-Riquier, jaloux de posséder ces reliques, qui devenaient l'objet d'une grande vénération, les transportèrent, en 1113, dans leur église, où, depuis ce temps, elles sont encore.

MAUPIN (PAUL), né à Abbeville, a gravé, dans le dernier siècle, en bois et en camaïeu, plus de cent dessins de *prophètes*, de *sybilles*, d'*apôtres*, de *martyrs*, d'après Stella. Il ne faut pas le confondre avec un autre Maupin, son parent, qui a aussi gravé en bois.

MAUVOISIN, d'Abbeville, construisit, en 1768, l'horloge du beffroi d'Amiens, qui est regardée comme un chef-d'œuvre. Il paraît que cet artiste, ou était peu épris de son art, ou ne menait pas une conduite très-régulière; car, suivant la tradition, il fut enfermé dans

le beffroi pour achever son œuvre; et, en effet, on y montre encore l'établi et les outils dont il s'est servi (Voy. Dulaure, *Histoire des Environs de Paris*).

MELLAN (Claude), graveur et dessinateur célèbre, né le 23 mai 1598, dans une maison près du pont de Talance, étudia son art à Paris, sous Thomas de Leu et Léon Gautier. En 1617, il alla à Rome, où il se perfectionna sous la direction de F. Villamena. A son retour en France, Louis XIV lui accorda, avec le brevet de peintre et de graveur du roi, un logement au Louvre, en récompense du refus qu'il avait fait d'aller se fixer en Angleterre, où Charles II l'avait appelé. Mellan imagina une manière de graver avec un seul trait qu'il renflait ou diminuait suivant le ton qu'il avait besoin d'obtenir, et il a produit autant d'effet, autant de couleur par ce moyen nouveau, que s'il y avait employé plusieurs tailles. Ce procédé hardi et singulier, qu'il a porté au plus haut degré de perfection, présente sans doute une difficulté vaincue, disent les connaisseurs, mais il ne peut entrer en parallèle avec les tailles croisées qu'il avait, ainsi que les au-

tres graveurs, employées pendant son séjour à Rome, et qui varient bien mieux les objets qu'on veut rendre. Mellan s'était livré à la peinture par les conseils de Simon Vouet ; mais il quitta le pinceau pour s'adonner entièrement à la gravure, vers laquelle il se sentait préférablement entraîné. Ses plus beaux ouvrages, presque tous dessinés d'après ses propres compositions, sont : *Saint François dans le désert, à genoux devant la croix*, pièce distinguée par le savant contraste des travaux. *Psyché, prête à poignarder Cupidon endormi;* morceau d'un bel effet et en tailles croisées, d'après Vouet. *Saint Pierre Nolasque, enlevé au ciel par deux anges;* pièce de sa composition, la plus belle qu'il ait jamais faite, gravée en 1627, et devenue très-rare, la planche ayant péri, dit-on, dans un naufrage. Une épreuve de ce magnifique morceau a été vendue neuf cent quatre-vingt-quinze francs, il y a peu d'années, à Paris. *Saint Bruno, retiré dans le désert; Rebecca abreuvant les chevaux du serviteur d'Abraham*, d'après Le Tintoret; morceau d'une couleur admirable et du moëlleux le plus rare. *La Sainte Face*, grande comme nature, gravée d'une seule taille tournante qui commence au bout du nez. Ce tour

de force lui a parfaitement réussi (*). *La Galerie Justinienne*, ouvrage en deux volumes, qui, pour être complet, doit être composé de trois cent vingt-deux pièces; *Les Statues et Bustes antiques* des maisons royales, dont Étienne Baudet a gravé la suite, travail dans lequel Mellan parvint à donner à son burin la blancheur du marbre. On a encore de lui des portraits dessinés avec tout le goût et l'esprit imaginables. Nous citerons entre autres celui d'*Urbain VIII*, d'après Le Bernin; véritable chef-d'œuvre : ceux de *Gassendi*, de *Louis XIV*, de *Mazarin*, de *Richelieu*, etc. Son œuvre est très-considérable (**). Il marquait quelquefois C. M; mais presque toujours son nom. Le goût de Mellan s'était formé par un séjour de dix-sept années en Italie, durant lesquelles il ne cessa d'étudier les grands maîtres. Il mourut à Paris, le 9 septembre 1688, dans la 90me année de son âge, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ch. Perrault a inséré son éloge

(*) Il a eu la patience de faire deux fois, à la plume, le dessin de cette tête que tous les amateurs admirent. On voit un de ces dessins au cabinet des estampes de la bibliothèque du roi.

(**) C'est à Mellan que l'on doit les figures très-bien dessinées de la *Description Topographique de la Terre-Sainte*, du P. Roger.

dans le 2me volume de ses Hommes Illustres, et Florent Le Comte a publié le catalogue de son œuvre (Voyez *Introduction à la Connaissance des beaux arts,* Paris, 1691-1700). Mellan a fait son propre portrait à Rome, en 1635; le célèbre Édelinck l'a gravé en 1698.

MICHAULT (GERMAIN), né en 1752, élève d'Aliamet, a gravé plusieurs vues des jardins de Monceaux, d'après Carmontelle; *Acis et Galathée,* d'après La Fosse; une *Descente de Croix,* pour la galerie d'Orléans, pièce assez estimée, etc.

MICHON, moine de Saint-Riquier, se distingua dans le 9me siècle par de rares connaissances théologiques et littéraires. Il eut la direction de l'école qui existait alors dans ce monastère, et mourut en 865, après avoir formé d'illustres disciples : *Discipulos in omni doctrinarum genere nobilissimos reliquit.* Michon, selon Trithème, qui parle ainsi de lui, a laissé : 1° quatre *Livres d'Epigrammes* ; 2° un

Recueil d'Enigmes ingénieuses, qu'on qualifie de *Pulcherrimus ;* 3° une collection d'*Extraits* intitulés *Flores poëtarum;* 4° des *Hymnes* que Hariulfe a conservées dans sa chronique, et un volume de *Lettres* adressées à différentes personnes. Ces ouvrages n'existent plus. Trithème et dom Rivet pensent qu'il est auteur d'une relation des miracles de saint Riquier, depuis 814 jusqu'en 865, ouvrage qui, selon le dernier de ces évrivains, « n'est point indifférent pour l'histoire générale de France. » Mabillon et les Bollandistes l'ont fait imprimer.

MILLEVOYE (Charles-Hubert), naquit à Abbeville, dans une maison de la rue Saint-Wulfran, n° 6, le 24 décembre 1782, de Charles-Antoine Millevoye et de Marie-Anne Hubert. Il fit ses études au collége de cette ville, avec son jeune compatriote, M. de Pongerville, qui devait acquérir un jour une si haute renommée. Millevoye trouva dans les soins d'un professeur habile, M. Collenot fils, tous les secours nécessaires au développement de ses heureuses dispositions. M. Bardoux, savant helleniste, dont le nom mérite aussi

d'être conservé, lui apprit les élémens de la langue grecque; mais il devait ses véritables progrès aux soins de M. Collenot, il est juste de le dire. Millevoye n'avait pas encore terminé ses études, lorsque la révolution ferma les écoles. Son talent pour la poésie ne tarda pas à se révêler. La Fontaine ayant été mis entre ses mains, il voulut faire des fables (*); mais Florian est l'écrivain qu'il admirait alors le plus. En 1798, il vint à Paris à l'école centrale des Quatre-Nations, où il resta pendant une année, et y remporta le premier prix de littérature. C'est là qu'il connut M. J. Dumas, aux conseils duquel il avouait qu'il avait les plus grandes obligations, et qui ne cessa de lui vouer la plus tendre amitié, l'intérêt le plus constant. Forcé de choisir un état, il se destina au barreau; mais il fut bientôt rebuté du style de la chicane. Au commencement de 1801, il entra dans un magasin de librairie, et prit du goût pour cette profession, qui lui procurait l'avantage d'avoir autour de lui les livres les plus utiles. Il consacra trois années à ce nouvel apprentissage; enfin s'aperçevant

(*) Avant l'âge de treize ans, il en fit une qui fut insérée quelque temps après dans les bulletins de la Société d'Emulation.

qu'il n'était point né pour les affaires, il les quitta, et suivit en liberté la noble carrière que lui indiquait son talent et un penchant irrésistible. Il avait perdu son père depuis plusieurs années, et se trouvait à peu près libre de ses actions. Son premier recueil, dont la pièce la plus importante est celle des *Plaisirs du Poëte* (*), l'avait déjà fait connaître d'une manière avantageuse; ses concours académiques commencèrent sa réputation. Il possédait ce qu'il fallait pour y réussir, beaucoup de grâce et de délicatesse, un goût pur, une correction parfaite, une facture de vers élégante et souple, l'intelligence des effets poétiques. Ses compositions, presque toujours couronnées, le rendirent l'objet de l'attention publique, et le placèrent parmi les écrivains qui donnaient le plus d'espérances à la nation. « Le gouvernement, dit un biographe, semblait moins avoir fait les fonds d'un prix pour les poëtes, que ceux d'une rente pour un seul. » Sa santé, qui avait toujours été fort délicate, ne ralen-

(*) La première édition de ce poëme, publié en 1801, fut immédiatement suivie de *La Satire des Romans du jour*, pièce couronnée par l'académie de Lyon, qui en avait proposé le sujet. L'auteur avait alors dix-neuf ans.

tissait pas son ardeur pour le travail, mais l'obligeait à beaucoup de ménagemens. Il quitta Paris, où les amusemens du monde nuisaient à son repos, pour venir dans une campagne près d'Abbeville (*), goûter sans distraction les plaisirs de l'étude. Le 1[er] septembre 1813, il épousa mademoiselle Marguerite - Flore Delattre de La Molière, qui, par les grâces de son esprit et le plus tendre attachement, lui fit goûter les charmes d'un heureux hymen, et le consola de la perte d'une partie de sa fortune, que d'infidèles dépositaires lui avaient enlevée. Il était devenu père, et formait déjà pour son fils de vastes plans d'éducation, lorsque l'état douloureux de sa poitrine devint de plus en plus grave. Il se renferma durant six mois, croyant vaincre le mal que les secours de l'art ne pouvaient dissiper, et retourna au mois de juin 1816 à Paris, dans l'espoir d'y trouver un plus prompt soulagement. Toujours inquiet sur ses ouvrages, il ne cessait de les revoir et de les corriger. Craignant que l'air de la capitale ne lui fût contraire, il alla résider à Neuilly, et ne laissa pas s'écouler un seul jour sans s'occuper de son art, sans se livrer,

(*) A Épagnette.

au bord même de la tombe, aux derniers élans de son génie, « l'un des plus purs et des plus parfaits de notre âge, » dit M. Charles Nodier(*), celui de nos littérateurs qui cultiva peut-être le plus son amitié. C'est à Neuilly, huit jours avant de mourir, qu'il composa tout d'une haleine sa pièce touchante intitulée : *Priez pour Moi.* Il y avait passé six semaines environ, et se rendait à Paris avec son épouse, lorsqu'il se sentit fort incommodé du mouvement de la voiture. Il descendit aux Champs-Elysées pour s'y promener quelques instans; mais ses forces l'abandonnèrent tout à coup. Il eut beaucoup de peine à gagner la maison de M. Bardoux, son ancien professeur de grec, qui s'était fixé à Paris. Comme il devenait impossible de le conduire plus loin en voiture, on chercha et on trouva facilement dans les environs un logement, où il passa plusieurs jours dans un état de faiblesse extrême, mais sans tenir le lit. — « Si j'avais seulement douze ans à vivre, disait-il, j'ai de si grands projets d'ouvrages ! » Et un instant après : « Ma pauvre femme, que feras-tu après moi? Si je croyais être si près du terme, j'écrirais au roi pour

(*) *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, 1829, in-8°.

le supplier de te continuer ma pension ; et je prendrais des arrangemens avec un libraire pour une nouvelle édition des mes œuvres.....» Madame Millevoye passait seule la nuit dans sa chambre. Le 11 août 1816, vers minuit, il lui serra fortement la main, et tomba dans un profond assoupissement. A deux heures du matin, il expira sans douleur (*). La veille il avait encore travaillé deux heures, et lu presque entièrement un volume de Fénélon. Millevoye était ennemi de l'intrigue, passionné pour la gloire, et d'une modestie rare. Rien n'égalait sa défiance de lui-même ; il retouchait journellement ses ouvrages, et on lui reproche peut-être avec raison d'avoir cédé trop docilement à la critique. M. Charles Nodier fait à ce sujet d'intéressantes remarques (**) ; mais si les corrections de Millevoye ont nui à son talent ; s'il a eu le tort de contrarier sa muse et de la fatiguer par le travail, nous sommes loin de croire que sa persévérance dans le genre classique l'ait empêché d'obtenir une plus grande part de gloire. Voici du reste comment s'exprime

(*) On lui a élevé un monument dans le cimetière du P. Lachaise ; on y lit ces mots : *Charles-Hubert* Millevoye, *né à Abbeville, le 24 décembre 1782, mort à Paris le douze août* 1816.

(**) Lieu cité.

M. Nodier : « Si Millevoye était né quelques années plus tard ; si surtout il n'était pas mort trop tôt ; si, plus libre dans son élan, il s'était livré avec plus d'abandon à ses inspirations familières ; s'il avait été permis au temps où il écrivait de reculer les barrières de l'école, sans les rompre......il occuperait au-dessus du rang distingué qu'il a pris parmi les poëtes, un rang plus distingué encore. Il avait tout pour y parvenir : une délicatesse exquise de perceptions, une tendresse de cœur qui s'associait à toutes les impressions passionnées, une noblesse d'âme qui s'élevait à tous les sentimens généreux, une finesse de goût trop facile à blesser, comme on l'a vu, parce qu'elle participait de tous les élémens de cette organisation si vive et si ingénue, mais dont le temps aurait émoussé tôt ou tard la susceptibilité douloureuse. Les hommes de mon âge, à qui il a été donné d'entrer dans le monde littéraire sous les auspices de l'amitié de Millevoye, et qui ont eu le bonheur de conquérir, avant d'en sortir tout à fait, l'amitié de Lamartine, trouvent dans leur physionomie quelques-uns de ces rapports qu'on aurait trouvés peut-être dans leur talent, s'ils avaient été exactement contemporains. Celle de Millevoye, si mal exprimée par les pein-

tres (*), avec autant de douceur, de finesse et de grâce, avait cependant moins de puissance et de fierté; on lisait dans ses traits quelque chose de cette timidité ombrageuse, si naturelle d'ailleurs à un jeune écrivain, balancé entre les souvenirs de ses études et les instincts de son esprit, et qui marchait avec une gêne toujours croissante dans une carrière indécise. La nature s'était plu, si on ose le dire, à imprimer ce caractère, dans Millevoye, à tout ce qui manifeste l'âme; ses yeux doux et pénétrans, et même animés, ne voyaient ni bien

(*) Sa famille ne possédait de lui aucun portrait, aucune image qui pût, après huit ans, aider aux souvenirs de ceux qui l'ont connu, et contribuer à reproduire ses traits. Un jeune et habile peintre, M. Malécy, élève de Gros, se trouvant à Abbeville en 1824, ne désespéra point de créer sa figure. L'entreprise fut tentée en présence de madame Millevoye et de l'auteur de ces notices. La ressemblance du fils avec son père, la tradition de la veuve et les avis de M. Henri Tronnet, dont les souvenirs et le talent comme dessinateur, devaient être si utiles au peintre, lui ont fait retracer une image que la respectable mère du poëte n'a pu voir sans pleurer, et que ses parens et ses amis ont reconnue. Ce portrait a été envoyé à Paris pour servir de modèle au buste qu'on a placé dans la bibliothèque de l'hôtel de ville; mais des difficultés que l'artiste n'a pu vaincre, l'ont empêché d'en saisir la ressemblance. Les véritables traits de Millevoye sont dans le portrait que l'on doit à M. Malécy, et que madame Millevoye conserve pour le faire graver.

ni loin; son organe flatteur et sonore allait au cœur, et on y remarquait toutefois un peu d'embarras. Élégamment recherché dans ses manières, il avait cependant cet abandon du corps, cette mollesse d'attitude, qui trahissent les fatigues de l'imagination, et qui en trahissent quelquefois d'autres; on sentait en le regardant, même sans le connaître, que l'amour et la poésie avaient passé par là. Deux ou trois ans avant sa mort, un accident romanesque, dont mon amitié seule a peut-être surpris le secret, l'avait rendu boîteux, comme sir Walter Scott et lord Byron; et cette infirmité, par une exception qui lui était réservée, devint dans sa démarche un agrément de plus (*). »

Nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de reproduire ici ce portrait d'un poëte qui a laissé de si vifs regrets, et une mémoire si chère à ceux qui l'ont connu.

Louis XVIII avait accordé à Millevoye une pension de douze cents francs, qui, sur la demande de M. Cordier, a été continuée à sa veuve, dont ce célèbre minéralogiste est le

(*) Ce fut dans l'été de 1813, à Épagnette, qu'il fit la chute de cheval dont il resta boîteux.

parent (*). Ses productions, toujours enlevées avec rapidité, furent réunies en 1814-1815, Paris, 5 vol. in-18. Ses *Œuvres complètes*, sous la direction de M. J. Dumas, ont été achetées quinze mille francs, et publiées pour la première fois par Ladvocat, en 1822, 4 vol. in-8° (**). Le premier volume, orné d'un por-

(*) M. Cordier (Pierre-Louis-Antoine), membre de l'académie royale des sciences, et directeur annuel du muséum d'histoire naturelle, né à Abbeville le 31 mars 1777, fut reçu élève à l'école des mines en 1795. Après avoir été promu aux grades d'ingénieur en pied et d'ingénieur en chef, il fut nommé inspecteur divisionnaire en 1810. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, en qualité de membre de la commission des sciences, et fut, à son retour, plongé dans les cachots de Tarente, avec le général Dumas, le général Mauscour et l'illustre Dolomieu, qui l'avait, en quelque sorte, adopté comme son fils, et dont il eut le bonheur de faire briser les fers en implorant l'assistance de tous les savans. M. Cordier, que la science a conduit dans presque tous les états de l'Europe, au milieu de l'Océan, et jusqu'aux rives de la Libye, a été nommé, en 1819, à la place de professeur de géologie, vacante au muséum d'histoire naturelle, par la mort de Faujas de Saint-Fons. Il est auteur d'un grand nombre de *Mémoires* imprimés dans le journal des mines. Nous ne citerons que ses notices *sur les Volcans d'Auvergne*, *sur les Cévènes et les Pyrénées*; sa *Relation d'un voyage au Pic de Ténériffe*; ses *Mémoires sur les Mines de Houille de France*; *sur la Structure mécanique de l'Ecorce de la Terre*; enfin sa *Description générale des Mines, Usines et Carrières de plusieurs de nos départemens.*

(**) Le même libraire en a publié une nouvelle édition en 1823, 6 vol. in-18. Il en parut une autre en 1827, chez Furne, 4 vol. in-8°, semblable aux deux premières.

trait entièrement dénué de ressemblance, et tout à fait idéal, contient une notice biographique et littéraire ; trois livres d'élégies, dans lesquels le poëte a essayé de transporter l'élégie des nations étrangères et l'élégie antique (*). On y distingue particulièrement *La Chute des Feuilles ; La Demeure abandonnée ; Le Bois détruit ; Le Poëte mourant ; Le Phénix ; Homère mendiant ; L'Arabe au Tombeau de son Coursier*, etc. ; chefs-d'œuvre de grâce et de sensibilité, premier titre de l'auteur à la gloire. N'oublions pas *Stésichore*, ce chant allégorique, plein de chaleur et d'énergie, écrit en 1814.

(*) Quelques-unes de ces élégies ont été traduites en vers russes, par Dmitri Glebof, dans un recueil de poésies légères empruntées à divers poëtes français, Moscou, 1827, in-8°. « On s'étonne, dit *le Télégraphe de Moscou* (septembre 1827), en parlant de la traduction de M. Glebof, de voir refuser la qualité de poëte à Millevoye, par ceux qui se déclarent partisans de Schiller, de Byron et de Goëthe ; on peut reconnaître tout à la fois le génie de ces trois poëtes et celui de Millevoye. Beaucoup de ses vers se gravent également dans la mémoire et dans le cœur. Il ne s'est point traîné en esclave sur les chemins battus par ses prédécesseurs ; et si la mort n'était venue le surprendre au milieu de ses triomphes, peut-être occuperait-il le premier rang parmi les poëtes français contemporains. Avec autant d'imagination que l'auteur des *Méditations poëtiques*, il avait plus de variété dans l'esprit, un style plus correct et plus de véritable sensiblité. » Nous avons pensé qu'on aimerait à trouver ici ce jugement d'un critique russe sur Millevoye (Voy. *Revue Encyclopédique*, février 1828).

L'Indépendance de l'Homme de Lettres, pièce qui a remporté le prix de l'académie en 1806; *L'Invention poétique; Le Voyageur*, pièce couronnée par l'académie française, en 1807, se recommandent, non-seulement par le mérite d'un style ferme et pur, mais par de brillantes inspirations. *Les Jalousies littéraires*; cette pièce, dit Palissot dans ses mémoires, annonce une âme trop noble pour éprouver jamais les tourmens de l'envie, et un talent qui peut un jour l'exciter, et qui osera la braver. *Simèthe ou le Sacrifice magique*; poésies légères, dizains, huitains, ballades et romances, charmans morceaux qui seuls suffiraient pour assurer la réputation de leur auteur (*). Tome 2 : *Les Bucoliques de Virgile*, où il a vainement essayé de reproduire la douceur de ce poëte inimitable. Les premier, troisième, quatorzième, vingt-deuxième et vingt-quatrième chants de l'Iliade, où il s'est surpassé lui-même; les *Dialogues de Lucien*, où l'on retrouve la verve de l'original. Tome 3 : *Charlemagne à Pavie*, en six chants, se distingue par

(*) Un recueil de ses premiers ouvrages, publié à Paris, chez Rosa, en 1812, in-18, contient un assez grand nombre de petites pièces de ce genre, qu'on ne retrouve plus dans les nouvelles éditions.

une grande fraîcheur de coloris et de brillans détails ; mais le fonds de ce poëme a mérité de justes critiques. *Alfred*, quatre chants ; on y reconnaît sa touche délicate et gracieuse. *La Rançon d'Egill ; Emma et Eginard*, où le poëte a répandu tout le charme de son talent. *Belzunce* fut désigné par le jury de l'institut, pour l'un des prix décennaux que 1810 devait voir distribuer avec tant de pompe et de solennité; mais cette fête triomphale fut ajournée. Ce poëme était digne de la couronne, et par l'heureux choix du sujet, et par le bonheur avec lequel il a été traité. « On y désirerait, dit un critique célèbre, plus de variété, une ordonnance plus imposante, des épisodes plus touchans et mieux conçus ; mais on y trouve de la gravité, de l'élégance, de l'harmonie et d'énergiques tableaux. » *La Mort de Rotrou*, qui a remporté le prix décerné par l'institut, en 1811 (*) ; *Goffin, ou le Héros Liégeois*, poëme qui a remporté un prix extraordinaire en 1812 ; *L'Amour maternel*, sujet doux

(*) *Les Embellissemens de Paris*, pièce qui a remporté le premier accessit au jugememt de l'institut, dans le concours de la même année, a été supprimée dans les éditions posthumes. On la trouve, ainsi que *Le Chant de Virgile sur la Naissance du Roi de Rome*, dans un recueil des poésies de l'auteur, publié à Paris, chez Firmin Didot, un vol. in-18, sans date.

et touchant, auquel on n'a reproché que sa briéveté. *Hermann et Tusnelda*, scène lyrique (pour le mariage de Napoléon et de Marie-Louise) ; fragment de *Saül*, tragédie en trois actes. Tome 4 : *Ugolin*, *Corésus et Conradin*, tragédies, révêlent un talent dramatique qu'on ne supposait pas à la muse de Millevoye ; la dernière surtout. *Six Dialogues des Morts*, de son invention ; *Clovis*, poëme héroïque, dont on n'a imprimé que le quatrième chant et un épisode du huitième. La conception de ce poëme était grande, dit M. Dumas ; si le jeune poëte eût accompli la tâche qu'il s'était imposée, il eût élevé un monument dont sa patrie eût pu s'honorer. *La Fête des Martyrs* et quelques *Epigrammes* fort agréablement tournées. Indépendamment du poëme de Clovis, il avait tracé le plan de deux autres poëmes ; l'un sur *La Captivité de saint Louis*, et l'autre sur *Moïse*. C'était principalement au premier de ces poëmes, et à la traduction complète des œuvres d'Homère, qu'il devait consacrer son beau talent. Aux pièces dont nous venons de parler, il faut joindre la *Bataille d'Austerlitz*, qu'il a chantée en vers dignes du sujet (recueil cité plus haut, Paris, F. Didot). *Le Passage du Mont Saint-Bernard* (premier recueil publié par l'auteur en 1801).

Ces deux pièces ne se trouvent plus dans ses œuvres. Nous citerons encore : *Etrennes aux Sots*, Paris, Capelle, in-12 de vingt-quatre pages ; et les discours préliminaires des huit premiers volumes de l'ouvrage intitulé : *Petite Encyclopédie poétique, ou Choix de Poésies dans tous les genres*, recueillies par lui et Philipon La Madeleine, Paris, 1804-1809, quinze vol. in-18. M. Bouilly a publié dans *Les Encouragemens de la Jeunesse*, une jolie nouvelle intitulée : *Millevoye ou l'Amour maternel*. On trouve dans le *Mémorial de la Société d'Emulation d'Abbeville*, année 1816, n° 17, une *Notice* intéressante sur ce poëte aimable, par M. André de Poilly, dont le talent justement apprécié par Millevoye (*), devint entre eux le lien d'une amitié que rien ne put altérer. Messieurs de Pongerville et Henri Tronnet ont aussi jeté quelques fleurs sur sa tombe, dans le *Journal d'Abbeville* et *Le Mercure*, année 1816.

(*) M. de Poilly, à qui nous avons emprunté quelques-uns des détails qu'on vient de lire, a publié un *Traité élémentaire de la Versification latine*, Abbeville, 1819, in-8°, qui lui a mérité d'honorables suffrages (Voir le *Moniteur* du 6 février 1820). Ceux de ses amis qui sont dans la confidence de ses travaux, espèrent que la littérature ne sera pas privée des productions de sa plume élégante et facile.

MONCHI (JEAN DE), d'une ancienne famille du Ponthieu, qui possédait les terres de Senarpont (*), Caïeu, Vismes, Leure, Hocquincourt, etc., était gouverneur du Boulonnais. Le duc de Guise, à la tête de l'armée française, assiégeait la ville de Calais, qui était tombée au pouvoir des Anglais en 1347. Monchi, par son intelligence et son audace, parvint, en quelques jours, à rendre à la couronne une place qu'on regrettait depuis cette époque; et voici de quelle manière. Il réussit, à la faveur d'un déguisement, à pénétrer dans cette ville, reconnut les forces de l'ennemi, étudia les fortifications, mesura les fossés, s'exposa aux plus grands périls, et apprit que chaque hiver la moitié de la garnison anglaise repassait le détroit. Monchi fit part de ces observations au duc de Guise, et le détermina à emporter la place, regardée comme imprenable, et qui avait coûté onze mois de siège à Édouard III. Après avoir trompé les ennemis par des marches feintes, Guise attaqua tout à coup le fort de Sangate, et l'enleva le 1er janvier 1558. Dès le huit du même mois, les Anglais, délogés du

(*) L'hôtel de Senarpont était situé sur la place Saint-Pierre, près de l'ancienne église de Saint-Eloy.

château, acceptèrent une capitulation qui permettait à la garnison de se retirer de la ville; mais sans ôter *un clou ni un pavé de sa place*. Un tel évènement avait paru aux Anglais si peu à craindre, qu'ils avaient placé sur la porte du château cette inscription :

> Les Français à Calais viendront planter le siège,
> Quand le fer et le plomb nageront comme liège.

Monchi de Senarpont fut récompensé par une grande part de butin, une dotation de mille neuf cent cinquante-huit mesures de terre, et le grade de lieutenant-général du roi en Picardie. Il s'était déjà distingué contre les Anglais, en 1544 et 1545, près de Boulogne.

MONCHI (Charles de), de la même famille que le précédent, plus connu sous le nom du maréchal d'Hocquincourt, naquit au commencement du 17me siècle. Il entra de bonne heure au service, et signala sa valeur dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous le règne de Louis XIII, à la Marfée, à Villefranche, etc. Il commandait l'aîle gauche de l'armée française à Rethel, en 1650, et reçut le bâton de maréchal l'année suivante. Il battit ensuite les Espagnols en Catalogne, puis

força leurs lignes devant Arras; fut battu à Bléneau par le grand Condé, et à Gien, où Turenne répara sa défaite et sauva la cour. Il partageait dans presque toutes ces occasions l'honneur du commandement de l'armée royale avec Turenne; mais il flétrit sa vie par la trahison. Piqué contre Mazarin, qui lui avait ôté le commandement de l'armée pour le laisser sans partage à Turenne; excité dans sa haine contre ce cardinal par la duchesse de Montbazon, dont il était éperduement épris (*), il écouta les propositions des Espagnols et du prince de Condé, qui lui offraient une somme considérable, et la lieutenance-générale de la Flandre, s'il voulait consentir à leur livrer Péronne et Ham. On délibéra sur les moyens d'empêcher d'Hocquincourt d'introduire les ennemis dans ces deux places importantes. L'armée espagnole s'avançait; le prince de Condé, avec ses troupes, était à deux lieues de Péronne, et son parti se ranimait. Si la trahison lui en ouvrait les portes, les discordes civiles allaient se prolonger, la guerre revivre au centre du royaume. Turenne sauva la patrie en conseillant

(*) C'est à cette dame qu'il écrivait : « *Péronne est à la belle des belles*.

à Mazarin de gagner le traître qui arborait si ouvertement l'étendard de la révolte. On entama des négociations avec lui. Ces négociations durèrent quinze jours, pendant lesquels d'Hocquincourt donne audience tantôt aux envoyés de la France, tantôt à ceux de l'ennemi, et ne rougit point de se mettre à l'enchère. Enfin le traité fut conclu. Le maréchal se fit payer deux cent mille écus, et se démit de son gouvernement de Péronne en faveur de son fils. Peu de jours après, il se lia de nouveau avec le prince de Condé, qui combattait toujours contre sa patrie; gagna l'officier qui commandait à Hesdin, et le détermina à recevoir les Espagnols (*). Ensuite il alla les joindre à Dunkerque. Turenne s'étant rapproché de cette place pour la reconnaître avant de l'attaquer, d'Hocquincourt marcha droit au devant de lui avec ses cavaliers, et reçut le prix de sa criminelle conduite, en tombant sous les coups de mousquetons français, au milieu des ennemis, le 13

(*) Ceci se rapporte à la révolte de Balthazard de Fargues (Voy. *Le Vieil et le Nouvel Hesdin, ou Histoire de ces deux villes*, par S. Mondelot, Abbeville, 1823, in-8°). Nous saisissons avec plaisir l'occasion de mentionner cet ouvrage de notre estimable compatriote M. Mondelot, à qui l'on doit encore : 1° quelques *Essais Poétiques;* 2° *Leçons du Moyen Age, à l'usage des classes d'humanités,* Hesdin, 1824, in-8°.

juin 1658. La fameuse conversation de ce maréchal avec le P. Canaye, imprimée dans les œuvres de Saint-Évremont, peint parfaitement son caractère et son esprit. L'auteur de ce morceau, que quelques-uns attribuent à Charleval, a eu pour but de jeter du ridicule sur les principes des jésuites, concernant la grâce. Le portrait d'Hocquincourt a été gravé par Nocret, Ch. Lebrun, Boissevin et Moncornet (Voy. *Hist. du vicomte de Turenne*, par de Ramsay.

MOREL D'ARLEUX (LOUIS-MARIE-JOSEPH), conservateur des dessins et planches gravées du musée royal, naquit à Abbeville, d'une famille honorable, en 1755. Son goût pour la peinture se manifesta dès l'enfance, et deux fois il fit le voyage d'Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. A son retour, il se fixa à Paris, où le genre du paysage et la gravure occupèrent son temps. Attaché, en 1795, à l'école Polytechnique, en qualité de garde des dessins et archives, il fut, l'année suivante, appelé à diriger l'une des divisions du musée, qu'on venait d'organiser sous le nom de chalcographie, et chargé de recueil-

lir les œuvres des meilleurs artistes. Les connaissances spéciales qu'il devait à dix ans de séjour en Italie, le rendaient propre à accroître l'éclat de la riche collection confiée à ses soins. Nul ne portait plus de savoir, de critique et de clarté dans l'étude des productions de l'art, ne les classait plus nettement, et ne les jugeait mieux. Peu d'hommes ont mieux compris le langage énigmatique de l'antiquité, et reconnu avec plus de certitude et de facilité les attributs des personnages mythologiques ou historiques. Aussi le savant Denon le consultait-il quand il avait quelque doute sur le sujet d'une composition quelconque, et l'appelait-il *l'Œdipe du musée, le grand dénicheur des dieux du paganisme et des saints du paradis.* Digne collaborateur de ce savant célèbre, Morel d'Arleux avait beaucoup contribué à établir le bel ordre qui fesait ressortir au musée Napoléon, toutes les richesses de nos victoires (*). Il avait pro-

(*) Napoléon avait chargé Denon, directeur-général des musées, de faire modeler les bustes des Français les plus célèbres dans les arts; mais comme il n'existait pour quelques-uns d'entre eux aucun portrait, aucune image que l'on pût consulter, Denon fit connaître à l'empereur l'impossibilité de compléter la collection. Complétez également, répondit Napoléon, vous avez des amis dont vous posséderiez le buste avec plaisir, qu'ils posent. C'est à cette occasion que le buste de M. d'Arleux fut exécuté

posé à l'administration du musée, d'acheter à l'avance, des jeunes graveurs qui annonçaient un beau talent, leur première grande planche à un prix plus élevé que celui qu'ils pouvaient espérer alors. Par suite de cette proposition, la chalcographie acheta la planche de *La Vierge* dite *la belle Jardinière*, gravée par M. Boucher-Desnoyers, d'après un tableau de Raphaël. L'expérience prouva combien cette spéculation pouvait devenir profitable au musée, car cette planche créa la réputation de ce célèbre artiste, et rapporta, dit-on, à la chalcographie, près de quarante mille francs. Mais différens obstacles s'opposèrent à la continuation d'une entreprise si importante et si utile.

Aux formes extérieures les plus aimables et les plus nobles, Morel d'Arleux joignait le rare assemblage d'un esprit vaste et d'une belle âme. Peu de personnes ont eu à un pareil degré, cette mémoire qui conserve tout ce qu'on a lu et observé, et cette délicatesse de tact qui fait tout apprécier avec justesse. Il mourut à Paris le 6 avril 1827. La place qu'il occupait depuis trente années dans l'administration du musée

par Mlle. Julie Charpentier, sous le nom de Pierre Lescot, architecte, auquel on attribue la belle fontaine des Saints-Innocens, qui décore la place de la Grande-Halle, à Paris.

royal, est maintenant supprimée. Comme peintre, il n'a fait que quelques paysages, dans lesquels on remarque une grande entente de la perspective. Le sujet de son tableau principal est *Cicéron découvrant le Tombeau d'Archimède, près de Syracuse.* C'est une toile de six pieds de largeur sur quatre de hauteur. Morel d'Arleux a contribué à la rédaction de plusieurs ouvrages relatifs aux arts, et publié dans les journaux un très-grand nombre de notices biographiques sur les artistes. On lui doit encore : *Dissertation sur un traité de Charles Lebrun, concernant le Rapport de la Physionomie humaine avec celle des animaux*, etc., Paris, 1806, grand in-f° sans nom d'auteur. Cet ouvrage fut composé pour tenir lieu du discours, malheureusement perdu pour nous, que Charles Lebrun prononça sur le même sujet, en 1671, dans une des conférences de l'académie de peinture.

MOURETTE (François), savant théologien, ancien maire d'Abbeville, conseiller et avocat du roi au présidial de cette ville, a publié : *Enchiridium psalmorum Davidis, ex hebraïca*

veritate cum psalterii canticis, in latinum carmen redactum et illustratum, Paris, 1581.

NICOLSON (JEAN-BARTHÉLEMI-MAXIMILIEN), dominicain, naquit à Abbeville le 20 avril 1734. Il fit ses études au collége de cette ville, entra chez les jacobins en 1754, et professa la théologie et la philosophie. Nommé successivement à différentes chaires publiques, il y soutint la réputation qu'il s'était justement acquise dans son ordre. Il était prieur du couvent de Paris, lorsqu'on l'envoya, en qualité de préfet apostolique, à Saint-Domingue. Il a publié : 1° *Essai sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue*, Paris, 1776, fig.; 2° *La Solitaire des rochers*, Château-Fort, 1787, in-12. Cet ouvrage renferme la vie et la correspondance de Jeanne-Marguerite de Montmorency, née à Paris en 1645, morte en 1700. (Voy. ce nom dans le *Dictionnaire de Feller* et *la Biographie univers.*) Nicolson mourut à Abbeville, le 21 août 1812.

NITHARD, abbé de Saint-Riquier, était fils du célèbre Angilbert, et de Berthe, fille de Char-

lemagne (Voy. Angilbert). Il naquit quelque temps avant l'année 790, époque à laquelle son père embrassa la vie monastique. On ne sait rien de Nithard jusqu'à l'année 840, ou environ; mais il paraît certain qu'il fut élevé dans le monastère de Saint-Riquier. Il hérita de son père le gouvernement des rivages de l'empire, depuis la Seine jusqu'à l'Escaut, et Baluze ne s'est pas trompé, en disant qu'il fut abbé de Saint-Riquier : c'est ce qu'attestent la *Chronique d'Hariulfe*, le *Gallia-Christiana* et beaucoup d'autres monumens. Contraints de rechercher la protection des comtes, pour échapper à la fureur des hommes du nord qui dévastaient leurs terres et menaçaient leurs vies, les moines donnaient à ces guerriers le surnom d'abbés, *abbates comitis* (*), et y joignaient une part de leurs immenses revenus; ce qui a fait douter que Nithard eût embrassé la règle de saint Benoît. Il ne serait cependant pas étrange qu'il eût été tout à la fois pieux cénobite et valeureux guerrier. On sait que les prêtres et les évêques portaient les armes au 9me siècle (**). Nithard servit avec gloire dans

(*) Ducange, *Hist. manuscrite des Comtes de Ponthieu.*

(**) Gaillard, *Hist. de Charlemagne.*

les armées de Charlemagne, et fut l'un des généraux qui combattirent à Fontenay avec Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, contre Lothaire et Pepin. Il triompha de ce dernier en enfonçant son corps d'armée, et contribua ainsi au succès de cette bataille, la plus meurtrière et la plus destructive qui ait jamais été livrée entre Français. Il avait embrassé les intérêts de Charles-le-Chauve, qui lui donna toute sa confiance, et le députa, en 840, vers l'empereur Lothaire, son frère, pour négocier la paix. Deux ans après, Charles choisit encore Nithard, avec onze de ses plus fidèles courtisans, pour régler ses partages avec Louis-le-Germanique. Nithard fit tous ses efforts pour éteindre la haine qui divisait les ambitieux enfans de Louis-le-Débonnaire, et étouffer la guerre civile entre les trois frères; mais il ne put y réussir, et fatigué du monde et de ses orages, il vint, après s'être dépouillé des biens considérables qu'il possédait, passer ses derniers jours à l'ombre des autels, dans le monastère de Saint-Riquier. Les Normands l'arrachèrent bientôt au calme de la solitude et à la paix du cloître. Ces audacieux pirates venaient encore une fois d'aborder en France, et livraient la Neustrie et les deux rives de la Somme aux

flammes et au pillage. Nithard rassemble des guerriers, marche à leur tête, attaque vigoureusement l'ennemi, et reçoit dans le combat une blessure mortelle, l'an 853, selon les uns, ou 858, selon d'autres. Il fut enterré près de son père, à Saint-Riquier, où son corps, renfermé dans un cercueil de bois rempli de sel et garni de peaux, fut retrouvé intact dans le 11me siècle. Nithard est auteur de *l'Histoire des Divisions entre les Fils de Louis-le-Débonnaire*, qu'il composa, selon toute apparence, dans l'abbaye de S^t^.-Riquier, par ordre de Charles-le-Chauve. « Quoique cette histoire (si l'on en excepte l'introduction qui remonte à Charlemagne) n'embrasse qu'un espace de trois ou quatre ans, c'est un des morceaux les plus curieux de nos annales, dit le savant Walckenaër, parce que l'auteur, à la fois homme de guerre et homme d'état, qui n'a manqué ni d'esprit ni de jugement, fut témoin des évènemens qu'il raconte, et a connu les causes secrètes qui les avaient produits. Son ouvrage est divisé en quatre livres; le premier, qui sert d'introduction, renferme le récit sommaire de ce qui s'est passé depuis l'an 814 jusqu'à l'an 840; dans les trois autres livres, l'auteur est très-exact à marquer les époques de chaque fait,

et à indiquer les lieux qui en furent le théâtre. Il n'oublie pas non plus de faire mention des éclipses et des changemens de saisons, ainsi que des principaux évènemens de l'histoire générale. L'ouvrage de Nithard prouve un homme instruit, et même un écrivain assez habile dans l'ordre et la distribution de sa narration. Son style, à la vérité, est souvent obscur et embarrassé; mais ce défaut doit être en partie attribué au siècle dans lequel il a écrit. » L'histoire de Nithard a paru pour la première fois dans les Douze Historiens contemporains, que Pithou fit imprimer à Paris, en 1588. Duchesne, après l'avoir corrigée, la publia en 1636 dans le tome 2 de ses Historiens de France. Kulpis la fit passer ensuite dans son ouvrage, qui parut à Strasbourg, en 1685. Dom Bouquet en donna, en 1749, une édition beaucoup plus correcte dans le tome 7, page 10 du *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, et y joignit, ainsi que Duchesne, une dissertation de Paul Pétau, qui mérite d'être lue (*). Le président Cousin, dans son *Histoire de l'Empire d'Occident*, tome premier, a

(*) *De Nithardo comite, Caroli Magni ex filiâ nepote, breve syntagma,* 1613, in-4°.

mis au jour, en 1685, une mauvaise traduction de l'histoire de Nithard, où l'on trouve des fautes graves. On ne fera point les mêmes reproches à celle qui a été insérée par M. Guizot, dans sa belle *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis la fondation de la monarchie, jusqu'au 13me siècle*, avec des éclaircissemens et des notes, Paris, 1824. Nithard a rapporté, en roman et en tudesque, les sermens prêtés à Strasbourg, en 842, par Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique, et leurs armées respectives. Ce morceau précieux pour l'histoire des langues que parlaient alors les anciens Francs, fut d'abord publié par Bodin, dans le cinquième livre de sa république, en 1578. Il a été le sujet d'un grand nombre de dissertations. La première est celle de Fréher, en 1717; la plus approfondie, et la meilleure peut-être, est celle que M. de Mourcin a fait paraître en 1815, in-8° de quatre-vingt-quatre pages. Il y donne en tête une liste de quarante et un auteurs qui se sont occupés du même sujet. Le manuscrit de Nithard est à la bibliothèque du roi, sous le numéro 1964. Il fesait autrefois partie de celle du Vatican. L'ouvrage de M. de Mourcin contient un *fac simile* de son écriture. On le trouve également dans Roquefort, *Glos-*

saire de la langue romane; disc. prélim. page 20 (Voy. *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, tome premier, page 379).

NOBLET (CHARLES), de l'académie de musique, né à Abbeville, était claveciniste à l'orchestre de l'opéra, et organiste à Paris, où il mourut en 1769, âgé de cinquante-quatre ans. On a de sa composition un *te deum*, et quelques autres chants d'église; plusieurs cantates, et différens morceaux de clavecin publiés en 1756. Son portrait a été gravé par Elizabeth Pourvoyeur, in-4° (Voy. *Bibliothèque française* du P. Lelong, tome 4, *Liste des Portraits*, page 41, édition de 1775, et le *Dictionnaire des Musiciens*).

PERRÉE (JEAN-BAPTISTE-EMMANUEL), contre-amiral, naquit à Saint-Valeri-sur-Somme, le 19 décembre 1761. Son père, qui avait parcouru la carrière maritime, le destina à la même profession, et le fit entrer, dès l'âge de douze ans,

dans la marine marchande, où il parvint, après de longs voyages, au grade de capitaine. Il passa, en 1793, dans la marine militaire, en qualité de lieutenant de vaisseau. Commandant de la frégate *La Proserpine*, il captura, dans une seule croisière, soixante-trois bâtimens, au nombre desquels était une frégate hollandaise de trente-deux canons, qui ne se rendit qu'après un combat opiniâtre. Ces brillans succès le firent nommer, en 1794, capitaine de vaisseau. Il prit alors le commandement de *La Minerve*, et à la tête de quatre frégates et de deux corvettes, il fut chargé d'aller détruire les établissemens anglais, à la côte d'Afrique. Non-seulement il parvint à exécuter les ordres qu'on lui avait donnés, mais il s'empara encore dans le cours de cette expédition, de cinquante-quatre bâtimens richement chargés. En 1795, il reprit aux Anglais, dans la rade de Tunis, une frégate et deux corvettes françaises, qu'il ramena dans le port de Toulon, d'où il était sorti peu de jours auparavant, et y débarqua six cents prisonniers ennemis. En 1798, il fit partie de l'expédition d'Eygpte, en qualité de chef de division, sous les ordres de l'amiral Bruéys. Après le malheureux combat d'Aboukir, Bonaparte chargea Perrée de parcourir le Nil, afin de con-

courir aux opérations de l'armée, et suivre tous ses mouvemens. Perrée arma un grand nombre de bâtimens légers, et rendit, avec cette flotille, des services importans aux troupes, soit en leur fournissant des vivres, soit en transportant de l'artillerie et des munitions sur les points où l'on n'aurait pu parvenir que très-difficilement par terre. Il eut différens engagemens sur le Nil, avec des bâtimens de guerre turcs, qu'il parvint à détruire : il y fut blessé, et l'intrépidité qu'il montra dans toutes ces occasions, lui valut un sabre magnifique, sur lequel était gravée cette inscription : d'un côté, *bataille de Chebreiss;* et de l'autre, *donné par le général Bonaparte.* A l'époque de l'expédition de Syrie, Perrée reçut l'ordre d'embarquer à Alexandrie l'artillerie nécessaire au siège des places fortes, et de venir croiser devant Jaffa. Il débarqua dans ce port un grand nombre de pièces avec des munitions suffisantes, et ce convoi, depuis longtemps attendu, répandit une allégresse universelle dans toute l'armée. Il croisa pendant quarante-deux jours sur les côtes de Syrie, entre deux divisions bien supérieures en forces; prit deux bâtimens de la flotte destinée à secourir Djezzar pacha, dans lesquels étaient les canonniers, les bombardiers et mineurs, ainsi que

plusieurs pièces de canons. Bonaparte ayant échoué devant Saint-Jean-d'Acre, donna ordre avant tout d'évacuer les blessés. Perrée fut chargé de cette mission, et reçut du général en chef la lettre suivante :

» Au camp devant Acre, 11 mai 1799.

« Le contre-amiral Gantheaume vous fait connaître, citoyen amiral, ce que vous avez à faire pour enlever quatre à cinq cents blessés que je fais transporter à Tentoura, et qu'il est indispensable que vous transportiez à Alexandrie et à Damiette : Vous vaincrez, par votre intelligence, vos connaissances nautiques et votre zèle, toutes les résistances que vous pourrez rencontrer ; vous et vos équipages acquerrez plus de gloire par cette action que par le combat le plus brillant ; jamais croisière n'aura été plus utile que la vôtre, et jamais frégates n'auront rendu un plus grand service à la république. »

Au mois de juin 1799, il appareilla avec une division de frégates et de corvettes qu'il avait ordre de ramener en France, et allait rentrer à Toulon, lorsqu'il fut atteint par la flotte anglaise qui le poursuivait depuis vingt-huit heures. Il se défendit glorieusement, mais accablé par des forces supérieures, et contraint de se

rendre, il fut conduit en Angleterre. Le gouvernement français se hâta de l'échanger, le nomma contre-amiral, au mois de décembre 1799, et le chargea d'aller prendre à Toulon le commandement d'une division destinée à ravitailler Malte. Il appareilla le 10 février 1800, monté sur *Le Généreux*, qu'accompagnaient une frégate, deux corvettes et une flûte, portant trois mille hommes de troupes, une grande quantité de vivres et de munitions de guerre. Dans la traversée, il détruisit plusieurs bâtimens anglais, et le 18 du même mois, il était à la hauteur de Malte. Il espérait y entrer le même jour, lorsqu'il aperçut la frégate *Le Succès*, fesant partie de l'escadre anglaise, et manœuvra pour la capturer. Un cutter, qui accompagnait la frégate, força de voiles pour prévenir l'amiral Nelson, qui croisait au vent de l'île. Cet amiral se rapproche et laisse arriver sur le convoi français avec quatre vaisseaux et plusieurs frégates. Perrée s'empresse aussitôt de sauver les bâtimens de sa division, en leur donnant le signal de virer de bord, et manœuvre lui-même pour échapper à l'ennemi; mais forcé de combattre, il essaie de se frayer un passage au travers des quatre vaisseaux, et fond avec impétuosité sur *Le Foudroyant*, que montait l'amiral Nelson.

Assailli à la fois par les quatre vaisseaux, il est blessé à l'œil gauche, dès le commencement de l'action. « *Ce n'est rien, mes amis*, dit-il avec calme à ceux qui l'entouraient, *continuons notre besogne.* » Il ne quitte pas son banc de quart, et continue à diriger les manœuvres avec le plus grand sang froid. Au bout d'une heure, et après des efforts inouis de courage, un boulet lui emporta la cuisse droite : il tomba sans connaissance, et par un triste effet du sort, mourut sur la place même où son illustre compatriote Lejoille, frappé comme lui par un boulet, avait rendu le dernier soupir (Voyez *Lejoille*). Son corps fut inhumé à Syracuse, dans l'église de Sainte-Lucie, le 21 février 1800, et ses armes suspendues au-dessus de sa tombe, à gauche de l'autel. Perrée, dont les Anglais eux-mêmes appréciaient les talens et admiraient le courage, n'a laissé à sa veuve et à sa fille unique que la gloire de son nom.

PICOT (*) Victor-Marie), graveur, né à

(*) M. Picot (François), l'un de nos peintres les plus remarquables, né à Paris en 1786, est fils d'un Abbevillois, et parent de ce graveur. Il remporta le grand prix en 1813, et reçut, en 1824,

Abbeville en 1744, a demeuré long-temps en Angleterre, où il a fait paraître un nombre considérable d'estampes et de portraits pointillés. On cite particulièrement *l'Ile de Cythère*, *Diane au bain*, grande composition d'après Amiconi, etc. Picot ne revint à Abbeville que sur la fin de ses jours, et y mourut le 7 janvier 1802.

POCQUET (LOUIS-JEAN-BAPTISTE-WULPHY), capitaine de vétérans, naquit à Rue en 1745. Grenadier de la légion de Soubise en 1761, il reçut plusieurs blessures dans les campagnes de Hanovre, où sa conduite fut remarquée. En 1767, Pocquet entra dans les gardes-du-corps, puis passa

la décoration de la légion d'honneur. On a vu de lui au salon du Louvre : *l'Amour qui abandonne Psyché pendant son sommeil; Saphire qui tombe mort devant les apôtres ; Oreste épuisé par ses fureurs, s'endormant dans les bras d'Electre ; Jésus-Christ baptisé par Saint-Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain ; Raphaël peignant sa maîtresse la Fornarina*; les portraits de *S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans* et de sa famille; celui de *Talma*, etc. En 1824, M. Picot représenta pour l'hôtel de ville de Paris, *S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême à Chiclana*. La même année, il y eut aussi de lui au salon : *Céphale cherchant inutilement à rendre Procris à la vie*. Ce tableau et l'*Oreste* ont reçu les honneurs du musée du Luxembourg.

successivement dans la gendarmerie, compagnie d'Artois, et dans le régiment de Rohan, infanterie. En 1790, admis comme lieutenant à l'hôtel des Invalides, il fut peu de temps après nommé capitaine de la 40me compagnie de vétérans au fort de Bellegarde, en Roussillon, où il parvint à déjouer les manœuvres secrètes que les Espagnols entretenaient dans cette place, et à empêcher qu'ils ne s'en rendissent maîtres. Mais le trait suivant, que la gravure a reproduit dans différens recueils (*), est celui qui l'honore le plus. Le 21 fructidor an 4 (1796), Pocquet arrive à Auch, département du Gers, à la tête de la compagnie de vétérans qu'il commandait, et trouve les habitans vivement indisposés contre une demi-brigade qui en formait la garnison, et dont ils avaient à se plaindre. L'effervescence était portée au comble. Les soldats et les citoyens, également sous les armes, allaient en venir aux mains, lorsque Pocquet, séparé de sa troupe, parut au milieu d'eux. C'est en vain que quelques baïonnettes se tournent contre lui, bravant le péril qui le menace, il s'élance à travers les fusils, les relève, arrache même avec intré-

(*) Voyez entre autres *Les Fastes de la Nation française*, par Ternisien d'Haudricourt, tome 2, in-f°.

pidité ceux des plus furieux, leur reproche avec énergie de vouloir faire usage de ces armes contre des Français et des frères; il rappelle aux militaires l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs; aux citoyens leurs devoirs envèrs les magistrats dont ils méconnaissent la voix, et par cet acte de fermeté, parvient à arrêter les funestes effets de la révolte. Le capitaine Pocquet mourut à Abbeville, dans les premières années de la restauration.

POILLY (François de), l'un des graveurs les plus célèbres qu'Abbeville s'honore d'avoir produits, y reçut le jour en 1622. Son père, qui était orfèvre, lui donna les premières leçons de dessin, et l'envoya à Paris, en 1639, sous la direction de Pierre Daret (*), près duquel il eut

(*) Pierre Daret, graveur au burin, à qui l'on doit une collection presque complète des portraits des personnages illustres du seizième siècle et du commencement du dix-septième, ainsi qu'un fort grand nombre d'estampes faites d'après les plus fameux peintres de différentes écoles, était d'Abbeville, suivant des titres généalogiques qui existent encore dans la famille de François de Poilly, et qui concernent cette famille. Ce fait est confirmé dans *l'Histoire du comté de Ponthieu*, tome 2, page 363; et les auteurs du tableau qu'on voit dans la bibliothèque publique, n'ont point hésité à placer Daret parmi les hommes dignes de mé-

bientôt fait de brillans progrès. L'envie de perfectionner ses talens par l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, lui inspira le désir de se rendre, en 1649, à Rome, où il passa sept années, fesant sa principale occupation de copier les statues et les tableaux des grands maîtres, sans perdre de vue la gravure qu'il y étudiait sous Bloëmaërt. Il publia à Rome un assez grand nombre d'estampes, entr'autres : *Saint Charles Borromée, donnant la communion aux pestiférés*, d'après Mignard, pièce capitale du peintre et du graveur, d'autant plus précieuse que le tableau n'existe plus. De retour à Paris, en 1656, il y vit ses ouvrages recherchés. Par brevet du 31 décembre 1664, Louis XIV le nomma son graveur ordinaire, « en considération, dit le monarque, des beaux ouvrages qu'il a mis au jour, tant en Italie qu'en France. » Parmi ceux qu'on estime le plus, nous citerons *la Vierge* dite *au Linge;* elle lève un voile pour montrer à saint Jean l'enfant Jésus qui dort (Raphaël); *la Vierge* dite *au berceau*, ou *Sainte Famille* dans un paysage (Raphaël); *La Sainte Famille*, (Poussin); *La Nativité* (Le Guide); *La Fuite en Egypte* (le même); *le Mariage de Sainte Ca-*

moire, nés à Abbeville, malgré les biographes qui le font naître à Pontoise, en 1610, on ne sait sur quel fondement.

therine (Mignard); un *Grand Christ;* un *Saint Jean dans l'île de Pathmos* (Lebrun); *La dispute de Minerve et de Neptune*, sur la question de savoir qui donnerait son nom à la ville d'Athènes (le même); La *Vision d'Ezéchiel* (Raphaël), etc. Les bonnes épreuves de ces estampes se vendent à de très-hauts prix, et figurent dans toutes les collections précieuses. Poilly a aussi gravé plusieurs portraits, tels que ceux de *Louis XIV*, de *Bossuet*, de *Mazarin*, de *Lamoignon*, de *Fabert*, de *Bignon*, du *cardinal Baronius*, etc. La douceur, le moëlleux et le brillant du faire, distinguent son œuvre immense. On a peine à concevoir, quoiqu'il ait été aidé par d'habiles élèves, qu'il ait pu porter à près de quatre cents le nombre de ses planches; car la manière de Bloëmaërt, qu'il avait adoptée, très-lente et fort difficile, mais très-agréable, exige un travail prodigieux et une patience inaltérable. Poilly avait le rare talent de conserver les grâces, la noblesse et la précision des tableaux qu'il gravait : « Peut-être eut-il été à désirer qu'il mît plus de variété dans ses travaux, dit *la Biographie Universelle;* ses hachures, généralement du même grain et de la même largeur, donnent à ses estampes un ton monotone qui, cependant, se trouve en quelque sorte compensé par la pureté des for-

mes et la suavité de l'exécution. » Il n'y a point de graveurs dont l'école ait été aussi célèbre, et à qui l'art ait dû tant d'élèves excellens. On cite parmi eux Hainzelman, d'Ausbourg; Amelin, graveur du roi de Bavière; Vanderbans, qui s'est fait estimer à Londres; J.-L. Roullet, qui l'a presque égalé dans son art; un autre graveur d'un nom bien connu à Abbeville, Duflos, qui avait parfaitement imité sa belle manière de graver; (*) le célèbre Edelinck, que la France n'a pas encore remplacé depuis plus d'un siècle qu'il est mort, et beaucoup d'autres que nous ne citerons pas. Poilly mourut à Paris, au mois de mars 1693, âgé de soixante-onze ans. Il avait épousé la fille d'un marchand d'estampes nommé Hermann Weyen, dont il eut six enfans. L'abbé Goujet a publié son éloge, et J.-L. Roullet, en 1680, a gravé son portrait d'après le dessin que F. de Poilly en avait fait d'après lui-même; mais Roullet étant mort avant de l'avoir achevé, Pierre Drevet le termina. (Voy. *Robert Hecquet*).

(*) Suivant la *Biographie Universelle*, Duflos (Claude), mort à Paris en 1747, y serait né l'an 1678. Son fils, Claude-Augustin, mourut très-vieux dans la même ville, en 1785. Le dictionnaire des graveurs de Bazan fait mention d'eux sans indiquer le lieu de leur naissance.

POILLY (Nicolas de), graveur, frère et élève du précédent, naquit à Abbeville en 1626, et mourut à Paris en 1696. Il eut aussi de grands talens; mais il n'a pas égalé François. Le portrait a été sa principale occupation. On lui doit ceux de *Louis XIV* et de *Marie-Thérèse d'Autriche*, son épouse; de *l'abbé de Marolles*, du *duc de Tresmes*, de *Michel Letellier*, du *prince Henri de Bourbon*, fils naturel de Henri IV, etc. Il a aussi gravé plusieurs sujets d'histoire, tels que *Saint Augustin*, d'après Champagne; une *Sainte Famille*, d'après Lebrun, où la Vierge tient sur ses genoux l'enfant Jésus qui dort. Cette estampe, connue sous le titre du *Silence*, est d'un travail infiniment gracieux. Ce maître laissa deux fils, aussi graveurs. L'aîné Jean-Baptiste, mort en 1728, a surpassé son père. Il fit le voyage de Rome, et fut de l'académie. Il avait une pointe ferme, un burin pur, une grande précision de dessin. On a de lui : une *Suzanne accusée*, d'après Coypel; *l'Adoration du Veau d'or; la Verge de Moïse, dévorant celle des magiciens de Pharaon* (Poussin); *la Madeleine chez le Pharisien* (Lebrun); *le Martyre de Sainte Cécile*, d'après les dessins du Dominicain.

Son plus bel ouvrage est *la Galerie de Saint-Cloud*, d'après Mignard.—François de Poilly, son frère, fit le voyage de Rome avec lui. Il grava dans cette ville *Sainte Cécile donnant son bien aux pauvres* (Dominicain). Depuis son retour à Paris, où il est mort en 1723, il n'a rien fait d'important. Le fils de ce dernier, aussi graveur, est peu connu.

POISSANT (Thibaut), sculpteur et architecte, né à Abbeville en 1605, fut nommé conseiller de l'académie en 1663, et mourut en 1668 (*). En 1641, Nicolas Poussin, premier peintre du roi, chargea Poissant d'exécuter les chapiteaux des colonnes et les autres ornemens en bronze doré qui décoraient les bains d'Anne d'Autriche, dans l'intérieur du Louvre. Poissant, que Sauval nomme à tort *Perlant*, ornemaniste et ciseleur de talent, remplit sa tâche avec le plus grand soin. En 1652, il travailla

(*) Voy. *Collec. de Lettres de Nicolas Poussin*, Paris 1824, in-8°. page 383.—*Entretiens* de Félibien.—*Musée de Sculpture antique et moderne*, page 499.

avec Anguier, Regnaudin et Coustou (*), au mausolée du maréchal de Montmorency, décapité à Toulouse, sous le règne de Louis XIII. Ce magnifique tombeau existe encore à Moulins, dans la chapelle du Collége. En 1793, des Vandales s'apprêtaient à le détruire, lorsqu'au milieu d'eux une voix s'écria : « Quoi ! vous allez renverser le monument d'un bon républicain, puisqu'il est mort victime du despotisme ! » Le marteau leur tomba des mains, et le tombeau fut respecté. Les autres ouvrages de Poissant ne nous sont pas connus : son nom même nous aurait échappé, si le P. Ignace ne l'avait cité en rapportant la fin tragique de Henri de Montmorency, dans son *Histoire des Mayeurs d'Abbeville*, page 813.

POISSANT (Jean-Baptiste), naquit dans la ferme du Halloy, paroisse de Neuilly-l'Hôpital, le 21 mai 1747, de Pierre Poissant, laboureur, et de Marie-Françoise Chivot. Peu disposé à embrasser l'état ecclésiastique, auquel son père le destinait, il sortit du séminaire, et sollicita

(*) *Biographie Universelle*, tome 30, page 21.

un emploi dans les bureaux de l'administration de l'enregistrement et des domaines. Sa demande ayant été favorablement accueillie, on le vit donner des preuves de si grands talens, qu'on le nomma bientôt administrateur. M. Poissant était un de ces hommes de bien qui, en s'acquittant toujours et parfaitement de leurs devoirs, ne peuvent manquer d'obtenir une juste considération. Bon ami, bon parent, il employait tout son crédit à être utile, et les Abbevillois trouvaient en lui un protecteur zélé. Il termina son honorable carrière au mois de juillet 1813, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

POULTIER (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, naquit, en 1753, à Huppy, près d'Abbeville, et mourut en 1719 (*). Poultier, dit-on, gardait les vaches dans sa jeunesse, et employait le temps qu'il passait au milieu des champs,

(*) Nous avons trouvé le lieu et la date de la naissance de Poultier, ainsi que celle de sa mort, dans un *Dictionnaire des Artistes*, manuscrit, par M. Alexandre Lenoir, que nous avons fait consulter à Paris.

à faire avec son couteau de petites figures en bois. Un assez bon sculpteur d'Abbeville, nommé Lempereur, dont les ouvrages décoraient plusieurs églises de cette ville, notamment celle de la Chapelle, ayant reconnu le germe de ses talens, à travers la faiblesse de ses productions, l'aida de ses conseils, et l'envoya à Paris chez un statuaire. Bien convaincu qu'un artiste qui veut se faire une réputation durable doit être instruit, Poultier s'attacha à l'étude. On a de lui une *Lettre sur les plus belles Statues des jardins de Versailles* (*Choix des Mercures*, tome 18, page 70). Voici ceux de ses ouvrages que nous avons pu découvrir : 1° *Statue de Didon sur le bûcher*, dans les jardins de Versailles; 2° un fort beau *Vase*, dans le même jardin (Voy. *Almanach de Versailles*, année 1782); 3° *La Charité et la Persévérance*, bas-reliefs dans le chœur de Notre-Dame de Paris; 4° *Le Tombeau du marquis et de la marquise de L'hôpital*, dans l'église des Augustins de la place des Victoires; 5° *Statues de saint Firmin, martyr*, et de *saint François-de-Salles*, dans la cathédrale d'Amiens; 6° *Divers Ornemens de la place Vendôme.*

POUTRINCOURT (JEAN DE BIENCOURT, sieur de), gentilhomme, né à Abbeville (*), partit de cette ville en 1604, avec deux vaisseaux; l'un de 120 tonneaux et l'autre de 140, et se rendit en Amérique, accompagné de plusieurs familles qui s'étaient attachées à sa fortune. Après avoir doublé le cap de Sable, il entra dans la baie française, où il fonda la colonie de Port-Royal, à vingt lieues de la rivière Saint-Jean, et bâtit un fort dans l'île de Sainte-Croix. Il revint en France peu après, et retourna, en 1606, dans son établissement de Port-Royal, qu'il fortifia; mais les guerres de France l'obligèrent de l'abandonner quelque temps après. On a plusieurs ouvrages sur l'histoire de cette expédition, entr'autres : 1° *Voyage des sieurs de Monts et de Poutrincourt, en la Nouvelle-France*, *en* 1604. Cette relation se trouve dans l'histoire de la Nouvelle-France, par Marc Lescarbot, livre 4. 2° *Nova Francia : Description de la Nouvelle-France et du Voyage de MM. de Monts, de Pontgravé et de Poutrincourt*, *en Acadie*, *traduit du français en anglais*, par P. Erondell, Londres,

(*) *Histoire des Mayeurs*, page 757. — *Bibl.* du P. Lelong, tome 3.

in-4° ; 3° *La Conversion des Sauvages qui ont été baptisés dans la Nouvelle-France cette année* 1610, *avec un brief récit du sieur de Poutrincourt*, par Marc Lescarbot, Paris, 1610, in-8° ; *Relation dernière de ce qui s'est passé au Voyage du sieur de Poutrincourt, en la Nouvelle-France, depuis vingt mois en ça*, par le même, 1612, in-8°. Lescarbot était d'autant mieux instruit qu'il avait été l'un des principaux mobiles des premiers établissemens français dans ces contrées. 5° *Lettre missive touchant la conversion du grand Sagamos de la Nouvelle-France*, qui en était, avant l'arrivée des Français, le chef et le souverain.

QUIERET (HUGUES), grand amiral de France, était seigneur de Tours en Vimeu (*). Une lutte sanglante régnait entre la France et l'Angleterre. Nos marins étaient peu nombreux et peu habiles. Philippe de Valois engagea à sa solde des navires espagnols, et quarante galères de Gênes et de Monaco, commandées par un

(*) Sa famille, admise parmi la *bourgeoisie* d'Abbeville, fut honorée de la magistrature municipale peu de temps après l'établissement de la commune.

fameux corsaire, Barbavara, de Porto-Venere. Il joignit à ces vaisseaux tout ce qu'il avait pu trouver de bâtimens français dans les ports de Bretagne, de Normandie et de Picardie; donna le commandement de cette flotte à Hugues Quieret; mit sous ses ordres Bahuchet, trésorier de France, et le chargea d'intercepter tous les convois anglais qui se rendraient en Flandre. Quieret se dirigea vers l'Angleterre, observa ses différens ports, et ne voyant aucun armement prêt à mettre à la voile, surprit Soupthampton un dimanche matin; égorgea les hommes, abandonna les femmes aux outrages des soldats, et se rembarqua à la hâte sur ses vaisseaux chargés des dépouilles de la ville. L'année suivante (1340), Philippe, instruit des préparatifs immenses qui se fesaient en Angleterre et dans les Pays-Bas, équipa une flotte de 120 gros vaisseaux, et de 250 autres bâtimens environ, portant quarante mille hommes, aux ordres de Quieret. Cette flotte devait intercepter Édouard à son passage, et cingler vers l'embouchure de l'Escaut. Le grand amiral n'avait aucune expérience de la mer, et Bahuchet n'était pas plus habile. Barbavara leur donna des avis qu'ils ne voulurent point suivre. Celui-ci n'était à

leurs yeux qu'un misérable pirate peu digne d'être écouté (*). Ils avaient choisi entre Blankenberg et l'Écluse, sur une côte entourée de bancs de sable, une anse étroite où leurs vaisseaux se touchaient presque, et ne pouvaient manœuvrer. Ils s'y crurent en sûreté. Barbavara s'efforça vainement de leur représenter le danger de cette position. Ils s'obstinèrent à rejeter ses conseils, et refusèrent de le suivre au large. L'escadre anglaise, commandée par Édouard, se dirigea contre la flotte qui lui barrait le chemin de l'Écluse; prit l'avantage du vent et du soleil, et vint donner sur elle à pleines voiles. Les archers anglais commencèrent l'attaque; des deux côtés les vaisseaux s'abordèrent et s'accrochèrent; des deux côtés on déchirait les voiles avec de longues faulx et de larges flèches, tandis que des plongeurs perçaient sous l'eau les bâtimens. On se battit avec acharnement depuis six heures du matin jusqu'au soir. La fortune était encore indécise, lorsque l'escadre des Flamands

(*) M. Simonde de Sismondi, dans son *Histoire des Français*, tome 10, page 167, dit que l'insolence aristocratique avec laquelle ces deux amiraux avaient traité les matelots l'année précédente, en avait fait déserter la plus grande partie, et que l'irritation de ceux-ci contre la noblesse, fit éclater à leur retour à Gênes une révolution qui dépouilla cet ordre de ses prérogatives.

vint se joindre aux Anglais, et nous faire perdre la victoire. Quieret périt les armes à la main; Bahuchet fut pris et pendu par les Anglais au grand mât de son vaisseau. Le seul Barbavara, qui s'était tenu au large, échappa avec sa division, tandis que les autres bâtimens français ne pouvant ni manœuvrer ni s'éloigner, tombèrent au pouvoir de l'ennemi ou furent coulés à fond. La France perdit dans ce terrible combat, 230 voiles et 30,000 hommes. On y comptait douze bâtimens d'Abbeville, montés par 1677 hommes, y compris 192 arbalêtriers; quatre vaisseaux de Saint-Valeri, portant 316 hommes, et 66 marins du Crotoy.

RAMBURES (David, Sire de), grand maître des arbalêtriers de France, d'une noble et ancienne famille du Vimeu, dont on croit que l'origine se rattache à celle des comtes de Ponthieu (*), servait en 1405 en Picardie, et fut fait prisonnier à l'attaque du château de Mercq,

(*) Cette famille s'est éteinte dans les mâles, au 17me siècle. L'héritière de ce nom en porta les droits dans la maison de Fontenilles.

près Calais. Rendu à la liberté, il alla combattre en Guyenne, puis vola au secours de Boucicault, que la révolte des Gênois venait de mettre en danger; purgea la Champagne et la Bourgogne des partis qui ravageaient ces deux provinces; combattit glorieusement à Azincourt, et y fut tué avec Jean, Hugues et Philippe de Rambures, ses trois fils.

RAMBURES (Adrien de), seigneur de Dompierre, Drucat, Plessiel, etc., combattait, en 1421, contre les Anglais, auxquels il enleva Saint-Riquier, Pont-Remi, Gamache, Rue, et presque tout le Ponthieu. En 1424, il se jeta avec trois mille hommes dans la ville de Verneuil, y fut investi par l'ennemi, après la funeste bataille de ce nom; capitula le troisième jour faute de vivres, et en sortit avec armes et bagages. En 1430, assiégé par les Anglais dans le château de Dammarle, il fut fait prisonnier, conduit en Angleterre, et ne rentra en France qu'après dix ans de captivité.

RAMBURES (André de), chambellan du roi, sénéchal et gouverneur du Ponthieu, fonda en 1499, le couvent des Minimes d'Abbeville,

mourut le 8 avril 1513, âgé de quatre-vingts ans, et fut inhumé dans l'église de ce monastère, où l'on voyait son mausolée en marbre, par Blasset. Il y était représenté couvert de son armure, un lion sous les pieds, sa femme à ses côtés (Jeanne de Halluin, sœur de l'évêque d'Amiens, de ce nom), dont il eut quatorze enfans, tous dénommés et figurés sur le tombeau. Ce monument a disparu en 1793.

RAMBURES (Charles de), maréchal-de-camp, gouverneur de Doullens et du Crotoy, surnommé *le Brave*, était à la journée d'Arques, où il fit des merveilles; à celle d'Ivry, au siége d'Amiens. Il mourut le 13 janvier 1633, des suites de ses blessures. Il avait épousé la fille du maréchal Montluc de Balagny, et en secondes nôces, Rénée de Boulainvillers. Il avait été gouverneur de Bergerac pendant les guerres de religion.

RAMBURES (Jean de), son fils, servit, en 1627, dans l'armée royale de la Rochelle, puis en Italie, où il commandait le régiment de son nom; et ensuite en Flandre, en qualité de mestre de camp. Il fut blessé mortellement

au siège de La Capelle, en 1637. Son portrait a été gravé par Moncornet.

RAMBURES (FRANÇOIS DE), fils du précédent, chevalier, comte de Courtenay, mestre de camp d'un régiment, etc., gouverneur de la ville et château du Crotoy, fut tué, en 1642, en combattant vaillamment près d'Honnecourt, sur la frontière de Picardie et d'Artois. Son portrait a été aussi gravé par Moncornet (*).

RIBEAUCOURT (PIERRE DE), pharmacien, membre du lycée des arts et de la société d'agriculture de Paris, né à Abbeville, le 28 janvier 1739, suivit le penchant qui l'entraînait vers l'étude des sciences naturelles, et se rendit à Paris pour y apprendre la chimie et la pharmacie, sous le célèbre Rouelle; puis revint à Abbeville exercer sa profession. Quelques années après, il retourna dans la capitale, afin de perfectionner ses connaissances, et de s'y livrer

(*) L'hôtel de Rambures, situé rue St.-Wulfran, entre les nos 66 et 74, fut reconstruit en 1499, sur l'emplacement d'un autre hôtel beaucoup plus vaste, où le premier maire d'Abbeville, Gontier-Patin, avait fait sa résidence au 12me siècle.

entièrement à son goût pour l'étude. On a de lui : 1° *Élémens de Chimie docimastique, à l'usage des orfèvres, essayeurs et affineurs, ou Théorie chimique de toutes les opérations usitées dans l'orfèvrerie; l'art des essais et l'affinage pour constater le titre de l'or et de l'argent,* Paris, 1786, in-8°; 2° un *Mémoire sur les Caractères distinctifs des diverses terres vitrifiables*, pièce couronnée par l'académie de Rouen, en 1785; 3° un autre *Mémoire sur la Tourbe et sur son Extraction*, qui fut imprimé aux frais et par ordre du conseil des mines; 4° une *Dissertation sur la Nielle des Blés.* Il avait précédemment partagé avec M. Hecquet d'Orval, le double prix que l'académie des sciences avait offert pour le meilleur mémoire sur l'indigo. Ribeaucourt était directeur d'une manufacture de couperose, située près de Milhau (Aveyron), lorsqu'il mourut le 17 septembre 1806.

RIQUIER (St), vivait au commencement du 7me siècle. Les uns le font naître pauvre, obscur; d'autres disent qu'il était fils d'Alquaire, comte de Ponthieu; et son origine se ratta-

cherait alors à celle des rois Mérovingiens; mais cette illustration est contestée (*). On ignore les premiers évènemens de sa vie, jusqu'à l'époque où deux prêtres irlandais arrivèrent à Centule, sa patrie, pour y prêcher la foi. Leurs discours firent une profonde impression sur son cœur; il abjura le culte des faux dieux, et fut élevé au sacerdoce, avec la sainte mission de répandre l'évangile sur les bords de la Somme. Il s'embarqua ensuite pour l'Angleterre, y contribua puissamment au triomphe de la religion chrétienne, puis revint dans le Ponthieu recommencer ses courses apostoliques. Son éloquence et ses vertus lui gagnèrent tous les cœurs. Il réunit ses nombreux disciples, et fonda, l'an 625, un monastère qui fut richement doté par Dagobert. On sait que ce prince vint plusieurs fois à Centule, heureux d'y obtenir et les faveurs du ciel et le salut de son âme. Saint Riquier lui reprocha son immoralité, son luxe, ses cruautés, le meurtre des Bulgares, l'assassinat de Bernulfe, son oncle maternel; il lui rappela les devoirs de la puissance et de la religion, le redoutable arrêt de la justice divine; et

(*) Voyez Mabillon, *Acta Sancti Benedicti*, tome 2, page 176.— Baillet, *Vies des Saints*. — Giry, ibid.

Dagobert, en proie à ses remords, l'écouta en silence, et s'humilia devant lui. Son monastère, comme le désert de Subiaco, où Saint Benoît s'était retiré un siècle auparavant, était devenu le point de réunion d'un foule avide de le voir et de l'entendre. Les ducs et barons de France y accouraient de toutes parts. Mais effrayé de sa gloire, il quitte son cloître, et va se soustraire à tant d'hommages, au centre de la forêt de Crécy, dans une retraite profonde, inhabitée (*). Deux hommes d'une haute naissance, Gislemar et Mauronte, lui proposent en vain de quitter sa solitude; il n'abandonnera point sa cabane de roseaux (*arundinea*), et le monastère de Forêt-Montier, que leur piété veut lui consacrer, ne sera bâti qu'après sa mort. Le saint anachorète trouve sa quiétude et son bonheur dans ses méditations, dans cette vie solitaire, dans cette humble cellule où la prière et les austérités de la pénitence partageront ses derniers jours. Il ne mangeait, dit-on, que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi. Les faibles liens qui le retenaient encore vers la terre, se brisèrent bientôt : il expira sous les vieux chênes de la forêt, sur son

(*) On montre encore aujourd'hui ce lieu dans la forêt; on le nomme *l'Hermitage*.

lit de paille, le 26 avril l'an 645 (*). Peu de temps après, son corps fut transporté à Centule, qui dès-lors prit son nom. On avait tant de vénération pour sa mémoire, tant de prodiges illustraient son tombeau, que l'on y venait de toutes les parties de la Gaule solliciter des grâces, apporter des offrandes, dont le produit chaque année s'élevait au-delà de quinze cent mille francs de notre monnaie actuelle. Ses reliques, que Charlemagne avait placées dans une châsse d'or, furent enlevées deux fois par Arnoul, comte de Flandre, et transportées à Montreuil. Hugues-Capet le somma de les rendre, alla lui-même les chercher, les prit sur ses épaules, la tête découverte et les pieds nus, fit ainsi huit lieues, et vint les déposer sur l'autel de l'abbaye, le 3 juin 981. Cette translation a été décrite en vers, par Enguerran, abbé de Saint-Riquier, dans le 11me siècle, et peinte à fresque, dans l'ancienne trésorerie du monastère. Cette peinture, que l'on voit encore, ne date que du commencement du 16me siècle; mais elle retrace un fait où la religion servit la politique, et ce fait sans doute est mémorable. Le trône appartenant par droit d'hérédité à

(*) L'an 674, selon d'autres.

Charles, duc de la Basse-Lorraine, frère de Louis d'Outremer, on publia partout que saint Riquier avait révélé au duc de France, que la couronne lui serait déférée, et que la royauté se perpétuerait éternellement dans sa famille (*); chose remarquable, et que la France, au 19[me] siècle, peut regarder encore comme prophétique! La vie de cet illustre cénobite a été écrite par Alcuin, à Centule même, suivant les désirs de Charlemagne, à qui l'auteur l'a dédiée, et sur d'anciens mémoires qui ont été perdus (**). On révère encore dans le sanctuaire de sa belle église, les restes de ce fondateur d'une abbaye célèbre, de cet apôtre de la Gaule et de l'Angleterre, dont un grand homme invoquait les oracles, et devant qui les rois de la terre venaient déposer leur orgueil. Les amis de la religion et de l'histoire nationale, savent que c'est le digne pasteur de Saint-Riquier, Mr. P. Callé, qui les sauva de la profanation de 1793.

(*) Velly, *Histoire de France*, tome 2, page 263.—*Histoire ecclés. d'Abbeville*.—Marchangy, *Gaule poétique*, tome 5, page 4.—Mabillon, *Acta Benedicti*, tome 2, page 213-211.

(**) On a plusieurs autres vies de saint Riquier, qui paraissent avoir été copiées sur celle d'Alcuin, et dans lesquelles on ne s'est pas fait scrupule d'insérer beaucoup de fables.

RIVERI (LOUIS), cultivateur et négociant à St.-Valeri, fut député à la législature et à la convention, où il vota la détention de Louis XVI. Il protesta ensuite contre le 31 mai 1793, et ne fut cependant pas compris parmi les soixante-treize députés proscrits pour avoir signé cet acte. A la fin de 1794, il fut un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Carrier, et se déclara contre cet agent sanguinaire. Devenu membre du conseil des Cinq Cents, il en sortit en mai 1797, devint alors administrateur du département de la Somme, et fut réélu deux ans après au même conseil. Riveri siégea dans cette assemblée jusqu'à la révolution du 18 brumaire. Il est mort à Amiens, il y a quelques années.

RUMET (NICOLAS), sieur DE BEAUCAURROY, lieutenant-général de Montreuil, maître des requêtes et intendant d'Amiens sous le règne de Henri II, d'une famille de robe connue à Abbeville depuis le 13me siècle (*), a laissé des manuscrits pleins de recherches savantes :

(*) Voyez *Histoire des Mayeurs d'Abbeville*, page 801.

1° *Historia Picardiæ,* in-f°, qui passa de la bibliothèque du chancelier Séguier dans celle de Saint-Germain; 2° *Chronique du pays et comté de Ponthieu*, augmentée et continuée jusqu'en 1594, par François Rumet, son fils, et dont on trouve un extrait dans le 18ᵐᵉ volume des manuscrits de Duchesne, qui sont à la bibliothèque royale. 3° Quatre volumes in-4° *sur la Jurisprudence.* Ce magistrat mourut le 23 avril 1595.

RUMET (LOUIS), théologien, de la même famille que le précédent, fut chanoine de Notre-Dame de Paris, curé de Saint-Leu, et doyen des chanoines de Saint-Thomas du Louvre. Il allait être auditeur de Rote à la cour de Rome, lorsqu'il mourut en 1627. Il a fait imprimer à Paris divers ouvrages, entr'autres : 1° *Sacræ Scripturæ Viridarium, Litterale et Mysticum;* 2° *Torus immaculatus Contra Novorum ingum infidelium;* 3° *Sacrorum bibliorum arboretum morale.*

SACHY (JEAN-BAPTISTE MAURICE DE), né à Abbeville, en 1702, est auteur d'une *His-*

toire des Evêques d'Amiens, Abbeville, 1770, in-12. Il avait travaillé à une *Histoire des Hommes Illustres du Ponthieu*, qui fut annoncée comme étant sous presse, et qui n'a point paru.

SANNIER D'ABRANCOURT (Jean), lieutenant-particulier de la maîtrise des eaux et forêts, mort en 1776, a publié : 1° *Remarques sur Quentowick, ancienne ville du Ponthieu, détruite par les Normands;* Journal de Verdun, janvier 1758. Ce port célèbre, sous nos premier rois, n'est, selon l'auteur, ni Quend-le-Vieil, ni Saint-Josse-sur-mer, ni Berk; mais *la Britannia*, que Sanson place à Abbeville ; 2° *Lettre sur le lieu de la bataille que Louis III livra aux Normands, à Saucourt en Vimeu*, en 881, ibid., avril 1758 ; 3° *Lettre sur quelques faits faussement allégués par l'auteur de l'Almanach de Picardie* (le P. Daire), ibid., mars 1761. 4° *Observations sur Abbeville et le Ponthieu*, ibid. septembre 1759. Sannier d'Abrancourt a encore laissé plusieurs manuscrits sur l'histoire locale, qui sont maintenant dans la bibliothèque de M. de Bommy.

SANSON (JACQUES), plus connu sous le nom de P. Ignace Joseph-de-Jésus-Maria, naquit le 10 février 1596 (*). Après avoir achevé ses études à Paris, il fit profession dans l'étroite observance des Carmes. Peu de temps après on l'envoya à Limoges, d'où on le rappela pour lui donner la charge de sous-prieur du couvent de Paris. Il fut ensuite maître des novices à Charenton, puis à Toulouse, enfin nommé confesseur de Madame Royale de Savoye, et supérieur des Carmes déchaussés de Turin; fonction qu'il exerça encore à son retour en France dans le couvent de Paris. Il fonda deux maisons de son ordre; l'une à Abbeville, l'autre à Amiens; prit une grande part à l'établissement des Carmélites en France, et détermina Mme de La Peltrie à fonder un couvent d'Ursulines à Quebec, au Canada. Cette jeune et riche veuve partit avec trois sœurs hospitalières, et dépensa cent mille francs pour y établir une maison qui subsiste encore (**). Ces actes de ferveur, si méritoires et si glorieux alors, ajou-

(*) Il se fait connaître lui-même, page 830 de *l'Histoire des mayeurs*, où il donne la généalogie de sa famille.

(**) Voyez Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*. — John Lambert, *Voyage dans le Canada*, en 1806, 7 et 8.

tèrent un nouvel éclat à la réputation que le P. Ignace avait acquise par la sainteté de ses mœurs, et il devint l'objet d'une telle vénération, que le peuple lui attribua le pouvoir d'opérer des miracles. On a de lui : 1° *Histoire ecclésiastique d'Abbeville et de l'Archidiaconé de Ponthieu*, Paris, 1646, in-4° (*); 2° *Histoire généalogique des Comtes de Ponthieu et des Mayeurs d'Abbeville, où sont rapportez les privilèges que les roys leur ont donné; leurs actions héroïques, leurs armoiries, et ce qui s'est passé de plus remarquable durant leur magistrature dans le pays de Ponthieu et de Vimeux....depuis l'an* 1083 *jusqu'en* 1656 (**), Paris, 1657, in-f°. Ces ouvrages, devenus rares, sont diffus et fatigans à lire. L'auteur, extrêmement circonspect, n'y a mis en lumière qu'un petit nombre de faits. Il s'y montre érudit, plein d'imagination, mais entièrement dénué de critique et de méthode : des réflexions mystiques et

(*) *La Vie de la mère Gabrielle, fondatrice des religieuses de saint François-de-Paule*, qu'on trouve dans cet ouvrage, a été imprimée à part, Paris, 1646, in-8°.

(**) Il paraît qu'il a puisé les matériaux de cet ouvrage dans une *Histoire du Ponthieu*, 4 gros volumes in-f°, par Pierre Wagnart, avocat. On ne sait ce qu'est devenue cette histoire, qui appartenait au couvent des carmes. Wagnart, mort en 1651, a encore laissé d'autres manuscrits.

de longues digressions s'y rencontrent à chaque page. 3° *Récit des Vertus d'Antoine Leclerc, sieur de la Forêt, avocat au parlement de Paris, et commissaire provincial de l'artillerie de la province de Picardie*, Paris, 1647, in-8°. Le P. Ignace avait été son directeur (*). 4° *Martyre du P. Denys de la Nativité* (nommé dans le monde Berthelot), *mort pour la foi dans les Indes*, ibid, 1648, in-8° ; 5° *Vie de saint Maur des Fossés, suivi d'un Traité des Miracles* du même saint, et de l'*Histoire de la Fondation de la Chapelle de Notre-Dame des Miracles, bâtie joignant le cloître de ce monastère*, ibid., 1640, in-8°; 6° *Vie de sainte Austreberthe ;* 7° *Vie du vénérable P. André de Jésus-Maria*, son compatriote et son ami (Voyez ce nom). Il a laissé en manuscrit : l'*Histoire ecclésiastique du diocèse d'Amiens ; la Vie des Saints de ce diocèse ; la Chronique des Carmes déchaussés de France ; Préparation à la mort*, et quelques autres ouvrages dont on trouve les titres dans la *Bibliot. Carmelitana* de Cosmes de Villiers, page 708 et suivantes. Il mourut dans le couvent des carmes, à Charenton, le 19 août 1664. La communauté des

(*) Il est parlé de cet ouvrage dans le livre intitulé *le Séculier Parfait*, Paris, 1644, in-8°.

carmélites d'Abbeville possède son portrait d'après nature (Voyez Mathieu).

SANSON (Nicolas), le créateur de la géographie en France, naquit le 20 décembre 1600 (*). Des titres généalogiques le font descendre, ainsi que le précédent, d'un officier béarnais, qui, par suite des évènemens de la guerre, vint se fixer à Abbeville au commencement du 15me siècle (**). Sa famille, honorablement connue, était depuis plus d'un siècle admise aux charges municipales (***). Son père,

(*) Il nous a été impossible de découvrir la maison où ce célèbre Abbevillois reçut le jour. Nous n'avons pas été plus heureux à l'égard de Philippe Hecquet et de quelques autres; mais si nos recherches ont été infructueuses, espérons du moins que la ville s'empressera de réparer l'oubli dans lequel elle a laissé long-temps ses plus dignes citoyens, en donnant leurs noms à plusieurs de ses rues. Pourquoi ne pas rendre hommage à ceux qui nous honorent, et ne pas rappeler nos titres à l'estime nationale?

(**) Voyez *Histoire des Mayeurs d'Abbeville*, page 829.

(***) Cette famille, déjà illustrée par Nicolas Sanson, reçoit de nos jours un nouvel éclat. M. Sanson de Pongerville (*Jean-Baptiste-Antoine-Aimé*), l'un des hommes qui contribueront le plus à notre gloire littéraire, est né à Abbeville quelques années avant la révolution. Il habitait la terre de Neuilly-L'hôpital, qui appartenait à son père, et depuis l'âge de dix-huit ans, il demeura alternativement à Paris ou dans cette commune. Il venait de terminer plusieurs ouvrages qu'il destinait au

à qui l'on doit quelques ouvrages de géographie

théâtre, lorsque le poëme de Lucrèce lui tomba entre les mains. Ce poëme devint aussitôt l'objet de son enthousiasme et de son admiration. C'est à Neuilly que le jeune littérateur forma le hardi projet de le traduire en vers; c'est là que nous l'avons vu lutter avec tant d'avantage contre les excessives difficultés d'une entreprise que les maîtres de l'art jugeaient insurmontables, et que, soutenu dans ses travaux par les encouragemens et les conseils d'un père, voué au culte des lettres, et plein de goût et de talent, le traducteur parvint au milieu de sa longue et honorable tâche. Il fit imprimer à Abbeville le cinquième chant du poëme, et l'envoya au secrétaire perpétuel de l'Académie Française. M. Raynouard, frappé du talent supérieur que révèlait ce premier essai, lui répondit que l'Académie l'engageait à poursuivre avec zèle et courage la traduction du poëme entier. « Je vous invite au nom de vos succès futurs, à venir passer quelque temps à Paris, » disait l'auteur des Templiers, en terminant sa lettre. M. de Pongerville quitta Neuilly bientôt après (décembre 1818), et termina dans la capitale, après quinze ans de travaux, cette traduction de Lucrèce, l'un des plus beaux morceaux de la poésie française. Nous croyons faire plaisir en rapportant ici les vers que notre compatriote reçut alors d'un écrivain célèbre.

Dans l'Élysée on prétend que Lucrèce
A Virgile souvent se plaignit de Lutèce;
J'y fus, dit-il, blessé des traits d'un cardinal;
En voulant me venger Lagrange aigrit mon mal:
Mon nom reste oublié dans cette illustre ville;
Le tien, plus fortuné, renaît, grâce à Delille;
Paris, avec transport, répète encore tes chants!...
—Je le sais, lui répond Virgile,
Mais Paris aujourd'hui te paie un juste encens,
Et tu renaîs dans Pongerville.

Excité par l'accueil extraordinaire fait à son ouvrage, M. de Pongerville rentra bientôt dans une carrière où le triomphe avait

sur l'Allemagne, l'Afrique, etc., souhaitait que ses enfans cultivassent cette science, pour laquelle il était passionné; mais Nicolas fut le seul qui répondit à ses vues. Les autres prirent le parti de l'église. Après avoir achevé ses humanités avec succès au collége d'Amiens, il revint dans sa famille, et se livra tout entier à l'étude de la géographie, vers laquelle il se sentait entraîné par un attrait irrésistible. Doué d'un génie particulier pour cette science, il la porta bientôt à un degré de perfection inconnu jusqu'à lui, et se plaça parmi les grands hommes du siècle de Louis XIV. Il avait à peine seize ans lorsqu'il parvint à dresser une carte de l'ancienne Gaule, supérieure à celles d'Ortelius et de Mercator. Cependant il en retarda la publication afin de la perfectionner, et dans la crainte qu'on ne l'attribuât à son père, nommé Nicolas comme lui. S'étant marié de bonne heure, son

accompagné ses premiers pas. *Les Amours mythologiques*, traduits des Métamorphoses d'Ovide, ont obtenu le plus brillant succès. On ne saurait porter plus loin l'éclat et la magnificence du style; l'illustre écrivain s'y retrouve tel qu'il s'était montré : poëte admirable et traducteur exact. Avant d'achever les métamorphoses, l'une des productions les plus attrayantes de l'antiquité, M. de Pongerville s'est occupé de traduire Lucrèce en prose. Cet ouvrage vient de paraître et de fixer sa réputation dans un nouveau genre. Les muses ont pour jamais attaché son nom à la gloire immortelle de Lucrèce et d'Ovide.

peu de fortune le força de prendre un état pour subvenir aux besoins de sa famille, et il embrassa le commerce (*). Mais le temps qu'il employait à l'étude l'empêchait de suivre ses affaires; il fit des pertes considérables, céda ce qui restait à ses créanciers, et vint à Paris en 1627, apportant sa carte de la Gaule. Le succès qu'elle obtint lui mérita la protection du cardinal de Richelieu. Il fut présenté à Louis XIII, qui voulut recevoir de lui quelques leçons de géographie, et le gratifia du brevet d'ingénieur en Picardie. Il se rendit aussitôt à sa destination, visita les différentes villes de la province, et revint à Abbeville, dont il fit réparer les fortifications. Ses nouvelles fonctions ne ralentirent point son zèle pour la géographie. Persévérant dans ses goûts, il consacrait toute son existence à sa science favorite, et publiait chaque année de nouvelles cartes. Louis XIII vint, en 1638, en Picardie pour suivre les opérations de l'armée, et sur-

(*) Sa femme, Élizabeth Lemoitier, lui donna trois fils, dont on parlera ci-dessous, et deux filles, dont une, Marie, épousa Denis Guérin, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris; l'autre, Françoise, mariée à Pierre Moulard de Visé Marets, donna le jour à Pierre Moulard-Sanson, géographe du roi, dont la famille subsiste encore à Montreuil-sur-mer, en la personne de M. le baron de Torcy.

veiller les Espagnols concentrés à Hesdin. Pendant le séjour qu'il fit à Abbeville, il logea dans la maison de Sanson, auquel il témoigna toute son estime, et le cas particulier qu'il fesait de ses talens. Sanson accompagnait le roi dans ses excursions militaires, et plusieurs fois on l'appela au conseil. Ayant à se plaindre de Melchior-Tavernier, qu'il avait chargé de la vente de ses cartes, il s'établit, vers 1640, à Paris, pour en surveiller le débit, qui fesait sa principale ressource. Il reçut peu de temps après le brevet de géographe ordinaire du roi, avec un traitement de 2,000 francs, et fut nommé conseiller d'état; mais il n'en prit point le titre, dans la crainte que ses enfans ne s'en prévalussent pour se dispenser d'étudier la géographie. Attaqué par le P. Labbe, dans le *Pharus Galliæ*, critique aussi amère qu'injuste de la description de la Gaule, Sanson, à qui Labbe avait emprunté ce qu'il y a de mieux dans son ouvrage, lui répliqua vivement. Il se proposait de suivre son examen pour relever en détail les nombreuses méprises de ce jésuite, quand le chancelier Séguier les réconcilia, et détermina Sanson à jeter son manuscrit au feu. Nicolas Sanson, épuisé par ses longs travaux, mourut à Paris le 7 juillet 1667, après deux

ans de souffrances, et fut inhumé dans la chapelle basse de Saint-Sulpice. Il avait refusé les offres de plusieurs souverains étrangers qui voulaient l'attirer chez eux, et reçu pendant sa maladie les plus honorables marques d'intérêt.

Outre ses trois fils, il a formé plusieurs élèves, parmi lesquels nous citerons Duval, son neveu, et le père du célèbre Guillaume Delisle. C'est lui qui a élevé l'édifice de la science qu'avait commencé l'érudition d'Ortelius et l'habileté de Mercator; mais quoiqu'il ait rendu les plus importans services à la géographie, on lui reproche d'avoir suivi trop exactement les longitudes de Ptolomée, et méconnu les rapports de toutes les mesures itinéraires anciennes et de la plupart des modernes. Mais ne devrait-on pas considérer que ces rapports, pour les mesures anciennes, ne sont encore qu'imparfaitement déterminés, et qu'ils ont donné lieu à de savantes discussions de la part des Gosselin, des Barbié du Bocage, des Walknaër, des Letronne, des Boissonnade, etc.? ne sait-on pas que les cartes générales, incontestablement les plus exactes, sont, pour les terres, celles qui proviennent de réductions de cartes topographiques, et pour les côtes, anses,

ports, etc. , de réductions de cartes hydrographiques ? on ne procédait point ainsi du temps de Sanson. Ses cartes n'ont été dressées que d'après des textes, des itinéraires et de vieilles cartes bien plus fautives que les siennes. On lui reproche aussi d'avoir travaillé avec trop de précipitation, et de n'avoir pas assez profité des découvertes astronomiques, pour donner à ses cartes le degré de perfection dont elles étaient susceptibles. Ce tort tient à sa pauvreté. Il fallait qu'il se dépêchât pour vivre. Melchior-Tavernier s'enrichissait avec ses cartes, et le payait fort mal.

Pour juger Sanson, il faut se reporter au temps où il travaillait ; mettre à part les progrès de la géographie pendant le 18me siècle, et les découvertes des navigateurs qui, depuis, ont soumis le globe à leurs explorations ; se rappeler l'imperfection des instrumens astronomiques dont on se servait alors ; le déplorable état dans lequel était la science, et les immenses progrès qu'elle doit à son génie.

Fréret a signalé les défauts de ses cartes dans deux lettres sur Guillaume Delisle, insérées, l'une dans *Le Mercure*, mars 1726; et l'autre dans le tome 10, deuxième partie des *Mémoires* de Niceron. La seconde est une réponse à la no-

tice sur les Sansons, dont l'auteur prend la défense (*). On a de Nicolas Sanson : 1° *Galliæ antiquæ descriptio géographica*, 1627, in-f°, en 4 feuilles, et deux de supplémens (**) ; 2° *Græciæ antiquæ descriptio geographica*, 1636, in-f°, avec cartes ; 3° *L'Empire Romain*, 1637, en quinze cartes ; 4° *Britannia, ou Recherches sur l'antiquité d'Abbeville*, 1636-1637-1638, in-8°. Dans cette dissertation savante et curieuse, Sanson cherche à prouver qu'Abbeville est la *Britannia* de Strabon (Voy. *Géog. Lib.* 4), et qu'elle a fourni la première colonie qui s'est établie dans la Grande-Bretagne, pays auquel elle a donné son nom. Il y traite en passant des voyages de Pythéas et de l'antiquité de Marseille. 5° *La France*, 1644-1726, in-f°, en dix cartes, cinq latines et cinq françaises ; 6° *Tables méthodiques pour les divisions des Gaules et de la France*, 1644, in-f°, reproduites par ses fils, en 1696, et avec des corrections et des additions par Robert de Vau-

(*) On attribue cette notice à Moulard-Sanson. L'abbé Perrier, disciple et ami des enfans de l'illustre géographe abbevillois, avait rédigé une nouvelle réplique qui n'a point paru (Voyez *Niceron*, tome 13, page 210-35.—Moréri, *Suppl.*).

(**) Toutes les cartes antérieures à l'année 1627 ont été publiées par son père.

gondy, en 1742 (*). 7° *L'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne*, 1644, in-f°, quatre cartes; 8° *Le Cours du Rhin*, en neuf cartes, avec une table alphabétique des villes, qu'il dédia à Mazarin, 1646, in-f°. 9° *In Pharum Galliæ antiquæ Phil. Labbe disquisitiones geographicæ*, Paris, 1647-48, in-12. Ces deux premières parties, les seules qui aient paru, ne contiennent les remarques de Sanson que sur les deux premières lettres de l'alphabet, et cependant il relève plus de quatre cents erreurs ou plagiats de son adversaire. 10° *Remarques sur la carte de l'ancienne Gaule*, jointe à la traduction des *Commentaires de César*, par Perrot d'Ablancourt, 1647 ou 1651, in-4°; elles sont savantes et instructives. 11° *L'Asie*, en quatorze cartes, 1652-53-58-67, in-4°; 12° *Index geographicus*, 1653, in-12; 13° *Geographia sacra ex veteri et novo testamento descripta et in tabulis quatuor concinnata*, 1653-1665, in-f°, avec des notes de Jean Leclerc, 1704. Les dissertations géographiques ont été traduites en français, et

(*) R. de Vaugondy annonça de bonne heure son goût pour une science que Nicolas Sanson, son aïeul, avait cultivée avec tant de succès. Son oncle, Pierre Moulard-Sanson, ayant résolu d'abandonner les affaires, lui fit la remise de son fonds de livres et de cartes géographiques, que Robert augmenta d'une manière très-remarquable.

insérées dans l'édition de la bible de Sacy, 1717, in-f°. Robert de Vaugondy a profité du travail de Sanson dans sa *Géographie sacrée*. 14° *L'Afrique*, 1656, in-4°, avec dix-neuf cartes ; 15° *L'Amérique*, en seize cartes. On conserve, à la bibliothèque du roi et à Abbeville, une *Dissertation* manuscrite de Sanson, sur le *Portus Itius*, qu'il place à Boulogne. On voyait aussi dans la collection de l'abbé de Tersan, un *Dessin du monde* (ou mappemonde), en huit feuilles, dessiné par N. Sanson, avec une grande netteté, et sans confusion, quoique les méridiens et parallèles y fussent tous tracés de degré en degré jusqu'au dixième du pôle ; ce qui n'a été exécuté jusqu'à ce jour, sur aucune mappemonde gravée. Les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur la géographie ancienne et moderne, et l'immense quantité de cartes qu'il a faites, ne peuvent être indiqués ici. Les curieux peuvent consulter le *Catalogue des livres et traités de Géographie des sieurs Nicolas Sanson, géographe du roi; Nicolas, Guillaume et Adrien Sanson, ses fils ; mis au jour par les soins de Pierre Moulard-Sanson, petit-fils de Nicolas ;* Paris, 1702, in-12 ; la *Méthode pour étudier la Géographie*, par Lenglet Du Fresnoy, et le premier volume de la *Bibliothèque française*

du P. Lelong. Son portrait a été gravé par Jean Édelinck, in-4°, et a servi de modèle au buste que M. Sanson de Frières, son parent, a fait exécuter à Paris en 1824, et déposer dans la bibliothèque publique d'Abbeville (Voy. Robert Cordier).

SANSON (Nicolas), l'aîné des fils du précédent, fut blessé à mort à la journée des barricades, le 27 août 1648. Le chancelier Séguier, chargé de l'ordre d'interdire au parlement toute discussion sur les affaires publiques, était poursuivi par une troupe de Parisiens armés. Sanson apprend que ce magistrat s'est réfugié dans l'hôtel de Luynes, et il accourt pour le défendre. Il était parvenu à le faire monter dans le carrosse de M. de Bellièvre, et le ramenait chez lui avec la duchesse de Sully, fille du chancelier, et Picaut, lieutenant du grand prevôt de l'hôtel, marchant à la portière le pistolet à la main; mais comme la voiture passait devant la statue équestre de Henri IV, on tira, des maisons qui sont en face, plusieurs coups de fusil, et Sanson eut la cuisse cassée (*). Il mourut le lendemain au moment de l'amputation. Il n'était âgé que

(*) La duchesse de Sully fut blessée au bras, et Picaut blessé à mort.

de vingt-deux ans, et venait d'obtenir le titre de géographe du roi. On lui attribue : *Traité de l'Europe*, en discours, in-4°, avec vingt cartes françaises et neuf latines. — GUILLAUME SANSON, le cadet des trois frères, continua, de concert avec Adrien, le commerce des cartes et des livres de géographie. Outre de nouvelles publications des cartes de son père, on lui doit : 1° *Introduction à la Géographie*, Paris, 1681, in-12, trois parties ; réimprimée avec de nouvelles cartes et des explications plus détaillées, 1690-1705-1714, in-4° et in-f° ; 2° *In Geographiam antiquam Mich. Ant. Baudrand, disquisitiones geographicæ*, ibid., 1683, in-12. Il y défend la mémoire de son père contre les attaques de Baudrand, et relève en même-temps les nombreuses erreurs de ce géographe ; il en signala jusqu'à six cents dans la première lettre de son dictionnaire. 3° *Dissertation* sur ce que Dominique Cassini dit des conquêtes des Gaulois, dans son traité d'astronomie. Il y prétend prouver, contre Cassini, que la Celtibérie et la Galatie n'étaient point des pays maritimes, et qu'il n'a jamais existé sur les rives du Pont-Euxin de peuples appelés Celto-Scythes. Cette pièce n'a pas été publiée, mais on en trouve un extrait assez étendu dans le *Journal des Savans*, année 1697.

4° *Lettres sur les changemens qui se trouvent dans la carte de l'Asie, mise au jour par De Fer;* Journal des Savans, 1697. Guillaume mourut le 15 mai 1703. Il a laissé des remarques en manuscrit sur la notice des Gaules de Valois. — Adrien SANSON, géographe du roi, né à Abbeville comme ses deux frères, eût part aux différens ouvrages de Guillaume. Il cultivait aussi la philosophie et les lettres avec quelque succès. Dreux du Radier a recueilli dans ses *Récréations historiques*, un *Sonnet* d'Adrien qui renferme de bons avis pour le bonheur, et qui mérite d'être rapporté :

N'être n'y magistrat, ni marié, ni prêtre,
Avoir un peu de bien, en faire un bon emploi;
Et sans prendre le ton d'un docteur de la loi,
S'étudier bien plus à jouir qu'à connaître;
N'avoir, pour son repos, ni maîtresse ni maître;
Ne voir que rarement et la cour et le roi;
Même à son ennemi ne pas manquer de foi;
Se contenter du rang où dieu nous a fait naître;
Avoir l'esprit purgé des erreurs du vulgaire;
De la religion respecter le mystère;
Être bon citoyen, profiter du présent,
Des regrets du passé n'avoir point l'âme atteinte;
Ferme sur l'avenir, l'envisager sans crainte,
Fait attendre la mort partout tranquillement.

Adrien mourut le 7 septembre 1718, laissant son fonds de cartes et de livres géographiques,

à Pierre Moulard-Sanson, son neveu (*). Moulard mourut le 30 juin 1730. Les fils et petits-fils de Nicolas Sanson, n'ont, dit-on, reproduit ses cartes qu'avec de faibles changemens, et sans égard pour les observations astronomiques qui se multipliaient de jour en jour. En 1692 et 1693, Lahire et Cassini leur avaient déjà fait ce reproche, qu'on a renouvelé plusieurs fois depuis.

SANSON (Jacques), missionnaire, mort curé de Fontaine, apprit avec facilité les langues arménienne, turque et persanne, et partit, jeune encore, pour la Perse, en 1683. Il alla d'abord à Casbin, et y resta huit mois occupé de son ministère. Il se rendit ensuite dans la basse Assyrie, y séjourna huit autres mois, et traversa

(*) Depuis Sanson et ses enfans; depuis leurs dignes émules Briet et Duval, un seul Abbevillois de nos jours, M. Sueur Merlin, a fait des sciences géographiques sa principale étude. La *Revue Encyclopédique;* le *Bulletin universel des Sciences;* les *Annales Maritimes et Coloniales;* le *Journal des Voyages et Navigations modernes*, et plusieurs autres recueils périodiques le comptent parmi leurs rédacteurs. On a de lui un grand nombre de rapports sur différens ouvrages et plusieurs écrits sur la science qu'il cultive. M. Sueur Merlin est membre de la commission centrale de la société de géographie, et de plusieurs autres sociétés savantes.

en différens temps, les royaumes des Élamites et de Suze. Il employait ses loisirs à étudier les mœurs, les antiquités, etc.; se présenta à la cour de Shah Séphy, roi de Perse, et y fut admis en qualité d'agent européen. « J'avais, dit Sanson, les entrées au palais, qui ne sont accordées qu'aux grands seigneurs de Perse; j'assistais à toutes les audiences que le roi donnait, et j'avais ma place à ses festins. Ce prince m'a envoyé ici pour présenter au roi (Louis XIV) une lettre de sa part. S. M. m'a fait l'honneur de m'ordonner de recueillir ce que j'avais de mémoires touchant la Perse, je l'ai fait pour obéir à ses ordres; on a jugé que le public me saurait gré de les imprimer. » Ces mémoires sont intitulés : *Voyage ou Relation de l'état présent du royaume de Perse, par M*** Sanson;* Amsterdam, suivant la copie de Paris, 1695, un volume in-12. L'auteur y donne de curieux détails sur le prince régnant, sur son caractère, sa magnificence, son autorité; il y trace avec beaucoup d'exactitude et de soin le tableau de l'organisation et de l'administration de l'état; traite des finances, de l'armée, de la justice civile et criminelle, des usages, du climat, de la religion, de ses ministres, etc., et mêle à ses observations des récits historiques et quel-

ques anecdotes. Le voyage de Sanson peut encore être lu avec intérêt, même après ceux de Chardin et d'Olivier.

TAGAULT (JEAN), célèbre chirurgien du 16me siècle, naquit au village de Bulleux, où sa famille existe encore dans un état très-misérable. Il vint à Paris pour y étudier la médecine, et bientôt sa réputation s'étendit jusqu'à la cour. Le cardinal Du Belley; Louis de Bourges, premier médecin de François Ier; Capellanus le père, et Guillaume Millet, médecins de la cour, engagèrent Tagault à s'adonner spécialement à la chirurgie. On croit qu'il fut avec Vidus Vidius, célèbre médecin florentin, un des premiers professeurs nommés pour l'enseignement de cette branche essentielle de la médecine, très-peu connue alors, et surtout très-négligée. Tagault s'appliqua particulièrement à enseigner aux chirurgiens le traitement des fractures et des luxations; car, dit cet habile homme dans son épître dédicatoire au roi, vous n'avez pas un grand nombre de chirurgiens dans votre royaume, capables de guérir les blessures, les fractures, et de remédier au dé-

placement des os. Tagault était lié avec les plus célèbres médecins de son temps, tels que Sylvius, Fernel, Hollerius, etc. Il est regardé comme le restaurateur de l'art chirurgical en France, qui dès lors fit beaucoup de progrès. On lui doit : 1° *Commentariorum de purgantibus medicamentis simplicibus, libri duo*, 1537. Le premier de ces livres sur les purgatifs simples, comprend les lois ou canons universels de Jean Mesué, concernant la pharmacopée ; le second, l'exposition des purgatifs simples d'après l'ordre de Mesué, qui, dans le 9me siècle, ouvrit à Bagdad une école d'où sortit un grand nombre de médecins renommés parmi les Arabes. 2° *De Chirurgicâ institutione, libri quinque*, Paris, 1537-1543, in-folio ; Lyon, 1547 ; Francfort, 1620. Ces cinq livres sur la chirurgie lui ont fait beaucoup d'honneur. Ceux qui les consultent de nos jours y puisent encore des idées utiles. 3° *Metaphrasis in Guidonem de Cauliaco*, ou Commentaire des œuvres de Gui de Chauliac, 1545. Il n'y a pas encore cent ans que les écrits de ce fameux docteur étaient le livre classique, le guide fidèle des chirurgiens. Tagault était doyen de la faculté de médecine en 1535 ; il mourut au mois d'avril 1545.

THOMAS (Adrien-Martial), vicomte de Saint-Henri, commandant de la légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, naquit le 8 août 1767. Il partit comme volontaire, en 1792; fut nommé officier d'état-major la même année, capitaine au 7me régiment de hussards peu de temps après, et promu au grade d'adjudant-général par le général Hoche, en 1795. Après avoir déployé sa bravoure dans la Vendée, et ses talens dans différentes missions près des ministres de la guerre et de la marine, il passa aux armées d'Italie, du Rhin et du Danube, et fut décoré d'un sabre d'honneur par les états du Vorarlberg (*). « Nous vous prions de l'accepter, disaient les représentans de ces états, comme un témoignage de notre reconnaissance, un signe des vertus martiales que vous avez montrées, et de la protection dont vous avez honoré le Vorarlberg, en vous opposant aux abus multipliés que la guerre entraîne d'ordinaire après elle. » Les mêmes magistrats avaient déjà dit à Moreau, que les qualités du général Mar-

(*) Il commandait alors la droite de la division Molitor, et occupait le poste important de Feldkirck, qu'il avait déjà vaillamment défendu l'année précédente.

tial Thomas, son affabilité, son désintéressement, son zèle empressé à ménager leur pauvre pays, leur laissaient pour ainsi dire ignorer s'ils avaient parmi eux un ennemi vainqueur ou un ami intéressé à adoucir leurs maux; et que la mémoire de ce digne chef resterait toujours dans la plus grande vénération dans tout le pays du Vorarlberg (*). Le général Thomas servit comme chef d'état-major dans la 24me division militaire à Wesel, dans l'armée de la Gironde, en Italie et en Espagne. Il était à la bataille de Baylen, et à la tête des braves qui, sous le feu d'une batterie et de douze à quatorze cents Anglais, escaladèrent les formidables rochers de l'île de Caprée (**). En 1812, il était chef d'état-major du 1er corps de cavalerie de la grande armée, et se distingua au passage de la Wilia, en chargeant à la tête d'un régiment prussien, qu'il avait sous ses ordres, et qui, sur son rapport, obtint plusieurs décorations. Le grade de général de brigade fut la récompense de sa belle conduite. Il fit la campagne de 1813, et fut, en 1814, envoyé en mission à Maëstricht par S. A. R. Monsieur. Des commissaires prus-

(*) *Documens officiels.*

(**) *Victoires et Conquêtes*, tome 19.

siens, saxons et hollandais se disputaient la possession de cette place. Les premiers offrirent cinq cent mille francs au général Thomas pour le déterminer à leur livrer sa nombreuse artillerie et tous ses magasins, évalués quatre millions ; il rejeta cette offre, et remit la ville au prince d'Orange, à condition que tout le matériel resterait à la France. Au mois de juillet de la même année, il reçut l'ordre de se rendre en Bohême et en Moravie, en qualité de commissaire du roi pour l'échange des prisonniers de guerre. Au mois d'octobre suivant, on le chargea de la même mission en Russie. Arrivé à Bialystock, il trouva plusieurs colonnes de prisonniers qui refusaient de reconnaître Louis XVIII. Il parvint à gagner la confiance des officiers et des soldats, leur fit jurer obéissance, et les rendit à leur patrie. L'empereur Alexandre, instruit par le maréchal prince Barclay de Tolly, du zèle et de l'activité qu'il avait déployés en cette occasion, le nomma chevalier de l'ordre de Ste-Anne, de la seconde classe, en diamans. Le général Martial Thomas, nommé commandant du département de la Seine-Inférieure, et par *interim*, de la 15me division militaire, en 1816, était commandeur de l'ordre de Saint-Léopold (Autriche); de la couronne de fer (Italie), et des

Deux-Siciles; de l'ordre de Guillaume des Pays-Bas; grand-croix de celui des quatre empereurs (Allemagne); chevalier de l'éperon-d'or (Italie), etc., etc. Il fut mis en non activité en 1817, revint à Abbeville quelque temps après, et se retira ensuite à Montreuil, où il mourut le 19 juin 1829. Malgré l'obscurité de ses derniers jours, pouvions-nous oublier cet ancien ami de Hoche, ce vieux compagnon d'armes de Moreau, de Mathieu Dumas, de Molitor, de Bernadotte, et de tant d'autres chefs illustres.

THOMAS (Louis-Charlemagne), graveur, élève et cousin de Beauvarlet, était le frère du précédent. Il a long-temps aidé son maître dans plusieurs de ses planches, et a fait aussi quelques vignettes d'après Marillier. Contraint d'abandonner son art pour voler à la défense de la patrie, en 1792, il devint capitaine dans le 3me bataillon de Paris, et mourut sur le champ de bataille aux avant-postes d'Aix-la-Chapelle, le 1er mars 1793.

VALERAND DE LA VARANNE (*Valerandi Varani*), docteur en théologie de la faculté de

Paris, natif d'Abbeville, florissait sous le règne de Louis XII. Ses ouvrages sont : 1° *De Gestis Joannæ Virginis egregiæ, libri quatuor versu héroïco,* Parisiis, Joannis de Porta, 1516, in-4°. Ce poëme est dédié à Ch. de Gentis, évêque de Noyon, et à Georges d'Amboise, archevêque de Rouen; on le trouve aussi dans le recueil de Jean Ravisius Textor, intitulé : *De Claris Mulieribus,* Paris, 1521 et 1529, in-f°. L'auteur y fait recevoir Jeanne d'Arc par l'Université de Poitiers, qui ne l'agrée qu'après bien des difficultés, et en conséquence des preuves que la reine de Sicile donne de sa virginité. Ce poëme, dont toutes les fictions sont bien éloignées du genre noble, contient plus de trois mille vers héroïques ou prétendus tels. Il commence à la naissance de Jeanne, et finit à sa mort; c'est, comme on le voit, un poëme sinon parfait, du moins complet. 2° *De inclitâ Caroli octavi Francorum regis, in agro Fornoviensi victoriâ, carmen; cum aliis quibusdam Valarandi carminibus,* Parisiis, Murat, 1501; 3° *De Expugnatione Genuensi, cum multis ad Gallicam historiam pertinentibus,* ibid., 1507, in-4°. Valerand a encore publié une *Ode sur le mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre,* célébré à Abbeville l'an 1514; divers

morceaux sur l'Hôtel-Dieu de Paris ; sur la vénération de la croix ; sur la faculté de théologie, et une épigramme sur les commentaires que Badius Ascensius a joints aux poésies de Pierre Burrus, chanoine d'Amiens. Il fut inhumé dans la chapelle du collége des Cholets, à Paris (*).

VALERI (S^t.), né en Auvergne de parens pauvres, vers le milieu du 6me siècle, quitta le troupeau qu'il gardait sur les montagnes, et se retira dans un monastère pour s'y faire instruire. Il alla ensuite dans celui de Luxeuil, où son mérite le fit remarquer du fondateur de cette maison célèbre, saint Colomban, qui le chargea de tous ses pouvoirs pendant son séjour en Italie. Mais Vâleri ne trouvant pas assez d'aliment pour son zèle dans la conduite d'un cloître, vint avec Walmoden, autre disciple de Colomban, prêcher la foi dans la Neustrie, puis dans le Ponthieu, où Clotaire II, père de Dagobert, qui gouvernait alors cette partie

(*) Le cardinal Jean Cholet, fondateur de ce collége, était originaire d'Abbeville (Voy. *Hist. des Mayeurs*, pages 46 et 224).

de l'ancienne France, lui donna la terre de *Leucone*, à l'embouchure de la Somme, lieu désert et sauvage, qui devint sa Thébaïde. Il y construisit une chapelle, et continua pendant plusieurs années ses saintes prédications. Voyant son but rempli, et pressentant sa mort, il se retira dans son agreste solitude, où se privant de nourriture afin de se sanctifier, il cessa bientôt de vivre, le 12 décembre 622, d'autres disent le 1er avril 630. Au bruit de sa mort et de ses miracles, Blitmond, qui avait été son disciple (voyez Blitmond), quitta son cloître en Italie, et accourut en France pour consacrer un monastère à sa mémoire, pieux hommage auquel Clotaire II voulut s'associer en donnant tous les fonds nécessaires. Le corps de saint Valeri avait été inhumé au pied d'un arbre, sur la colline où il allait prier; Blitmond le transporta dans le monastère. Le grand nombre de pélerins qui se rendaient de toutes parts à son tombeau; les uns pour acquitter un vœu, les autres pour obtenir des grâces, firent naître la cité qui prit le nom du saint. Il en fut de même de Saint-Valeri-en-Caux, où Richard, duc de Normandie, transporta ses reliques en 1197, après avoir détruit la ville et le monastère de ce nom sur le bord de la

Somme. En 952, Arnoul, comte de Flandre, les avait déjà enlevées et transportées à Saint-Omer, dans l'abbaye de Saint-Bertin, où elles restèrent jusqu'en 981, époque à laquelle Hugues Capet les fit rentrer dans leur premier asyle (Voyez Riquier). On vit alors se renouveler dans le Ponthieu l'un des miracles de l'Écriture, disent les anciennes chroniques; la Somme retira ses flots devant le nombreux cortège qui rapportait la châsse, et lui livra passage. Ce miracle, qui s'opère encore tous les jours, lorsque le reflux de la mer découvre et laisse à sec le large lit du fleuve, est retracé sur un tableau qu'on voit encore dans la chapelle de Saint-Valeri; on lit au bas :

Voyez Hugues-le-Grand, conducteur d'une armée,
Pour dégager ses os par les foudres de Mars,
Qui ne s'étonnerait ! la mer inanimée
Leur fait la révérence et se fend en deux parts.

WALLOIS (Isidore), chef de bataillon au corps royal du génie, chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la légion d'honneur, né à Abbeville le 3 mai 1775, entra au service comme soldat dans le premier bataillon

des volontaires de la Somme, et fit les campagnes de 1792 et 1793 dans la Belgique. Il passa ensuite dans le corps du génie, entra à l'école de Metz, et reçut, en 1795, l'ordre de se rendre au siége de Luxembourg. Après la prise de cette redoutable forteresse, il fut appelé à Calais, où il obtint le brevet de capitaine, puis au Hâvre, à Rouen et à Dieppe, et bientôt à l'armée du Rhin; au blocus d'Ulm, à celui d'Ingolstadt. On le chargea ensuite de défendre cette dernière place, dans laquelle il commandait en 1801, et peu de temps après on lui donna l'ordre de la faire sauter; entreprise périlleuse où l'un de ses officiers reçut trente-deux blessures en s'immortalisant par un acte héroïque (*). En 1803, le brave capitaine du génie Wallois se trouvait à Boulogne, et y construisit le fort de la Crèche, sous le feu des Anglais. C'est encore lui qui a terminé tous ceux qui devaient défendre ce port et la flotille. L'excavation du bassin d'Anvers, qu'il fut spécialement chargé d'exécuter, les lignes de fortifications qu'il a élevées avec les terres provenant de cette excavation (**), rappellent l'une

(*) Voyez *Trophées des Armées françaises.*

(**) Il eut à sa disposition pour ce travail 800 voitures et environ 1500 ouvriers.

des plus grandes entreprises de notre époque, et doivent y associer son nom. Ces importans travaux lui valurent le grade de chef de bataillon. Wallois commandait à Maubeuge en 1814. Ses talens y brillèrent bientôt d'un nouvel éclat. Cette place avait pour tous défenseurs un bataillon de gardes nationaux du Pas-de-Calais, un de douaniers, une compagnie de canonniers, une de sapeurs, prises l'une et l'autre parmi les habitans, et trente hommes de cavalerie ; le tout formant à peine mille combattans. Toutes les ressources de cette petite garnison consistaient dans sa seule valeur. En effet, Maubeuge était ouvert sur plusieurs points; diverses brèches le rendaient d'un accès facile. L'infatigable activité de Wallois parvint à le sauver. Il le mit en état de défense sous les yeux même de l'ennemi. Partout on voyait ce digne commandant, à la tête des sapeurs bourgeois, dit l'auteur des *Trophées des Armées françaises* (*), se porter sur tous les points ; rendre les brèches inaccessibles ; créer au dedans de nouveaux moyens défensifs ; ruiner au dehors les travaux des assiégeans, et montrer ainsi tout ce qu'on peut attendre du patriotisme

(*) Tome 6, page 375.

d'une poignée de citoyens, lorsqu'ils sont guidés par un chef d'une bravoure intelligente. La ville, assiégée par le duc de Weimar, fut inutilement bombardée, le 23 mars, depuis cinq heures du matin jusqu'au soir. L'artillerie de la place ayant démonté la moitié des pièces des assiégeans, détruit plusieurs batteries, et fait sauter un magasin à poudre, le prince de Weimar leva le siège. Le 24, à la pointe du jour, la garnison repoussa l'arrière-garde saxonne; tandis que le brave commandant du génie Wallois à la tête des sapeurs bourgeois, ruinait les travaux des assiégeans. Wallois mourut à Lille, le 22 septembre 1820. Il avait épousé la fille du baron de Lerchtenfeld, grand bailli d'Ingolstadt; ses deux fils servent comme officiers dans le 9me régiment d'infanterie de ligne.

VATABLE ou WATEBLÉ (François), le restaurateur de la langue hébraïque en France, naquit à Gamaches, y commença ses études, qu'il acheva à Paris, et fut d'abord curé de Bramet, dans le Valois. C'est là que, profitant du loisir que son ministère lui laissait, il se perfectionna dans la connaissance des langues

qui l'ont rendu célèbre. François Ier le nomma professeur d'hébreu au collége royal, qu'il venait de fonder. Ses leçons attirèrent un très-grand concours d'auditeurs ; les Juifs mêmes venaient l'entendre. On prétend que Bertin, son disciple, recueillait ses notes sur l'Écriture-Sainte pendant ses leçons publiques, et que Bertin communiqua ses notes à Robert Étienne, qui les imprima dans son édition de la nouvelle Bible latine de Léon de Juda, 1545, 2 vol. in-8°; mais ces notes ayant été altérées par cet imprimeur, soupçonné d'être calviniste, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. Il paraît certain que Robert Étienne mit sous le nom de Vatable des lambeaux pris à plusieurs écrivains protestans, et que cet imprimeur, qui avait de grandes relations avec des réformés étrangers, emprunta d'eux ces *notes*, aussi bien que la version; ne se servant du nom de Vatable que pour ne pas irriter contre lui la Sorbonne. Quoiqu'il en soit, Vatable, que les protestans s'efforcèrent vainement d'attirer à leur parti, fut dénoncé comme suspect d'hérésie pour avoir interprêté en français les livres saints. Le parlement lui fit défense de lire et d'expliquer aucun livre de la Sainte Écriture en langue hébraïque ou grecque. Les doc-

teurs de Salamanque, moins susceptibles que ceux de Paris, firent reparaître la bible de Vatable, avec approbation, tandis que Robert Étienne, retiré à Genève, la défendait avec beaucoup de chaleur, et la rendait encore moins orthodoxe en la réimprimant. Vatable n'était pas moins savant dans le grec que dans l'hébreu. On lui doit une excellente traduction des traités d'Aristote, intitulés : *Parva Naturalia*, que l'on trouve dans l'édition de ce philosophe, par Duval. Ce fut à sa sollicitation que Marot entreprit la traduction des psaumes. Vatable l'aida dans ce travail en lui traduisant le texte ; mais Marot s'en écarta dans plusieurs endroits, et la faculté de théologie censura ces psaumes, en interdit la vente. Vatable a formé plusieurs savans disciples, parmi lesquels nous citerons Bertin, né à Étaples, qui lui succéda; le laborieux Jean Mercier, auteur du gros dictionnaire hébraïque qui porte son nom, et Jacques Toussain, célèbre helléniste, qui mourut le même jour que Vatable (le 16 mars 1547), comme si, dit de Thou (livre 3), il n'avait pu se séparer un moment de celui qu'il avait eu toute sa vie pour collègue et pour ami. Vatable laissa vacante, par sa mort, l'abbaye de Bellozane, qui fut donnée au célèbre Amyot.

VER (FIRMIN LE), prieur de la chartreuse d'Abbeville, où il était né d'une famille qui subsiste encore, et dont le nom se rattache aux époques les plus intéressantes de nos annales (*), a composé un *Dictionnaire latin-français*, beau manuscrit sur vélin, de 942 pages in-f°, parfaitement bien écrit, à la suite duquel est un abrégé de grammaire. Cette production précieuse pour l'histoire de notre langue, fut achevée en 1440, après vingt ans de travaux (**). Elle est maintenant dans la bibliothèque de M. le marquis de Le Ver de Gonseville, arrière-neveu de l'auteur, qui se distingue par son goût pour les sciences historiques, et qui possède les plus riches documens sur Abbeville et le Ponthieu.

(*) Hugues Le Ver, échevin, en 1184, a souscrit la charte d'Abbeville. — Colart Le Ver, qui gouvernait la même ville, en qualité de mayeur, lors de l'invasion des Anglais, en 1346, les força de s'éloigner de ses murs, se mit à la tête des troupes municipales, et s'avança dans les plaines du Vimeu, où il atteignit un de leurs détachemens. Deux cents ennemis restèrent sur le champ de bataille, et les vainqueurs revinrent à Abbeville avec des prisonniers, des chevaux et des bagages (Voyez *Histoire des Mayeurs*; —*du Comté de Ponthieu*; —M. Mazas, *Vies des Grands Capitaines*.

(**) On y lit à la fin ces mots : « *Ego Firminus Verris de villa Abbatisvilla in Pontivo, etc..... per vigenti annorum curricula et amplius cum maximâ penâ et labore infinito congregavi, compilavi et conscripsi.* »

VIOLETTE, fils du brave contre-amiral de ce nom, né à Saint-Valeri (*), se trouvait, en 1805, comme aspirant de marine, à bord de la frégate la *Poursuivante*, et fut tué dans le terrible combat que ce bâtiment soutint contre les vaisseaux anglais *l'Arrogant* et *le Victorieux*, après y avoir développé toute la bravoure et le sang froid d'un officier consommé.

VIS (Catherine de), entra dans l'association des filles du tiers ordre des minimes, et devint correctrice de la première maison de cet ordre, fondé à Abbeville par Gabrielle Foucquart. Avant de se réfugier dans le cloître, elle avait déjà signalé son zèle pour la religion et son amour pour l'humanité, en allant dans les hôpitaux braver le danger de la peste, qui lui avait ravi tous ses parens, afin d'y prodiguer ses soins aux malheureuses victimes d'un mal si redoutable. Son noble dévouement fut partagé par sa jeune

(*) Le contre-amiral Violette, commandait, en qualité de capitaine de vaisseau, *le Majestueux*, de 120 canons, en février 1805, et faisait partie de l'escadre de Rochefort. Il habite aujourd'hui Lorient.

sœur Marie, comme elle orpheline à 17 ans, et comme elle aussi modeste héroïne de la charité, morte à la fleur de l'âge sous le cilice et sur la cendre. Catherine de Vis expira le 29 septembre 1634, âgée de cinquante-cinq ans. Il y eut un concours immense de peuple à ses funérailles. Le bruit courut que par son intercession, des aveugles avaient recouvré la vue; des sourds, l'ouïe; des malades, la santé; et son tombeau fut journellement entouré de dévots, qui y accouraient de toutes parts. On alla même jusqu'à l'invoquer dans un exorcisme fait à Guise, en 1685; et « le démon fut contraint d'avouer, dit le superstitieux auteur de sa légende, que c'était par la force des mérites de cette bienheureuse, qu'il sortait du corps d'une jeune fille, possédée depuis treize ans. » La vie de Catherine de Vis a été écrite par le P. Simon Martin, minime, et son portrait gravé par Regnesson, in-8°. Le P. Giry lui a consacré une notice dans ses Vies des Saints, tome 2, col. 2009. Il y fait une remarque si singulière et si outrageante pour cette pauvre religieuse, que nous nous abstiendrons de la rapporter. Respectons sa mémoire et respectons le lecteur.

VOYEZ (Nicolas-Joseph), graveur, né à Abbeville en 1742, apprit son art chez Beauvarlet. On a de lui : *la Servante congédiée*, d'après Greuze ; *le Ramoneur*, pendant de la précédente, d'après le même ; *le Vieillard en réflexion*, d'après G. Dow ; six *Têtes* d'expressions différentes, d'après Lebrun, excellens morceaux. Quelques pièces dans la *Description de l'Egypte*, entr'autres : une *Femme du peuple*, un *Palefrenier*. On lui doit encore le *portrait du prince Henri de Prusse ; Bacchus et Ariadne*, etc. — Son frère, François, né en 1746, a aussi gravé plusieurs sujets, parmi lesquels nous citerons : *la Fille grondée*, d'après Greuze ; *la Mère pacifique*, d'après le Nain, etc. Nous ignorons auquel des deux frères Voyez on doit attribuer spécialement : *Josué arrêtant le Soleil*, d'après Parrocel ; *l'Essai du Bain*, d'après Pater ; *la Mort de Clorinde* (Carriera) ; *Carême prenant* (Scheneau) ; *la Bacchante surprise*, et plusieurs autres morceaux désignés dans le catalogue de la vente de Beauvarlet, leur maître. La date de leur mort ne nous est pas connue.

WULPHY (S^t.), patron de l'ancienne ville de Rue, y reçut le jour au 6me siècle. Il s'était voué d'abord à la prêtrise ; il rentra dans la vie civile, se maria, devint père ; puis, revenant à son premier projet, obtint le consentement de sa femme pour se séparer d'elle ; se fit inscrire parmi les clercs ; fut élevé au sacerdoce, et desservit l'église de Rue. Malheureusement, l'amour reprit ses droits, le prêtre s'oublia, et le scandale fut grand. Le repentir suivit la faute. Wulphy abandonna sa femme, ses enfans, sa patrie, se rendit à Jérusalem, y pleura ses péchés, reprit le chemin de la Gaule, et vint finir ses jours, solitaire et repentant, près de Régnière-Écluse, dans l'épaisseur des bois (7 juin 630). Son corps resta dans l'abbaye de Forêt-Montier jusqu'à la fin du 9me siècle. On le transporta ensuite à Montreuil, pour le mettre à l'abri des ravages des Normands. En 1634, divers habitans de Rue sollicitèrent l'évêque d'Amiens, M. Caumartin, qui se trouvait alors à Montreuil, de leur envoyer quelques fragmens des reliques de leur patron. Le prélat, cédant à leurs désirs, ouvrit la châsse du saint, et en tira des os. Le bruit de cet évènement se répand dans la ville ; on

s'indigne, et le tumulte est à son comble. Le tocsin sonne, on prend les armes....L'évêque, poursuivi, maltraité, n'eut que le temps de se réfugier dans l'abbaye de Saint-Saulve, où il se tint caché. Les principaux moteurs de cette émeute furent arrêtés et traduits devant le présidial d'Abbeville, qui en condamna *six à être pendus, et vingt et un au bannissement;* mais M. de Caumartin fit commuer la peine en une amende de 1600 francs, pour être distribuée selon les ordres; elle fut payée de suite, et l'interdit, dont il avait frappé la ville, fut levé. La vie de saint Wulphy a été écrite par J. Brousse, Paris, 1644, in-12; par le P. Simon Martin, minime, et par N. François, d'Amiens, 1736, in-8°.



NOTES

SUPPLÉMENTAIRES.

AILLY (Pierre d'), cardinal. — L'histoire du comté de Ponthieu désigne le village d'Ailly-le-Haut-Clocher, comme le véritable lieu de la naissance de ce prélat célèbre ; mais tous les biographes le font naître à Compiègne, de parens obscurs. Il n'était donc pas de l'illustre famille d'Ailly (*), ni du village de ce nom, à trois lieues d'Abbeville. Les auteurs du tableau de l'Hôtel-de-Ville (Voyez Collenot et Choquet), n'auraient pas dû admettre une assertion entièrement dénuée de preuves, et

(*) Cette maison fut long-temps célèbre en Picardie. Robert d'Ailly, par son mariage, en 1342, avec Margueritte de Picquigny, devint lui-même seigneur de Picquigny, et vidame d'Amiens. Ce vidamé resta dans la famille d'Ailly jusqu'en 1619, époque à laquelle le maréchal duc de Chaulnes, gouverneur de la Picardie, épousa la riche héritière d'Ailly, à condition que lui et sa postérité prendraient le nom, les armes et le cri de la maison d'Ailly. Voltaire a immortalisé ce nom dans sa Henriade (chant 8).

tout-à-fait contraire à l'opinion reçue, en plaçant ce cardinal parmi les hommes dignes de mémoire, nés dans le Ponthieu.

BAILLON (Emmanuel), naturaliste, premier correspondant du muséum d'histoire naturelle, ex-inspecteur des domaines et bois du comté de Ponthieu, était né à Montreuil en 1744, et résidait à Abbeville, où il est mort en 1802 (*). Nul ne préparait avec plus de grâce et de dextérité les oiseaux pour les collections d'histoire naturelle. Celle qu'il avait formée, et que l'on voit encore à Abbeville, chez son fils, qui l'a considérablement augmentée, se distingue par sa richesse. Tous les ans, il envoyait à Paris quantité d'oiseaux aquatiques vivans, que l'on élevait au jardin du muséum. Ce magnifique établissement lui doit une grande partie de ceux qui habitent le rivage de l'Océan, et particulièrement les côtes de Picardie, dont plusieurs sont très-rares, et n'étaient pas connus. Il s'attacha à les décrire, et communiqua ses observations à Buffon, qui le cite avec

(*) Il est inhumé à Quend, village du Marquenterre.

éloge. Il a publié deux mémoires d'un grand intérêt, sous les rapports de l'agriculture et de l'économie rurale : l'un, *sur les Causes du Dépérissement des Bois, et les Moyens d'y remédier*, 1791, in-4°, remporta le prix que la commune de Paris avait proposé sur l'invitation de l'assemblée constituante; l'autre, *sur les Sables mouvans qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les Moyens de s'opposer à leur invasion*. Pour fixer les sables des dunes, et parvenir à les rendre propres à la culture et aux plantations d'arbres, il propose d'y cultiver le roseau des sables, nommé vulgairement *hoya*. Il a encore donné un autre mémoire, dans lequel il fait la description la plus exacte de l'oiseau nommé *bernache*.

BECQUET (Thomas), archevêque de Cantorberry, primat d'Angleterre, tirait son origine, suivant l'abbé Carlier, d'une ancienne famille du Vimeu, qui possédait la terre du Plouy, paroisse de Vismes (*). L'archidiacre

(*) Sous le règne de Charles VIII, cette terre passa de la maison de Becquet dans celle d'Acheux. « J'ai extrait cette particularité, dit l'abbé Carlier, d'un mémoire manuscrit. » (Voyez *Histoire du Duché de Valois*, tome premier, page 508.

J. Levasseur, né dans cette paroisse en 1571, dit (*) que ce célèbre personnage y reçut le jour, et qu'une vieille tradition, religieusement conservée dans sa famille et dans le village, le rapportait ainsi de son temps (Voyez Jacques Levasseur). Nous ignorons d'après quelles autorités les légendaires donnent à Thomas Becquet l'Angleterre pour patrie; il est certain que sa famille existait encore dans le Vimeu dans le 17me siècle. Mais supposé qu'elle vint seulement s'y réfugier après l'exil prononcé contre elle en Angleterre, l'an 1164, il n'en serait pas moins vrai que ce nom de Becquet, dont quelques auteurs modernes ont changé l'orthographe (**), est bien évidemment français. Plusieurs familles de ce nom existent encore dans le pays de Vimeu. Nous ajouterons que Becquet, menacé en Angleterre, vint chercher un asyle à Abbeville, où il séjourna quelque temps, et qu'il se réfugia ensuite dans l'abbaye de Dommartin, où l'on montrait le vêtement sacerdotal qui le couvrait lorsque quatre nobles Anglais, dévoués à Henri II, le massacrèrent au pied des autels, le 29 décembre 1170.

(*) *Annales de l'église de Noyon*, liv. 3, chap. 26, page 900; —*Histoire Ecclésiastique d'Abbeville*, page 158.

(**) On lit *Beket* dans la *Biographie Universelle*.

BEROALDE (MATHIEU), neveu de Vatable, par sa mère (*), naquit, suivant tous les biographes, à Saint-Denis, près Paris; mais Collenot prétend qu'il reçut le jour à Hocquelus, village du Vimeu. Ce fait peut être vrai, sans que nous puissions le prouver, puisque Collenot, selon sa coutume, ne dit pas le motif sur lequel il fonde son assertion. Bornons-nous donc à remarquer que Beroalde était théologien, mathématicien, philosophe et historien; qu'il embrassa la réforme de J. Scaliger et d'autres savans; qu'il fut précepteur de Théodore Agrippa d'Aubigné, et qu'il a publié : *Chronicon sacræ Scripturæ autoritate Constitutum*, Genève, 1575, in-f°; ouvrage plein de bizarreries incroyables.

BLASSET (NICOLAS). L'*Almanach de Picardie*, année 1754, dit que cet habile sculpteur était d'Abbeville, et que s'y trouvant peu occupé, il vint à Amiens pour exercer son art. Le P. Daire renouvelle encore ailleurs cette assertion (**); mais si l'on s'en rapporte au même

(*) Voyez *Mémoires de Niceron*, tome 34, page 221.

(**) *Tabl. hist. des Sciences et Arts, dans la province de Picardie*, page 202.

auteur, dans un passage de son *Histoire littéraire d'Amiens,* tome 3, page 113, Blasset, suivant ce passage, qui paraît décisif, aurait reçu le jour à Amiens, en 1587. On ne s'est donc fondé sur rien de bien certain, en plaçant cet artiste parmi les Abbevillois illustres. Cependant fesons remarquer qu'il y avait naguère à Abbeville une famille Blasset, et que cette circonstance peut laisser, sinon quelques doutes, au moins la présomption qu'il en était originaire. Les productions de Blasset décorent la cathédrale d'Amiens. Nous ne citerons que le petit enfant qui pleure sur le tombeau de Guillain Lucas, derrière le maître-autel, et que tout le monde admire. Après cette composition d'un ordre vraiment supérieur, nous indiquerons comme plus particulièrement dignes de remarque les mausolées de la famille de Launoy, dans l'église des cordeliers d'Amiens, et des Rambures, dans celle des minimes d'Abbeville; ce dernier fut détruit en 1793. Le portrait de Blasset a été gravé par J. Lenfant, dont le burin a reproduit les traits de plusieurs hommes de marque, nés à Abbeville.

BLAVET (*) Jean-François-Antoine), né à Saint-Valeri le 26 avril 1753, de Simon Blavet, capitaine de navire, et de Catherine-Flore Ravin, entra dans la marine marchande, où il obtint, dès l'âge de dix-neuf ans, le grade de capitaine. En 1778, la France ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, Blavet se rendit à Brest, et s'enrôla dans la marine royale. Il fixa bientôt l'attention de ses chefs, et fut embarqué comme lieutenant de frégate, sur la corvette *l'Hirondelle*, de dix-huit canons. Cette corvette, destinée pour Cayenne, fit de nombreuses captures sur les côtes de la Guyane, et y soutint l'honneur de notre pavillon dans plusieurs engagemens; notamment contre deux bricks anglais, armés chacun de quatorze canons. Lorsque la paix fut conclue, Blavet prit le commandement de la *Pallas*, de cinq cents tonneaux, et navigua pour le commerce, en Amérique et aux Grandes-Indes. Les habitans de Saint-Valeri, qui avaient apprécié toute sa valeur, le nommèrent, en 1793, capitaine de vaisseau. Il partit aussitôt pour Brest, où on lui confia le com-

(*) Les renseignemens que nous attendions sur Blavet, nous sont parvenus trop tard pour que nous ayons pu insérer cette notice dans le corps de l'ouvrage.

mandement de la frégate *la Proserpine*, avec laquelle il fit un grand nombre de prises. En 1794, il commandait le vaisseau *le Juste*, qui fesait partie de la flotte aux ordres du vice-amiral Villaret de Joyeuse, et se distingua par des prodiges de valeur dans le combat terrible et à jamais mémorable du 1er juin (13 prairial an 2). Placé à l'arrière-garde avec cinq autres gros vaisseaux de ligne, il fut toujours aux prises avec les Anglais, qui avaient porté de ce côté tous leurs efforts. Entouré d'ennemis, rempli d'eau dans sa cale, entièrement dématé, rasé comme un ponton, hors d'état de gouverner, *le Juste* combattait encore. Le carnage y fut affreux, le sang inondait les entre-ponts; sur six cents hommes d'équipage qu'il portait, quatre cents étaient tués, et beaucoup d'autres hors de combat. Blavet lui-même avait été grièvement blessé à la poitrine et au bras gauche. N'espérant plus de secours, et se trouvant abandonné, il tenta vainement de regagner le port de Brest, en plaçant une petite voile sur les débris de son mât de misaine; il fut enfin obligé d'amener. Rendu peu après à la liberté, il revint à Saint-Valeri, où ses blessures, qui n'avaient pu se fermer, le conduisirent au tombeau, le 22 octobre 1796. Blavet, doué d'un caractère vif et d'un ardent

courage, avait des formes athlétiques, et maintenait sur son bord la discipline la plus sévère. Quelle brillante carrière n'eût pas fournie ce marin, qui réunissait à un si haut degré les qualités morales et les plus rares talens nautiques ?

BREGUET (Abraham-Louis), horloger de la marine royale, membre de l'académie des sciences, du bureau des longitudes, etc., naquit à Neufchâtel, en Suisse, en 1747; mais il était originaire d'Abbeville, il le disait lui-même. Sa famille professait la religion réformée, et avait été forcée de quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes. On sait que Breguet est l'inventeur des *ressorts-timbres*, qui ont donné naissance aux montres, cachets, tabatières, boîtes à musique, et qu'il a perfectionné les *montres perpétuelles*, qui se remontent d'elles-mêmes par le mouvement qu'on leur donne en les portant. Nous renvoyons à l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, et aux *Biographies* contemporaines, ceux qui voudraient connaître la quantité prodigieuse de perfectionnemens et d'inventions, soit pour

l'utilité, soit pour l'agrément, que Breguet a introduits dans l'horlogerie, et dont il a enrichi la science de la *mesure du temps*, appliquée à l'astronomie, à la navigation et à la physique.

CARRON (.......), d'Abbeville, sculpteur et architecte, fut le maître de François et Michel Anguier, sculpteurs célèbres, nés dans la ville d'Eu, vers les premières années du 17[me] siècle. Ces deux frères, qui ont réuni leurs talens dans les mêmes ouvrages, quittèrent son atelier pour se rendre à Paris (Voyez *Musée de Peinture et de Sculpture*, page 512, in-8°).

COURTILZ DE SANDRAS (Gatien de), auteur d'une très-grande quantité de romans, publiés sous le titre d'histoires, naquit à Paris, où ses parens se trouvaient en 1644; mais il tirait son origine de Buigny-les-Gamaches. Son père, d'abord valet de chambre, puis receveur du cardinal de Bentivoglio, abbé commendataire de Saint-Valeri, était né dans ce village,

et y fesait sa résidence. Il s'était marié à Paris, et alla s'y fixer après la mort du cardinal. La fortune qu'il avait acquise lui ayant permis de procurer à son fils les avantages d'une bonne éducation, celui-ci ne tarda pas à se produire dans le monde, et à y prendre un titre, en ajoutant à son nom celui de *Courtilz*, mot picard, qui signifie plant d'une maison de campagne. Tel est du moins le récit de Collenot (Voyez ce nom), qui, sans doute, a connu les faits par tradition, et qui cite à l'appui de ses assertions, un acte daté de 1705 ou 1706; mais il n'en rapporte aucun passage, et ne dit pas où il l'a trouvé.

DURET (Edmond-Jean-Baptiste), savant bénédictin, qui fut associé pendant deux ans aux travaux littéraires de Mabillon, et qui a publié plusieurs écrits justement estimés, mourut à St-Riquier, le 23 mars 1758, âgé de quatre-vingt-sept ans. Une courte inscription placée dans le cloître de cette abbaye, indiquait l'endroit où ce modeste et pieux savant fut inhumé. Duret était né à Paris en 1671. On lui doit l'édition du *Traité de la Prière publique* de

l'abbé Duguet; la traduction du *Christiani cordis genitu soliloquia*, de Hamon, qu'il fit paraître sous le titre d'*Entretiens d'une âme avec Dieu*, et plusieurs autres écrits. On ferait au moins douze ou quinze volumes de ses lettres.

FONTAINE (Marie-Louise-Charlotte PELARD DE GIVRY, comtesse de), n'était point née à Abbeville, ni dans les environs; mais elle a droit à notre souvenir, puisqu'elle avait épousé le comte de Fontaine, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles du Ponthieu, né en 1660, et mort le 26 mai 1719 (*). Cette

(*) Voici l'inscription de son tombeau dans l'église de Wiry :

« Ici repose haut et puissant seigneur Nicolas, comte de Fontaine, seigneur de la Neuville-au-Bois, Wiry, Vron; maréchal-de-camp des armées du Roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

» En fondant l'abbaye d'Épagne, en 1180, et le chapitre de Long-Pré, en 1190, ses ancêtres signalèrent leur religion : leur [illegible] aru dans tous les siècles; Jérusalem vit com- [illegible] 195; Azincourt vit mourir Enguerrand, en [illegible], les Anglais furent défaits par Renault, [illegible] lliés à la couronne. Héritier de leur [illegible] vrai, peu courtisan, après trente

dame a publié trois romans : *la Comtesse de Savoye*, *Aménophis*, et *le Prince Bibi.* Mme de Fontaine était fille du marquis de Givry, ancien commandant de Metz, qui avait favorisé l'établissement des Juifs dans cette ville, et à qui les Juifs, par reconnaissance, avaient fait une pension transmissible à ses enfans. Cette circonstance explique les derniers vers d'une pièce adressée par Voltaire à Mme de Fontaine.

Adieu : malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues.

FREYTAG (....... comte de), lieutenant-général des armées du Roi, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, originaire d'Allemagne, et né en Alsace, entra au service à l'âge de quatorze ans, sous le maréchal de Saxe. Il fut aide-major dans le régiment de Bentheim; il

campagnes, Romerzem mit le comble à sa gloire, en 1689..... priez Dieu pour lui. »

La généalogie manuscrite de la maison de Fontaine, a été rédigée par dom Caffiaux. —Voyez *Histoire des Mayeurs d'Abbeville*, page 58 et suivantes; — La Morlière, *Antiquités d'Amiens*, page 327.

se trouva à la célèbre retraite de Prague; il combattit en Flandre ; assista à tous les sièges, et notamment à la prise de Berg-op-Zoom. Le corps où il servait en qualité de capitaine-aide-major, fit toutes les campagnes de la guerre de Sept-Ans. Après la paix de 1763, il fut fait major du régiment royal Suédois ; en 1766, il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de la Marck ; il commanda en chef ce corps dans les campagnes de la Corse. En 1781, il passa aux Grandes-Indes, où il servit en qualité de major-général de l'armée. Il contribua particulièrement à l'issue de la bataille de Gondelour, et il arracha des mains des ennemis quatorze pièces de canon, qu'ils avaient enlevées à l'armée française. Il donna l'exemple d'un grand dévouement à la patrie, en plaçant, dans cette même bataille, son fils unique, âgé de dix-sept ans, au poste le plus périlleux. Il y eut la jambe fracassée, et fut fait prisonnier. Malgré son jeune âge, Louis XVI, pour récompenser son intrépidité, le décora de la croix de Saint-Louis. Le comte de Freytag fut fait maréchal-de-camp en 1784, dans l'Inde; et à son retour en France, le roi le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis et inspecteur des régimens allemands. A

l'époque de la révolution, les infirmités que ses services aux Grandes-Indes lui avaient causées, le forcèrent de rester à Abbeville, dans sa famille. Lorsque Louis XVIII passa dans cette ville, en 1814, ce monarque le nomma grand-croix de l'ordre de Saint-Louis et lieutenant-général. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans les premiers jours de janvier 1818, et fut inhumé à Arrest, après avoir reçu tous les honneurs funèbres dus à son rang. La fille de l'honorable et vertueux comte de Freytag a épousé M. Duliège d'Aunis, maire d'Abbeville, et chevalier de la légion d'honneur.

GERVIN (St.), abbé de Saint-Riquier, né aux environs de Reims, était parent du pape Léon IX, et l'un des hommes les plus distingués de son siècle par ses lumières et ses vertus. Entre les années 1040 et 1046, il partit pour la Palestine, accompagné de sept cents fidèles, et parcourut tous les lieux consacrés par le passage de Jésus-Christ sur la terre. Ce pélérinage, entrepris avant l'époque de la première croisade, offre des traits curieux qu'on trouvera dans Hariulfe (Voyez ce nom). A son re-

tour, il fut nommé au gouvernement de l'abbaye de Saint-Riquier, à laquelle il donna les reliques qu'il rapportait de l'Orient. En 1050, il assista au synode de Rome. Durant son absence, il fut accusé de prêcher, de confesser et de s'arroger ainsi des droits qui ne lui appartenaient pas. Le pape, informé de cette affaire, l'autorisa à continuer ces fonctions, et à en prendre les marques distinctives, qui consistaient à porter des sandales; motivant particulièrement sa décision sur ce qu'il avait découvert que Foulques, évêque d'Amiens, s'occupait, non du salut des âmes, *mais de prendre des oiseaux et d'aller à la chasse* (*). Gervin avait enrichi la bibliothèque de Saint-Riquier de trente-six volumes, et anathématisé quiconque les soustrairait. Il mourut dans son monastère, et y fut enterré.

GERVIN II, neveu du précédent, lui succéda dans le gouvernement de l'abbaye de S^t.-Riquier. Une accusation de simonie, et des plaintes de la part des moines de son abbaye, l'obligèrent à se rendre deux fois à Rome. Il en revint triomphant; mais peu de temps

(*) *Gallia christiana.*

après, il fut déposé par le pape Urbain II, au concile de Clermont, en Auvergne. La sentence porte qu'il avait exilé les moines qui s'opposaient à ses excès, et prodigué leurs trésors pour acheter le siège épiscopal d'Amiens. Gervin se garda bien de révéler cette décison. Mais les moines de Saint-Riquier, en ayant eu connaissance, le forcèrent d'abdiquer. Il quitta ensuite son évêché, se refugia à Abbeville, puis alla faire pénitence dans l'abbaye de Marmontiers-lès-Tours, où il mourut le 10 janvier 1104.

GRÉBAN (SIMON), moine de Saint-Riquier, natif de Compiègne, est le principal auteur du *Triumphant Mystère des Actes des Apôtres*, composé tout en vers, divisé par livres, et représenté pour la première fois en 1537 à Paris, sur le théâtre de la Passion. Ce drame fut imprimé, et eut plusieurs éditions. La plus complète, petit in-f° de 778 pages, contient *l'Apocalypse de saint Jean*, par Louis Choquet. Il paraît certain que ce poëte était d'Abbeville (*),

(*) Extrait d'un acte découvert par Collenot : « ..... Louis Choquet maistre es mystères et en science gaye demeurant à Paris hostel de Flandre, paroisse de monsieur S[t]. Eustache, fils et

et que les deux auteurs se sont connus. On sait que le *Triumphant Mystère*, commencé par Arnoul Gréban, fut achevé par son frère, dans l'abbaye de Saint-Riquier. Le fond de cette pièce est la vie des apôtres. L'auteur y accumule tous les prodiges qu'une imagination bizarre peut enfanter. On y voit des mariages, des morts subites, des possédés, des diables, des bourreaux. Dans le chaos de la scène, s'agitent plus de 480 personnages, parmi lesquels figurent Dieu, Jésus-Christ, la sainte Vierge, des empereurs, des rois, des courtisans, des bas bouffons. Aux expressions de la dévotion la plus

cohéritier de feu Pierre Choquet, maistre paternotier et imagier et de Marie Lenfant, ... cede, transporte et abandonne à Jean Jacques Choquet, son frère, demeurant en cette ville d'Abbeville, rue du Puits à la Chaîne, paroisse de monsieur S[t] Georges, toutes les parts et portions aux quelles il a droit dans les successions de sesdits père et mère, moyennant 300 écus d'or de 64 au marc, etc. » Cet acte, passé devant M[e]. Honoré Leblond, notaire, porte la date du 17 juillet 1549.

Aucun biographe n'a indiqué le lieu de la naissance de Louis Choquet, si l'on en excepte le P. Daire, qui le dit natif d'Amiens. Le mystère qu'il a composé fut représenté, lors de son impression, à l'hôtel de Flandre, à Paris, par les confrères de la passion. Il contient environ neuf mille vers aussi plats que ridicules. On en trouve l'analyse dans l'*Histoire littéraire d'Amiens*, dans celle *du Théâtre Français*, tome 3. Bayle en cite aussi plusieurs passages. On ne connaît aucune particularité de la vie de l'auteur. Lamonnaie dit seulement qu'il était prêtre.

mystique, succèdent souvent de grossières et ridicules paroles dont l'indécence étonne; ce qui n'a pas empêché l'ouvrage de jouir long-temps d'une grande estime, et de faire les délices des spectateurs.

HENRI IV, roi de France et de Navarre, vint visiter les Abbevillois le 18 décembre 1594. Le maire lui adressa un discours auquel il répondit, *qu'il avoit volontiers entrepris son voyage pour deux obligations qui l'y convioient, sa qualité premièrement, et pour ce qu'il avoit été* ENGENDRÉ A ABBEVILLE; *qu'il reconnoissoit qu'il devoit nous voir des premiers; qu'il nous seroit bon roi*, etc. (*). Ce qui explique ces mots qu'il adressait aux Amiénois : *Je suis Picard de fait et d'affection*; mots que l'on a rappelés tout récemment (**). En effet, Henri se plaisait à dire qu'il avait été conçu à Abbeville. Hardouin de Péréfixe s'est donc trompé en disant que ce fut à La Flèche, en Anjou. Des documens

(*) *Archives de la ville.*

(**) Lors de l'inauguration du portrait de S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, à Amiens, au commencement de l'année 1829.

particuliers nous apprennent qu'Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, son épouse, habitaient alors à Abbeville l'hôtel d'Ailly (Voyez ce nom), situé grande rue Notre-Dame-du-Châtel, sur l'emplacement des maisons neuves au nombre desquelles est à présent *la poste aux lettres* (*). « Il est certain, dit Péréfixe, que la première fois que la princesse de Navarre s'aperçut de sa grossésse et qu'elle le sentit remuer, elle était au camp, *en Picardie*, avec son mari, qui était gouverneur de cette province, et qui y était allé de La Flêche, pour commander une armée contre Charles Quint. »

HOUARD (DAVID), l'un des quatre avocats-généraux du clergé de Paris, de l'académie des inscriptions, et associé de l'institut, né à Dieppe en 1725, mourut à Abbeville, où sa famille s'est en partie fixée, le 15 décembre 1802, et fut inhumé dans le cimetière de Lheure. Ce savant jurisconsulte s'était appliqué à débrouiller le chaos de nos anciennes lois, et les principes du

(*) Une partie de cet hôtel existait encore en 1740.

La maison d'Ailly a fait construire une chapelle dans l'église de Saint-Wulfran.

droit public chez nos aïeux, dans deux ouvrages remplis de la plus profonde érudition, et qui présentent des monumens d'histoire et de législation curieux et long-temps inconnus. L'un est intitulé : *Anciennes Lois des Français, conservées dans les coutumes anglaises*, recueillies par Littleton, 1766, 2 volumes in-4°, réimprimé en 1779 ; l'autre : *Traité sur les Coutumes anglo-normandes, publiées en Angleterre dans le onzième siècle, avec des remarques sur les principaux points de l'histoire et de la jurisprudence française, antérieurement aux établissemens de Saint-Louis*, 1781, 4 volumes in-4°.

LEPRÊTRE (Pierre), abbé de St.-Riquier, né à la Vacquerie-le-Boucq, en Artois, reconstruisit les murailles et la plupart des édifices de Saint-Riquier, que les Bourguignons avaient détruits ; mais de nouvelles invasions suspendirent ses travaux, et le forcèrent d'abandonner cette ville. Réfugié à Saint-Omer, il y mourut en 1479. Il a laissé des *Chroniques abrégées des Rois de France*, qui ont été transcrites, par son ordre, en 1477. Ce manuscrit, grand in-4°, relié en bois, et enrichi de notes auto-

graphes, précieuses pour l'histoire du Ponthieu, appartient à M. de Bommy. Pierre Leprêtre avait eu de vifs démêlés avec Louis XI.

LEROI (PIERRE), l'un des principaux auteurs de la Satyre Menippée, était chanoine de la cathédrale de Rouen, et devint aumônier du cardinal de Bourbon. « C'est à ce peu de détails, dit la *Biographie Universelle*, que se borne ce que l'on sait de la vie d'un homme qui joignit à beaucoup d'esprit, toutes les qualités d'un excellent citoyen. » Collenot s'est assuré par le cartulaire du chapitre de Rouen, dont il a levé un extrait, que Pierre Leroi était natif d'Abbeville; mais il ne donne pas cet extrait.

MONTRELET (ENGUERRAND DE), le plus célèbre chroniqueur français après Froissart, était un gentilhomme de Picardie (*), et nous avons lieu de croire qu'il naquit dans le Ponthieu, l'une des subdivisions de cette ancienne

(*) Simonde de Sismondi. Voyez *Revue encyclopédique*, janvier 1828.

province. M. Farez, secrétaire perpétuel de la Société d'Émulation de Cambrai, dans un rapport fait à cette société, en 1808, pense avec raison qu'au lieu de ces mots : *né de bas lieu*, qu'on lit dans la relation des obsèques de l'illustre historien, il devait y avoir *né de Ponthieu*, contrée où se trouve la terre de Monstrelet. Il faut ajouter, à l'appui de cette opinion, que la chronique de Monstrelet renferme le récit des évènemens dont cette petite contrée fut le théâtre au 15me siècle; et que l'auteur semble écrire sur les lieux, avec tout l'intérêt qu'on porte à sa patrie. Du reste, on ne sait rien de lui, sinon qu'il passa la plus grande partie de sa vie dans la ville d'Amiens, ou dans celle de Cambrai, où il occupa plusieurs emplois, et qu'il mourut en 1453, à l'âge de soixante-cinq ans environ (*).

NAUDÉ (GABRIEL), savant bibliographe, et médecin de Louis XIII, qui se distigua entre

(*) Un manuscrit de 1743, nous apprend qu'un Abbevillois, nommé Jean Dumetz, a continué l'ouvrage de Monstrelet. La *Biographie Universelle* ne cite pas J. Dumetz parmi ses continuateurs; mais nous y voyons que *différens éditeurs, par d'autres continuations*, l'ont prolongée jusqu'en 1516.

tous les hommes de lettres du 17me siècle, par nombre d'ouvrages remplis d'une érudition profonde et d'une critique sage, entr'autres, par son *Apologie des grands Personnages accusés de magie*, mourut à Abbeville, le 29 juillet 1653, en revenant de Suède, où la reine Christine l'avait fait appeler. Son convoi fut accompagné du commandant de la garnison, marchant seul entre le premier président et le maire en charge, à la tête des médecins, portant chaperon et chausse de deuil ; les plus jeunes tenaient les coins du poële, et *les apothicaires fermaient la marche*. Le corps fut présenté à Saint-Georges, et inhumé dans la nef, où l'on voyait son épitaphe.

NICOLAS D'ABBEVILLE, religieux de l'ordre de saint Dominique, fut, en 1320, envoyé à Carcassonne en qualité d'inquisiteur. Les habitans de cette ville, qui partageaient les opinions des Albigeois, et que frère Nicolas fesait emprisonner et mettre à la torture, s'insurgèrent contre lui. Un moine mendiant se mit à leur tête, et Nicolas d'Abbeville s'enfuit. Il porta plainte à Rome, et obtint aussitôt un bref pour

informer contre les coupables. Les habitans de Carcassonne, épouvantés, invoquèrent la protection de Ferdinand, fils du roi de Maroc, et lui offrirent la souveraineté de leur ville; mais le terrible inquisiteur ne tarda pas à s'emparer des principaux conjurés, qui furent jugés et mis à mort. (Voyez Moreri, au mot *Délitieux; Histoire de Languedoc*, tome 4, livre 29).

PASCHAL (Charles), seigneur et vicomte de La Queute (*), né à Coni, dans le Piémont, le 19 avril 1547, d'une famille noble, vint en France dans le dessein d'y parcourir la carrière des emplois. Le fameux Gui de Pibrac l'accueillit, le favorisa dans le monde, et il ne tarda pas à être choisi pour différentes négociations importantes en Pologne, en Angleterre et dans le midi de la France, que désolait alors la guerre civile. En récompense de ses services, on le nomma conseiller d'état, et en 1604 ambassadeur en Suisse, où il demeura pendant dix ans. Une attaque de paralysie l'ayant privé d'une partie de ses facultés, peu de temps après

(*) Dépendance du village de Francières, près d'Abbeville.

son retour en France, il se fit transporter dans son château de La Queute, et y expira le 25 décembre 1625. Il fut enterré au milieu du chœur de l'église de Saint-Wulfran, où chaque année on célébrait cinq messes pour lui (*). Il avait épousé Marguerite Manessier (Voyez ce nom), riche veuve d'Abbeville, dont il n'eut point d'enfans; mais cette dame avait un fils qu'il aimait tendrement. Il voulut l'adopter, lui acheta les charges de président et de lieutenant criminel d'Abbeville, et l'institua l'héritier de ses grands biens, à condition de relever son nom et ses armes. C'est ce Philippe Paschal dont il est parlé dans son épitaphe. Charles Paschal a publié différens ouvrages, parmi lesquels on remarque principalement : 1° *Viti Fabricii Pibrachii vita*, Paris, 1584, in-12. Ce livre très-curieux a été traduit en français par Gui Dufaur, l'un des descendans de Pibrac. On y trouve des aventures surprenantes, et qui semblent tenir du roman, quoique très-véritables. 2° *Coronæ, opus distinctum*

(*) On lisait cette inscription sur sa tombe : *Carolo Pascalio equiti Cuttæ vicecomiti, hic condito, beatam resurrectionem expectanti, posuit Philippus filius Hispaniæ dominus, Abbavillæ præses* (Voyez le récit de ses obsèques dans l'*Histoire des Mayeurs d'Abbeville*, page 799).

in decem libros, etc.; ibid., 1610, in-4°. C'est un traité complet des couronnes, et de leurs usages chez les anciens. 3° *Legatus*, Rouen, 1598, in-8°, plusieurs fois réimprimé. Les uns disent que Paschal y parle des devoirs du négociateur en homme qui savait les connaître et les remplir; d'autres prétendent que ce livre eut un succès qu'il ne méritait pas. On trouve la liste des ouvrages de Paschal dans l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, par le P. Ignace, et dans les *Mémoires de Niceron*, tome 17, page 238.

PERREAU (Edme), prieur de S^t.-Riquier, né à Paris en 1675, se distingua dans le ministère de la chaire, et publia, contre la bulle *Unigenitus*, divers écrits qui le firent exiler. Il était à cette époque curé de l'enclos de Saint-Germain-des-Prés. L'ouvrage intitulé : *les Appelans célèbres*, contient un abrégé de sa vie. Dom Perreau mourut à Saint-Riquier, le 19 octobre 1741, après avoir gouverné ce monastère pendant cinq ans, et fut inhumé dans le rond-point de l'église, derrière le maître-autel, suivant cette inscription que l'on voit

encore († 19 *octobris* 1741). Ce savant bénédictin a travaillé au *Traité philosophique et théologique de la Vérité*, par Dupin, et s'était fait remarquer par ses succès dans l'enseignement.

PIOGER (Eugène-François-André de), chevalier des ordres royaux de Saint-Louis, de Notre-Dame du mont Carmel et de Saint-Lazarre, ancien chevau-léger de la garde du roi, ancien mayeur-commandant d'Abbeville, conservateur de la bibliothèque publique, et secrétaire de la Société d'Émulation de cette ville, naquit à Rétonval (Seine-Inférieure), le 6 juillet 1750. Entièrement voué aux lettres, son goût le portait principalement à composer des fables et autres petites pièces, qui se fesaient remarquer par leur malice. Quelques-unes ont paru dans différens recueils, et il en a laissé un très-grand nombre qui, vraisemblablement, ne seront pas mises au jour. M. de Pioger possédait les langues anciennes, et presque toutes celles de l'Europe moderne. Il avait entrepris la traduction de plusieurs ouvrages, et se livrait encore, avant de mourir,

au culte consolant des arts qu'il avait constamment aimés. La Société d'Émulation, qui vient de reprendre ses travaux, le compte parmi ses fondateurs. Il mourut septuagénaire, à Abbeville, au mois d'octobre 1820.

RADBERT (PASCHASE), abbé de Corbie au 9me siècle, théologien profondément versé dans les langues grecque et hébraïque, et célèbre auteur du livre intitulé : *De sacramento corporis et sanguinis domini Jesu-Christi*, dans lequel il établit le dogme de la présence réelle, vint, en 851, passer le reste de ses jours dans la prière et dans l'étude, à l'abbaye de Saint-Riquier, où il composa plusieurs de ses savans ouvrages. Il était né à Soissons ou dans le voisinage, et mourut à Corbie, l'an 865.

VERT (Dom CLAUDE DE), savant bénédictin, né à Paris en 1645, passa les treize dernières années de sa vie dans l'abbaye de Saint-Pierre d'Abbeville, dont il était prieur, et y mourut le 1er mai 1708. On lui doit plu-

sieurs ouvrages justement estimés. Le plus célèbre est son *Explication simple, littérale et historique des Cérémonies de l'Église*, Paris, 1697-1709-1715, 4 volumes in-8°, qu'il composa à Abbeville, et dont il avait conçu le projet dans la capitale du monde chrétien. L'auteur y a consigné quelques faits particuliers aux églises d'Abbeville et des environs. C'était un homme d'une piété exemplaire et d'une érudition profonde; plein de douceur et de politesse, aussi affable dans le cloître que dans la société. Sa mort fit une vive impression dans la ville qu'il habitait. Deux Abbevillois, MM. Buquet, chanoine de Saint-Wulfran, et Lefebvre, professeur au collége de cette ville, honorèrent sa mémoire par deux épitaphes latines, qui ont été imprimées dans le troisième volume des *Cérémonies de l'Église*. La *notice* biographique, qui est en tête de ce même volume, a été rédigée sur des documens envoyés d'Abbeville, par un ami de l'auteur. Le portrait de dom Claude de Vert a été gravé par Lefilleuil, in-8°.

WULFRAN (St.), archevêque de Sens, et patron d'Abbeville, né au 7me siècle, à Milly,

en Gâtinais, était fils d'un officier-général du roi Dagobert. Il embrassa l'état ecclésiastique, au lieu de suivre la carrière des armes, dans laquelle ses aïeux s'étaient illustrés, passa quelques années à la cour de Clotaire III, et de sainte Bathilde, sa mère, qui le chargea des affaires de l'église, et fut élevé, en 682, sur le siège de Sens. Après avoir rempli strictement les devoirs de l'épiscopat pendant quelques années, il résolut d'aller dans la Frise, pour y prêcher la foi. Il se rendit d'abord à l'abbaye de Fontenelle ou de St-Wandrille, en Normandie, échauffa le zèle de quelques moines, et partit avec eux. Sa mission fut heureuse. Il instruisit un grand nombre de Frisons, parmi lesquels se trouvait le fils de Radebod, duc de ce peuple idolâtre, et leur donna le baptême. Bien accueilli par le père du jeune prince, Wulfran se flattait de le convertir. Ce chef barbare était même entré dans le baptistère avec d'autres catéchumènes. Mais au moment d'abjurer le culte des faux dieux, il demanda à Saint-Wulfran dans quels lieux existaient les âmes du duc son père, de tous ses aïeux et des guerriers dont la Frise honorait la mémoire.—Au fond des enfers, répondit l'apôtre, et là, ils expient leurs coupables

erreurs, plongés dans des flammes éternelles. — Ce n'était pas de leurs souffrances que je m'informais, répliqua le vieux guerrier; je voulais savoir le lieu qu'ils habitaient; et là où ils sont, là je veux aller aussi. — A ces mots, il sortit brusquement du baptistère. Wulfran revint en France peu de temps après. Il pouvait se replacer au rang des princes de l'église; il préféra l'obscurité du cloître, et passa le reste de ses jours dans le monastère de Saint-Wandrille, où il mourut le 20 mars 720. On croit que ses reliques furent transférées à Abbeville, dans le cours du 11[me] siècle; on les révère encore dans l'église de son nom.

FIN.

